

E. SUE.

H. DE BALZAC

CR. DE BERNARD

Muséum Littéraire.



# MIKAËL

LE MOLDAVE

Par M<sup>o</sup> la Comtesse Dash.

1

BRUXELLES,

ALP. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie, 1,

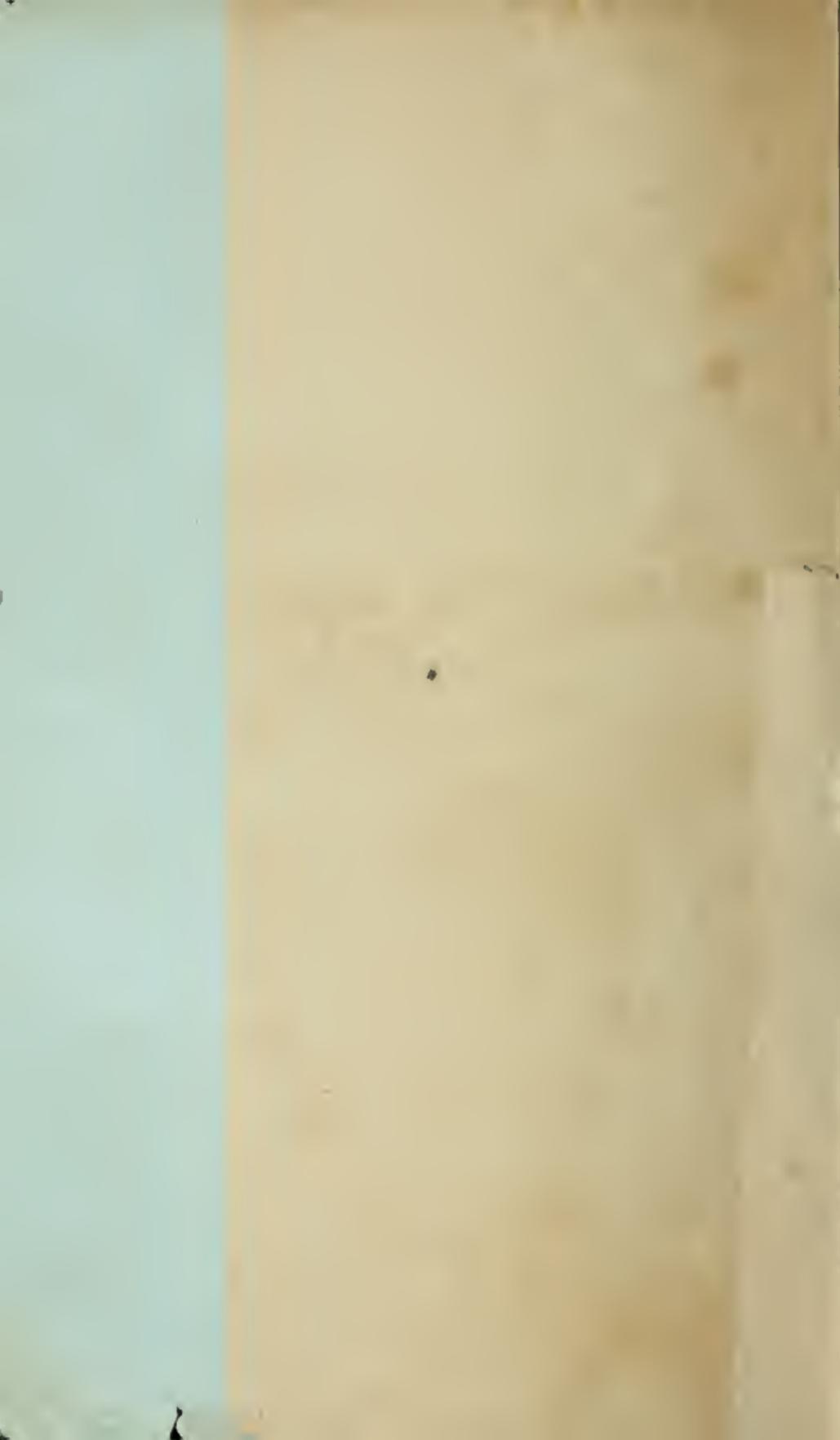
*Et chez tous les Correspondants du  
Royaume et de l'Étranger.*

A. DUNAS.

E. SOULIE.

C. J. A. D.

1849.



Lebeque

012

Sablé

**MIKAEL LE MOLDAVE.**



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

# MIKAËL

LE MOLDAVE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH.

1



BRUXELLES,

ALPH. LIBÈGUE IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

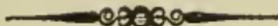
Rue Jardin d'Italie, 1,

Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

—  
1849



# MIKAEL LE MOLDAVE.



## France et Moldavie.

Le dernier jour de juin de l'année 168... ou 169... par une soirée chaude, des voyageurs montaient le versant des Carpathes, du côté qui domine la vallée de Roman. Cette troupe se composait d'abord de deux jeunes gens, marchant à côté l'un de l'autre, causant à voix basse, tandis qu'à quelques pas en arrière, leurs domestiques les suivaient en silence. Rien n'était plus étrange que l'aspect de ces hommes, à cette époque et dans le pays où ils se trouvaient.

Le plus grand et le plus âgé des deux jeunes gens commandait à tous. Bien que son compagnon parût être avec lui extérieurement sur un pied d'égalité,

on sentait cependant une légère nuance dans ses manières et dans ses paroles. Tous les deux portaient le costume de la cour de Louis XIV; celui du premier paraissait plus simple peut-être, semblait de meilleur goût; il s'alliait à merveille avec un visage noble et régulier, des cheveux noirs, d'admirables yeux bleus, une belle taille, enfin une beauté royale, sérieuse, tempérée par une légère teinte d'ironie dans le sourire, et par ce charme de la jeunesse, que rien ne remplace et qu'on ne saurait définir.

L'autre voyageur, grand, bien fait, souple comme une baguette, semblait plus jeune de deux ou trois années. Son visage, essentiellement français, offrait une expression de bonne humeur et de hardiesse, particulière à notre nation. Il tourmentait son cheval, qu'il montait néanmoins parfaitement. Une prodigieuse perruque tombait en boucles sur ses épaules et se confondait avec les rubans de son justaucorps. Il regardait souvent son compagnon d'une manière tout à la fois respectueuse et fraternelle, lui cédant le haut de la route et cherchant à lui en éviter les mauvais pas. Il l'appelait monsieur, ou mon prince, tandis que l'autre le nommait familièrement Louis.

A la tête des domestiques, on distinguait d'abord deux Albanais dans leurs habits nationaux. L'un, âgé de près de soixante ans, était évidemment le père de l'autre, qui lui ressemblait d'une manière frappante; derrière eux, des laquais français et quelques valets allemands cheminaient, en regardant le paysage, d'un air plutôt insouciant qu'étonné.

— Louis, disait le premier voyageur, rappelez-vous que la moindre étourderie dérangerait tous mes plans. N'avez-vous rien oublié de ce que je vous ai recommandé ce matin? — Je vous assure, mon prince, que je m'en souviens parfaitement et que vous serez content de moi. Mais arriverons-nous à ce château de fées, il semble fuir à mesure que nous

approchons, et cette montagne me représente une de ces vis sans fin qu'on donne aux enfants pour jouer. — Nous apercevrons bientôt les tours, si ma mémoire me sert bien. Je ne suis pas venu ici depuis tant d'années, j'ai vu tant de choses, depuis lors! — Et moi, j'y viens pour la première fois, quoique je sois aussi Moldave que vous, monsieur, je n'entendrai pas raillerie là-dessus, je tiens à mon origine. — Et je vous en remercie, au nom de ma patrie, mon cher marquis; nous autres *barbares*, nous sommes patriotes tout autant, et plus peut-être, que les nations civilisées. — Votre pays est assez beau pour que vous ayez le droit d'en être fier, mon prince, et je prends ma part de cette fierté-là. — N'est-ce pas qu'elle est belle cette contrée si chérie? reprit le prince avec feu; n'est-ce pas que vous comprenez maintenant pourquoi je soupirais au milieu des fêtes de Versailles, pourquoi ni la Seine, ni le Rhin, ni la Tamise ne valaient pour moi les bords du Scereth? — Est-ce que nous autres Français nous ne comprenons pas tout, monsieur? — Oh! c'est vrai, s'écria le Moldave en souriant, le cœur!... l'imagination!... — Et le sang! s'il vous plaît. Ne sais-je pas ce qu'a fait mon aïeul, et surtout ces vers, mon véritable arbre généalogique, que je compte répéter ici à tout le monde.

Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa trace  
 D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.  
 Plus bas que la Hongrie, en une froide part,  
 Est un seigneur nommé le marquis de Ronsard,  
 Riche d'or et de gens, de villes et de terre;  
 Un de ses fils puînés avait amour la guerre;  
 Un camp d'autres puînés assembla hazardeux,  
 En quittant son pays fait capitaine d'eux,  
 Traverse la Hongrie et la basse Allemagne;  
 Traverse la Bourgogne et la grasse Champagne,  
 Et hardi vint servir Philippe de Valois,  
 Qui pour lors avait guerre avecque les Anglois.

Ce qui signifie, en bon français, que mon ancêtre était un cadet de famille, fort gueux, malgré *les gens, les villes et les terres* de monsieur son père, qui prit d'autres enfants perdus, et alla faire souche en France, où il se battit bien, ce qui n'est pas difficile, et où il se fit un état, ce qui l'est davantage. Il changea son nom de Mârâsini en celui de Ronçard, car Mârâsini signifie ronce dans la langue d'or, à ce que je crois.

—Parfaitement; mais je vous l'ai dit souvent, vous n'êtes point Moldave, vous êtes Valaque; le district de Buzco, d'où vous avez tiré votre origine, est en Valaquie. — Chaque fois que je vous cite ces vers, vous me faites la même réponse, qu'importe! Valaque ou Moldave, n'est-ce pas absolument la même chose?—Hélas! non, répondit le prince en soupirant. — Eh bien! je suis Roman, n'en parlons plus, vous ne direz pas non, j'espère? Je voudrais bien savoir ce que ce coquin de Champagne pense de tout ce qu'il voit. Il n'ose pas bavarder sans doute, Georges le tient sous sa discipline; mais comme il va s'en dédommager ce soir en me déshabillant! je ne donnerais pas ce valet pour mille écus.

Le prince accoutumé aux bizarreries de son compagnon, se contenta de sourire. Il savait avec quelle facilité inouïe cette tête folle passait d'une idée à une autre, mais il savait aussi quel cœur, quelle solidité de sentiments cachait sa légèreté apparente. Il ne l'interrompit plus que par des exclamations courtes, et se livra de nouveau à ses réflexions.

Ils arrivaient alors à un tournant du sentier où s'élevait une sorte de monument informe, à moitié démoli : peut-être un tombeau, peut-être une chapelle; la croix mutilée et couchée par terre, pouvait autoriser ces deux suppositions. Quelques pierres dormaient alentour, la mousse dont elles étaient couvertes annonçait que depuis longues années elles res-

taient à la même place. Sur la plus grosse se tenait un vieillard d'un aspect étrange. Sa barbe, blanche comme la neige, tombait jusqu'à sa poitrine; son crâne, entièrement dégarni de cheveux, luisait au soleil. Il portait pour vêtement une chemise de grosse toile, attachée au milieu du corps par une ceinture d'un vert fané; ses culottes, larges, descendaient jusqu'à ses genoux, deux morceaux de linge, rattachés à ses jambes par des cordes croisées l'une sur l'autre, lui tenaient lieu de bas; des sandales de bois enveloppaient son pied, et il jetait par-dessus tout cela un manteau de vieux drap pourpre, troué, dans lequel il se drapa majestueusement à l'aspect des étrangers.

Auprès de lui se trouvait un jeune homme, costumé absolument de même, au manteau près. Comme le vieillard il avait le teint olivâtre, les yeux noirs et brillants, d'une grandeur démesurée, et les dents d'une blancheur d'ivoire. Ils s'occupaient à fondre du plomb dans une sorte de chaudron de fer, on eût dit les chasseurs noirs, moulant des balles enchantées.

— Louis, dit le prince, avec émotion, je reconnais ce monument, je crois reconnaître cet homme! — Pourriez-vous me le faire connaître aussi, car je suis singulièrement étonné de tout cet équipage? cela ressemble à une assemblée de sorciers! — Vous ne vous trompez point; ce vieillard est le roi d'une tribu de Bohêmes, que l'on appelle Cigains en ce pays. Il s'occupe peut-être de quelque charme. — Je respecte les croyances de votre nourrice, mon prince, et je n'oserais pas rire au nez de ce respectable souverain. D'ailleurs il m'impose malgré moi; auriez-vous la bonté de l'interroger, d'éprouver sa science? Il vous reconnaît sans doute aussi, lui?

Le prince s'approcha : les deux Cigains se levèrent, ce qu'ils n'avaient pas fait encore. A peine eut-il parlé, que le vieillard tressaillit, et sembla le regarder profondément, bien qu'il fût aveugle.

— Soyez le bien venu, monseigneur, dans votre patrie, répondit-il, après quelques minutes. — Je te remercie, reprit M. de Courtenay, de ta courtoisie, mais je ne suis point de ce pays, quoique j'y aie passé quelques années de mon enfance.

Le vieillard secoua la tête :

— Il ne m'appartient pas de contredire Votre Seigneurie, répliqua-t-il.

Le prince lui jeta une bourse; en l'acceptant, l'Egyptien eut l'air d'accorder une grâce.

— Que les bons esprits vous gardent, répéta-t-il, et vous préservent des maléfices!

Pendant cette courte conversation, les yeux de Ronçard n'avaient pas quitté l'étrange groupe, et le jeune Cigain, partageant sa curiosité, l'examinait avec plus d'étonnement encore. Ni l'un ni l'autre ne se parlèrent, et cependant Louis sentit comme un pressentiment en face de ce vagabond. Son cœur se serra, il lui semblait qu'un danger menaçait ou lui ou l'ami auquel il avait consacré sa vie. Il se recula avec une sorte d'inquiétude.

— Continuons à monter, dit-il, la nuit approche, nous ne pourrions plus entrer au château.—On entre à toute heure chez Théodore Cantimir, poursuit le monarque mendiant avec emphase, les portes de sa demeure sont toujours ouvertes à l'hospitalité.—Vous l'entendez, mon ami, ajouta le prince en traduisant cette phrase! voilà les mœurs de ces contrées barbares. — Elles ne ressemblent point à celles de notre France, mon prince; du diable! si une fois la nuit tombée, vous y trouveriez une porte ouverte avec de semblables seigneurs pour voisins; mais comment ce drôle vous a-t-il reconnu? c'est sans doute l'effet de sa puissance. Les gentilshommes savent tout sans avoir jamais rien appris, à ce que prétend Mascarille, à plus forte raison les têtes couronnées.

En parlant ainsi, ils s'éloignaient des Bohêmes et

reprenaient la route du château. Les domestiques s'étaient arrêtés comme eux, et recommencèrent aussi à marcher. En passant devant le vieillard, Georges lui jeta un seul mot à voix basse, auquel celui-ci répondit par un autre tout aussi laconique, cependant ils se comprenaient.

— Lafleur, dit Champagne à son camarade, que te semble de ce monsieur-là? — J'aimerais peu sa rencontre si je n'avais pour armes que mes poings, dans deux heures d'ici. — Oh! quel pays, miséricorde! ils appellent cela un roi! — La volonté de monseigneur est que vous vous absteniez de réflexions sur ce que vous voyez, à moins que vous ne soyez tout à fait seuls, interrompit Georges sévèrement. — Il veut nous rendre muets, marmotta Champagne entre ses dents, le diable emporte ces chiens de Grecs, on n'a jamais un mot pour rire avec eux.

Les deux Cigains les suivirent du regard jusqu'à ce qu'ils ne pussent plus les apercevoir.

— Père, dit enfin le jeune homme, quels sont ces étrangers auxquels tu parles un langage secret; d'où vient qu'à leur approche ce plomb a bouilli avec plus de force et que mon sang s'est glacé dans mes veines? — Ces étrangers sont attendus depuis longtemps par notre race, reprit le vieillard avec mélancolie; hélas! ce que j'ai vu, ce que j'ai annoncé se réalisera donc bientôt. Qu'importe après tout, ne sommes-nous pas ses esclaves! — Il y aura entre eux et moi quelque chose de fatal, continua le jeune homme, le plomb l'a senti. — Vasily, si tu touches à un cheveu de la tête de celui qui m'a interrogé, que la malédiction tombe sur toi. — Et l'autre? — L'autre?

Il hésita quelques secondes.

— Agis comme tu seras inspiré, mais prends garde!

Cependant les voyageurs cheminaient toujours. Depuis la rencontre qu'ils avaient faite, ils restaient presque silencieux, chacun réfléchissant de son côté.

Le prince rêvait de gloire, de patrie, d'avenir; le marquis songeait à la France, à la cour du grand roi, à cet étrange pays, où tout devenait pour lui étonnement et nouveauté. La jeunesse a tant de ressources, tant d'espérances inconnues; à vingt ans les rêves acquièrent une puissance si créatrice et si brillante! Après une heure de route, au moment où le soleil ne dorait plus que la cime des montagnes, ils aperçurent les tours du castel.

— Voilà le but de notre voyage, mon cher Louis, dit le prince, voici l'héritage des Cantimir. Nous sommes ici sur les terres de cette famille, et celle-ci appartient au prince Mikaël, mon cousin, que nous avons laissé à Paris, auprès du prince de Courtenay, mon père. — Votre Altesse sera obéie, répondit Ronçard, en s'inclinant sur son cheval, de manière à toucher presque la crinière. — Je n'en doute pas, mais je suis charmé que vous me le répétiez encore. — Ce qui signifie que vous en doutez fortement, monsieur. N'importe, nous verrons.

Le château se présentait alors en face d'eux; sa lourde masse, éclairée par les derniers rayons du jour, paraissait plus blanche encore, au milieu des sapins qui l'entouraient. Cet édifice, d'une architecture singulière, moitié byzantine, moitié allemande, devait remonter au treizième siècle. Il servit de rempart contre l'invasion étrangère sous Etienne le Grand, et depuis lors il soutint encore plus d'un siège. Ses fortifications parfaitement entretenues en faisaient une des clés de la Moldavie du côté des Carpathes. Le hospodarrégnant, Constantin Cantimir, établit son frère, le prince Théodore, tuteur de son neveu Mikaël, élevé en France et devenu chef de la famille, par la mort de son père, Grégoire, fils aîné de Théodore Cantimir, prince des Tatares Nogaïs. Cette famille, d'origine moldave, fut emmenée en captivité par les barbares plusieurs siècles avant cette époque.

Elle parvint au trône de l'autre côté du Dniester; la génération présente rentra seulement dans son ancienne patrie, par suite d'événements graves, qui trouveront leur place dans ce récit.

Aussitôt qu'on aperçut les étrangers. plusieurs serviteurs s'avancèrent au-devant d'eux, précédés du vataf (l'intendant), vieux domestique attaché dès son enfance à la maison de ses maîtres et qui semblait en faire partie. Il ne montra ni surprise, ni curiosité; il n'en fut pas de même des autres et leurs regards étonnés avaient toute l'éloquence des paroles. Le prince, en remettant la bride de son cheval à son Albanais, devint excessivement pâle, et ce fut d'une voix émue, qu'il demanda si le prince Théodore Cantimir se trouvait chez lui.

— Non, seigneur, répondit le vataf; mais il y a néanmoins plusieurs personnes de sa famille. D'abord sa fille la princesse Anika, puis son frère le père Bazile, moine du très-saint couvent de Niamtzo; enfin, et j'aurais peut-être dû la nommer la première, Sa Grandeur la sérénissime princesse Roxandre.— Conduis-moi près d'eux, alors, répliqua le jeune homme, ou plutôt demande aux nobles dames si elles veulent permettre au prince Jean de Courtenay de leur donner des nouvelles de France. — Des nouvelles de France! de notre cher et honoré maître le prince Mikael! Oh! soyez mille fois bien venu!

Et marchant devant les étrangers, un massif flambeau d'argent à la main, il les introduisit dans la grande salle, où il les laissa seuls, après leur avoir fait offrir des confitures et des chiboucks, que le marquis n'eut garde d'accepter.

— Eh bien! mon prince, nous y sommes enfin! quo vous en semble? Est-ce là ce que vous conserviez dans votre mémoire? reconnaissez-vous ces lieux? ces graves créatures barbues et sérieuses sont-elles les mêmes quo dans votre enfance? — Riez, riez,

mon cher Louis, vous ne pouvez sentir ce que j'éprouve. — Comment donc, je m'en doute absolument. N'ai-je pas revu aussi une fois en ma vie le nid paternel? Certes, celui-ci ne lui ressemble guère, mais il n'en est que plus précieux, vous ne trouveriez pas le pareil en France. Permettez-moi d'en faire l'inventaire avant l'arrivée de nos hôtes; aussi bien vous pensez trop profondément pour vouloir me parler.

La salle dans laquelle on les avait introduits offrait en effet un singulier coup d'œil à un homme habitué aux mœurs occidentales. Elle était très-grande et de forme longue; de chaque côté six fenêtres, percées, à droite sur la cour, à gauche sur une avenue d'arbres, y laissaient pénétrer le jour. Le plafond en bois de chêne noir, quadrillé à dessins, ressortait admirablement sur les murs blanchis à la chaux et éblouissants d'éclat. Une grosse lampe de cuivre, suspendue au milieu, répandait une faible clarté dans cette immense pièce. Entre chaque croisée, dégarnie de rideaux, se trouvait un trophée d'armes, composé de tromblons, de sabres tures, de lances, de longs fusils, de poignards et de pistolets, mêlés à des queues de cheval, à des étendards polonais et moscovites. Tout autour de l'appartement régnait un divan de brocart rouge; quelques sièges de bois et une grande table pareille complétaient l'ameublement. Au bout de la chambre, en face de la porte, se voyait un tableau de la Vierge et de Jésus enfant, au magnifique habillement de vermeil, couvert de pierreries. Du reste, aucune superfluité; pas de statues, pas d'objets d'art, pas de livres, rien qui indiquât la présence d'une femme, des armes partout, des fleurs nulle part. Ce qui acheva l'étonnement du marquis, ce fut un superbe faisceau de pipes, de chiboucks, de nar-guillés de toutes les façons et de tous les métaux, et dont la position indiquait un fréquent usage, en

même temps que l'odeur en révélait le but.

— Si notre glorieux monarque, Louis XIV le Grand, mettait le pied dans ce manoir, il y tomberait malade. Il faut convenir, mon prince, que nos compatriotes ont là une étrange fantaisie. J'ai toujours cru que les Suisses et les vieux soldats de M. de Turenne prenaient seuls l'heureux privilège d'empoisonner ainsi leur prochain. Fi! il me semble que j'entre dans un corps de garde! — Il faut vous y accoutumer, mon cher Louis, ou vous serez fort malheureux en ce pays-ci. D'ailleurs comment ne sentez-vous pas la différence de notre bon tabac turc avec cette affreuse composition allemande qui fait mal au cœur. Votre grand roi ne s'y tromperait pas, lui! — Tabac pour tabac, c'est comme peste pour peste; les dames de Versailles s'en évanouiraient. — Eh! mon Dieu! peut-être. Et puis nous ne sommes pas à Versailles ici, nous ne sommes pas au milieu de vos mœurs élégantes, de votre civilisation intelligente, nous sommes chez un peuple vierge encore de vos idées, de vos désirs, de vos besoins. Je sais bien, ajouta-t-il en souriant, que, besoin pour besoin, vous préféreriez l'odeur de la jonquille à celle de la pipe et que les suprêmes de volaille valent beaucoup mieux que la mamaliga. — Je ne juge pas, mon prince, je ne veux rien juger de ce peuple et de ce pays, avant d'avoir vu les femmes. Je me règle sur elles partout, et je ne me suis jamais trompé. — Vraiment! la théorie est singulière. — C'est la mienne. Quand j'ai causé une heure avec de jolies femmes, je sais par cœur les hommes des contrées qu'elles habitent. — Et comment faites-vous pour cela? — C'est bien simple, je m'informe de ce qu'il faut être pour leur plaire : et je suis certain d'avance que les hommes sont ainsi. — Sophisme galant et rien de plus, mon cher! — Du tout, mon prince, et je vous le prouverai par l'expérience. — Bah! les femmes n'aiment que les exceptions. —

Les femmes aiment ce qu'elles trouvent, et leur imagination se charge bien vite d'en faire ce qui leur plaît. — Vous consulterez alors la princesse Anika sur les mœurs de nos compatriotes?—Certainement, elle et les autres, et vous verrez quelle science du cœur moldave j'acquerrai en peu de temps.

En ce moment la porte s'ouvrit avec fracas, plusieurs domestiques entrèrent à la suite du vataf, annonçant la princesse Roxandre et la princesse Anika.

Les deux jeunes gens se retournèrent vivement à ces paroles, et s'avancèrent au-devant des nobles dames. La première était une femme de soixante ans, d'une grande et majestueuse taille, et dont l'admirable beauté avait laissé des traces admirables encore. Ses longs cheveux, blancs comme de la neige, tombaient bouclés sur ses épaules; ses yeux noirs et bien fendus conservaient leur vivacité; son profil, d'une régularité statuaire, sa peau d'albâtre, ses mains satinées, formaient un étrange contraste avec l'expression de mélancolie, de découragement, répandue sur tous ses traits. Son âme était brisée par les souffrances, pendant que son corps gardait ses forces et presque sa jeunesse. On ne pouvait la voir sans en être frappé; son aspect si fier, sa tournure si imposante, semblaient dignes d'une reine. Elle portait un petit bonnet de martre zibeline, arrondi en calotte un peu élevée, sur lequel resplendissait une aigrette de diamants. Sa robe à longs plis, en étoffe de soie blanche, se rattachait à sa ceinture par une agrafe de rubis. Par-dessus cette robe elle avait une sorte de cafetan à longues manches, en brocart mordoré et garni de zibeline, descendant seulement aux genoux. Des perles orientales de la plus grande beauté serpentaient autour de son cou, légèrement découvert; elle roulait dans ses doigts chargés de bagues son chaplet turc en ambre travaillé, d'un grand prix.

Derrière elle marchait la princesse Anika, frappant

contraste entre l'hiver et le printemps. La jeune fille comptait à peine dix-huit années, jolie, fraîche, blonde, petite et mignonne, pleine de grâce et de charme. Elle ne semblait pas toucher la terre, et cependant une indicible fierté illuminait son front. Son costume était le même, aux couleurs près, que celui de Roxandre, sauf le bonnet, apanage exclusif de la femme et des filles du hospodar. Roxandre le conservait toujours, malgré le temps écoulé depuis la mort de son père, Bazile le Loup, un des plus grands princes que la Moldavie ait jamais possédés.

Bazile Cantimir, le dernier des quatre frères, moine au visage pâle et austère, au front chauve et à la barbe grise, accompagnait les princesses. A côté de lui, un charmant petit garçon de sept ans tenait sa robe et cherchait à se cacher dans sa pelisse, afin de voir à son aise ces étrangers venus de si loin, dont les habits ressemblaient si peu aux vêtements de son pays. Ses boucles brunes ombrageaient son front, et son long œil noir, les traits délicats de son visage déjà empreints néanmoins d'une résolution prononcée, brillaient d'une vive intelligence : on devinait l'enfant de deux races illustres.

Le prince et M. de Ronçard baisèrent la main des nobles dames avec toute la galanterie française, et de la part du premier avec une vive émotion. Roxandre le regarda attentivement pendant qu'Anika baisait modestement les yeux.

— Nous apportez-vous quelque lettre du prince Mikaël? demanda la princesse de Moldavie. Mes femmes viennent de me dire qu'elles avaient aperçu ses Albanais, dans la suite de Votre Seigneurie; d'où vient qu'ils se sont permis de le quitter? — Mon cousin les a autorisés à faire ce voyage, madame, répondit le prince en s'inclinant, ils ont profité de mon départ pour Constantinople et m'ont accompagné d'après l'ordre du prince Mikaël. — Il est bien le

maître de ses gens; mais depuis quand des serviteurs ont-ils des intérêts en dehors de ceux de leur patron? Depuis quand le laissent-ils seul en pays étranger? Georges surtout, qui l'a vu naître, qui a juré à mon frère de ne le pas quitter un instant. Pardonnez ces observations à nos inquiétudes, prince, un mot de Mikaël les fera disparaître; de quoi vous a-t-il chargé?

En parlant ainsi, la princesse s'était placée sur le divan, à moitié couchée, à moitié assise, selon l'usage du pays, Anika à sa droite, et Mitika toujours caché derrière le moine, remarquant tout, ses grands yeux ouverts et étonnés. Le prince sortit de sa poche une sorte de paquet, ou pour mieux dire de sachet de velours brodé d'or, et le remit à Roxandre en s'inclinant.

— Cette lettre est pour Votre Grandeur, poursuivit-il, et celle-ci pour le prince Théodore.

Louis assistait à cette scène avec un intérêt inouï. Il n'avait aucune idée de ce qu'il voyait en ce moment : cette femme si belle et si touchante, si imposante en même temps, à un pareil âge; cette jeune fille adorable, ce religieux, silencieux et grave comme le tombeau; cet enfant plein de gentillesse, cette foule de serviteurs et de femmes, entrés à la suite de leurs maîtresses et restant debout près de la porte, en costumes magnifiques et bizarres : il croyait rêver et se sentait transporté dans un autre monde. La conversation s'engagea en moldave, il n'en comprenait pas un mot; il devina cependant qu'il était question de lui, bien que l'hospitalité orientale n'eût pas permis de faire même une question; on le traitait comme un hôte, cela suffisait ainsi.

On lui offrit de nouveau une pipe et des *dulchess* (confitures), et rien n'égalait sa surprise lorsque la belle Anika lui demanda en très-bon français et sans un accent prononcé, quelles étaient celles qu'il préférait.

— Je ne puis revenir de mon étonnement. Quoi! madame, notre langue vous est connue? — Notre peuple n'est pas aussi barbare que vous le pensez, monsieur, et je ne suis pas la seule savante; mon frère Mitika, même mon père, pourront causer avec vous. — Et quel a été votre maître, princesse? — Mon oncle Bazile que vous voyez. Il a passé plusieurs années de sa jeunesse en France.

Le marquis se tourna vivement vers le moine, dont il trouva le profond regard attaché sur lui. — Vous avez vu la France, mon père?

La joie étincelait dans sa physionomie, tant le nom seul de la patrie absente a de pouvoir sur nous.

— Oui, j'ai été en France, ne l'avez-vous jamais entendu dire, monsieur de Ronçard? — Jamais, mon père, et qui donc m'en aurait parlé?

— Le religieux ne répondit pas, ses yeux se baissèrent, il retomba dans sa rêverie.

— Mon père est à Jassy, près du hospodar, qui, dans les circonstances difficiles où il se trouve, a désiré le consulter, mais il reviendra sous peu; nous avons ici une grande fête; le jour de naissance de mon cousin, il le célébrera avec nous, et il sera heureux de votre présence. — Le prince Théodore ne songe-t-il pas à entrer en campagne? les événements sont si graves, le pays si malheureux, qu'il a besoin de tous ses enfants. — Plût à Dieu que le prince Mikaël pensât comme vous, il serait bientôt de retour, il reviendrait justifier les espérances dont il est l'objet. Mais non, la cour de France le retient; les plaisirs, les fêtes, le luxe qu'il ne rencontrera pas dans nos sauvages contrées, ont plus de puissance sur lui que les cris de la Moldavie opprimée. Oh! c'est mal, nous comptons sur une autre réponse. On le dit si noble, si généreux, si loyal, si brave! est-il né pour végéter à Versailles, pour faire le courtisan, lui qui pourrait avoir une cour? Comment a-t-il laissé partir son cou-

sin sans lui? On assure que les princes français, les parents du roi se sont échappés, afin d'aller secourir la Hongrie. Personne ne retient le prince Cantimir, et exemple a été perdu pour lui néanmoins. — Vous êtes injuste envers le prince Mikaël, madame; il viendra, il viendra bientôt, je vous l'atteste sur l'honneur, et s'il n'a pas suivi les seigneurs français en Hongrie, c'est qu'il ne doit rien à la Hongrie, c'est qu'il consacre sa vie et son épée à la Moldavie qu'il adore, à la Moldavie, le berceau de ses pères et le sien. Demandez à M. de Courtenay, demandez à tous ceux qui le connaissent, et vous ne douterez plus de lui, car il est bien réellement le noble, le généreux, le loyal, le brave que vous disiez tout à l'heure. Pas une femme ne peut le voir sans désirer d'en être aimée, les hommes même ne parlent de lui qu'avec exaltation; ce sera un héros, un grand homme, et ce pays se glorifiera de l'avoir vu naître.

Anika rougit à l'éloge chaleureux qu'elle venait d'entendre, et peut-être son cœur battait-il en songeant que les belles dames de France enviaient l'amour de Mikaël, son fiancé. Sans doute elles le retenaient près d'elles, et il fallait un motif bien puissant pour qu'il ne se fût pas rendu aux sollicitations pressantes qu'on lui adressait depuis plusieurs mois. Les Moldaves, las du joug étranger, las de voir le fauteuil du prince occupé par des Phanariotes et des créatures du sultan, voulaient un souverain indigène, capable de les gouverner et de faire renaître les jours du grand Etienne. D'autres allaient plus loin et rêvaient des utopies magnifiques. La réputation du prince Mikaël réunissait en sa faveur presque tous les suffrages. Son éducation à l'étranger, nécessairement plus soignée, plus brillante que celle des autres jeunes gens de son âge, lui laissait pour seul compétiteur son cousin, le prince Demètre Cantimir, fils du prince Constantin, alors régnant. Mais les sym-

pathies se prononçaient davantage envers Mikaël. Son oncle Théodore, Roxandre, tous ses partisans, pressaient son retour. On l'attendait impatiemment; Anika brûlait du désir de connaître enfin celui qu'elle s'était accoutumée à regarder comme son époux. Elle se le rappelait à peine, ils vivaient éloignés depuis leur bas âge. Chaque jour elle entendait parler de lui, elle l'appelait son cousin, bien qu'ils ne fussent pas parents. Sa mère, sœur de Roxandre, l'avait eue d'un premier mariage avec un Boldure. Elle épousa en secondes noces le prince Théodore Cantimir, et mourut en donnant le jour à Mitika. La jeune fille orpheline retrouva dans Théodore le père le plus tendre et une bonne mère dans Roxandre. Ils ne formaient qu'une seule famille, quoique leurs liens aient été rompus par la mort de la princesse. La fille de Bazile le Loup, sans enfants, sans mari, se rattacha à sa nièce et à son beau-frère. Elle rêvait de hautes destinées pour sa patrie et pour eux. Il lui fallait une couronne sur le front d'Anika, et Mikaël seul pouvait l'y placer.

Le prince Jean de Courtenay passa le reste de la soirée avec Roxandre à l'entretenir de l'objet de ses incessantes pensées; au moment de se séparer elle lui dit :

— Je n'écrirai point à Mikaël puisque Votre Seigneurie m'annonce sa prochaine arrivée, mais souvenez-vous que si il tarde, il aura failli à son devoir, à sa famille, je dirais presque à l'honneur. Notre peuple le demande, ce peuple attend un chef qui le conduise à la victoire et à l'indépendance, je vous ai tout confié, à vous donc de lui faire comprendre sa position, vous êtes son ami. Il a vingt-cinq ans, il peut accomplir sa mission; il dépend de lui de régénérer ce pays, d'être le digne successeur de Bazile le Loup, de mettre en exécution les plans qu'il a laissés; mais surtout qu'il se montre, qu'il vienne tenir sa place.

Je ne demande pas la raison de ce retard, quelque amourette peut-être, je veux l'ignorer. Il n'a point oublié sans doute que sa fiancée l'attend ici et quel bonheur lui est destiné.—Mikaël n'a rien oublié, madame, la suite le fera voir, et je me porte garant de sa parole.

Des serviteurs se présentèrent alors pour introduire les hôtes dans leur appartement; les princesses se retirèrent et le moine s'approchant du prince, lui dit :

— En l'absence de mon neveu et de mon frère, permettez-moi de vous servir de guide et de vous remercier en leur nom de l'honneur que vous faites à leur demeure. Vous ne trouverez point ici les recherches fastueuses auxquelles vous êtes accoutumés, nous gardons les mœurs et les usages de nos ancêtres, et si notre hospitalité est ignorante, au moins elle est cordiale et offerte de tout cœur.—Nous le savons, mon cher père; nous savons de plus combien elle est magnifique, et d'ailleurs quelle joie n'éprouverai-je pas à dormir sous ce toit où j'ai passé mon enfance!

Le religieux s'inclina et marcha devant les étrangers; il les conduisit à deux vastes chambres, placées à côté l'une de l'autre. Ils aperçurent, comme dans la grande salle, d'immenses divans sur lesquels étaient dressés des lits, fort éloignés des couches moelleuses de France, mais aussi bons qu'on peut les trouver en Moldavie. La même sévérité d'ornements; la même simplicité se remarquait à cet étage qu'au rez-de-chaussée; cependant rien ne manquait de ce qui pouvait satisfaire les désirs les plus recherchés d'un homme de l'Orient : ni les confitures, ni les pipes, ni les tapis de Turquie, ni les coussins de soie, ni les vases d'argent superbes, ni l'aiguière et le bassin mauresques en vermeil, ni même un assortiment de viandes, assaisonnées selon l'usage, au cas où, pendant la nuit, on se sentirait le besoin d'y avoir re-

cours; des vins de Grèce, placés dans de grands flacons de Venise, resplendissaient comme des topazes. Le moine donna un coup d'œil autour de lui et vit que tout était en ordre; souhaitant un bon repos à ses hôtes, il se retira après les avoir bénits.

---

---

### **Le prince Jean de Courtenay.**

Le marquis de Ronçard, avec un tact parfait, comprit à merveille qu'à la suite d'une pareille soirée le prince avait besoin de solitude, et rentra dans sa chambre, dont il ferma la porte, après avoir adressé un cordial bonsoir à son ami. Il trouva Champagne examinant curieusement chaque meuble et chaque verrerie, en poussant des exclamations de doute et de surprise lorsqu'il n'en comprenait pas l'usage. A l'aspect de son maître, il se releva et se mit en devoir de l'aider à sa toilette.

— Eh bien! Champagne, dit le jeune homme, que te semble de ce pays? — Oh! monsieur! oh! monsieur! — Enfin, qu'en dis-tu? parle sans crainte, nous sommes seuls. — C'est un drôle de pays tout de même, monsieur le marquis, un pays où les riches et les boyards, n'est-ce pas ainsi qu'on les appelle? sont habillés d'or, et où les pauvres ne sont pas habillés du tout. Ils ont de belles étoffes, mais ils n'ont pas de lits, pas de rideaux; ils ont des tapis magnifiques, des coussins de plumes, et ils ne mangent que des confitures; ils se mettent à quatre pattes devant Son Altesse et on assure que dans leur langue ils le tutoient; ils se prétendent chrétiens et ils ne croient pas au pape. N'est-ce passingulier, et n'en n'aurai-je pas pour conter dans les antichambres; à Paris, pen-

dant le reste de mes jours? — Ne crois-tu pas, Champagne, que si George et Elie veulent raconter aussi ce qu'ils ont vu en France, ce qui est douteux, ils n'étonneront pas autant les Moldaves que tu l'es toi-même? T'imagines-tu que nous n'avons pas aussi nos bizarreries? elles sont d'un autre genre, voilà tout. — Oh! mon Dieu! comment monsieur va-t-il se trouver dans ce lit, qui n'en est pas un; dormira-t-il seulement? — Je dors partout, tu le sais bien. — Il est certain qu'en Hongrie, lorsque nous les avons quittés, leurs Altesses Sérénissimes messeigneurs les princes de Conti et de la Roche-sur-Yon n'en avaient pas même un si bon. Mais aussi à la guerre comme à la guerre, et ici nous sommes en pays allié. — Ici nous sommes chez Son Altesse le prince Mikaël Cantimir. — Mais alors, monsieur, si monsieur permet, pourquoi... — Champagne, tu vas dire quelques sottises, as-tu donc oublié ta promesse... et la mienne? — Non, non, monsieur, non, je m'en souviens très-bien, il n'y a rien à craindre, monsieur peut être tranquille. Mais monsieur ne sait pas tout, et combien ces gens-là sont stupides. — Comment donc? — Ils croient aux sorciers! oui, monsieur, aux sorciers. Ce vieux que nous avons rencontré tout près d'ici, c'est un sorcier; celui qui était avec lui est un élève sorcier. La nourrice de Son Altesse le prince Mikaël, sœur de ce vieux, sorcière! le moine Basile, qui causait là tout à l'heure, sorcier! et bien plus sorcière que tout cela une certaine Kiva, fille de la nourrice, reine des Bohêmes et cousine du diable. Il faut les entendre lorsqu'ils en parlent et voir les signes de croix qu'ils font! — Et comment as-tu pu les comprendre, toi qui te piques de ne savoir d'autre langue que la tienne, et encore la sais-tu? — L'affleur devine un peu leur maudit jargon, quant à moi je jure de ne l'apprendre jamais. Pourquoi me donner cette peine, qu'y gagnerais-je? eux ils doivent

étudier le français, pour avoir le plaisir de causer avec moi, à la bonne heure! — Monsieur Champagne, vous êtes passablement fat. — Mon Dieu! monsieur le marquis, je ne suis pas fat, je sais ce que je veux, je rends justice à moi-même et à ma nation. Ne répète-t-on pas tous les jours, en vers et en prose, à Louis XIV, qu'il est le plus grand roi du monde et qu'il règne sur le premier peuple de l'univers?

Lemarquis ne put retenir un sourire. Le bavardage de Champagne l'amusait infiniment et depuis leur départ de Paris, il ne manquait pas un seul jour à lui faire répéter ce qu'il avait entendu dire ou ce qu'il pensait lui-même. Il lui fit une foule de questions sur les sorciers, et surtout sur les sorcières.

— Elle est jeune et jolie, n'est-ce pas? — Elle a vingt-cinq ans, elle est admirablement belle, à ce qu'ils prétendent, le diable n'est pas dégoûté. — Ne la verrons-nous pas? Je serais ravi de causer avec elle, moi qui ai connu la Voisin et la Brinvilliers. — Oh! que si, monsieur, nous la verrons, elle viendra ici avec sa tribu. Dans quinze jours, on célèbre la naissance de Son Altesse le prince Mikaël, il y aura une grande fête et ils n'auront garde d'y manquer. Le prince Théodore doit revenir ce jour-là. — Tu en sais déjà autant que moi, monsieur Champagne. — C'est qu'on est bien plus bavard à l'antichambre qu'au salon.

Louis se laissa déshabiller, et, malgré les prévisions de Champagne, il dormit à merveille sur un large divan turc. Son sommeil s'agita de rêves agréables, il vit la belle princesse Anika lui souriant, écoutant ses galanteries et il se posa en rival préféré de Son Altesse le prince Mikaël, pendant que celui-ci triomphait à la cour de France. Le lendemain il fut éveillé dès la pointe du jour par une musique étrange, et chercha d'abord en quel lieu il se trouvait. Peu à peu la mémoire lui revint, et il sauta à bas de son lit

pour jouir des merveilles de ce pays inconnu et si curieux par conséquent.

La perspective qu'il découvrit en ouvrant la fenêtre était magnifique, il dominait une des plus belles contrées du monde : à ses pieds la riche vallée où coule le Sereth, semée de villes, de villages et de châteaux, plus près de lui les forêts de sapins dont les Carpathes sont couverts; dans le lointain des monastères et des églises, et enfin, tout près du manoir, qui se baignait pour ainsi dire dans ses ondes, un lac transparent et pur comme une glace. Les cours déjà pleines de serviteurs et de chevaux, le bruit qui se faisait dans les salles basses, tout annonçait de nouveaux hôtes et le marquis n'attendit pas qu'on vint l'avertir.

Sa toilette finie, il descendit parfumé, brillant, exhalant autour de sa personne un nuage de poudre blonde; avec ses canons de rubans et ses dentelles, ses velours et ses riches bijoux, il avait l'air le plus exquis de la cour du grand roi; aussi tous ceux qui le rencontrèrent s'arrêtèrent-ils pour le regarder et son amour-propre se réjouit de l'effet produit par sa bonne mine.

Lorsqu'il entra dans la salle, deux étrangers s'y promenaient déjà. L'un était un vieillard à la physionomie fine et observatrice, aux longs cheveux gris, à la démarche lente. Une cicatrice fort légère se remarquait autour de son nez. Il portait des habits magnifiques, d'une forme particulière, et qui tenait le milieu entre celle des Moldaves et celle des Européens. Il s'appuyait sur une longue pipe, enrichie des plus admirables pierreries et balançait de l'autre main une bourse brodée en perles fines, dans laquelle se mettait le tabac.

A côté de lui un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, d'une grande taille, aux cheveux et aux yeux noirs, semblait dévorer ses paroles. Ce jeune

homme n'était pas précisément beau, mais il était charmant. Son costume oriental faisait ressortir la grâce de sa démarche. Ses yeux, dont le blanc se teignait d'un léger azur et dont la paupière nageait dans cette humidité qui donne tant de rêverie au regard, se bordaient de cils bruns, soyeux et remarquablement longs.

Tous deux se retournèrent à l'aspect de Roncard, et le plus âgé lui adressa la parole en très-bon français.

— Soyez le bienvenu, monsieur, lui dit-il, dans notre patrie. — Et je souhaite que vous la trouviez assez belle pour y rester longtemps, ajouta l'autre inconnu.

Louis se retourna étonné : depuis la veille il avait déjà rencontré quatre personnes qui pouvaient le comprendre. Il salua poliment les boyards et les remercia de leur bon accueil.

— Vous êtes arrivé avec le prince de Courtenay? Nous annonce-t-il enfin son noble cousin, notre cher Mikaël? — Dans très-peu de temps vous le verrez, je suppose, du moins tel était son projet. — Et le prince Mikaël vous est connu, n'est-ce pas? — C'est le meilleur ami que j'aie au monde. — Alors parlez-nous de lui, interrompit vivement le jeune homme, de lui, notre désir et notre joie. — Vous le rappelez-vous donc, monsieur? — Je ne l'ai pas vu depuis notre première enfance, mais je ne l'ai jamais oublié, et dans ce moment surtout, dans ce moment où toutes les espérances de la patrie se tournent vers lui, où nous l'attendons comme le sauveur qui nous est promis, je ne saurais m'occuper d'autre chose. — Prenez garde, Grégoire, prenez garde! vous êtes poète, et vous mettez vos rêves à la place de la réalité, vous allez donner à M. le marquis, au prince peut-être, des idées impraticables.

— Impraticables, Michlesco! Vous seul le dites ici!

— Parce que moi seul je connais l'Europe, parce que moi seul je sais que vous ne réussirez jamais, et que si vous persistez dans ces illusions, vous détruirez ce qui est possible pour ce qui ne l'est pas. — Comment donc, monsieur, poursuit M. de Ronçard, est-ce que vous ne croyez pas à la réalisation des plans offerts au prince Mikaël par la princesse Roxandre, par tous les boyards moldaves? — Non, monsieur, non, je n'y crois pas, je ne puis y croire. Depuis bien des années absent de ma patrie, j'ai parcouru une grande quantité de pays, j'ai vu beaucoup de choses et bien des hommes, j'ai eu l'honneur d'être admis dans l'intimité des souverains les plus illustres, et je sais que jamais l'Europe ne souffrira qu'une puissante monarchie s'élève sur les bords de la mer Noire. Brancovan, en Valachie, nourrit la même chimère, il se dit aussi appelé au trône de la Dacie. Ne comprenez-vous pas d'abord que ces doubles prétentions se nuiront entre elles? La première condition pour réussir, si la réussite était possible, c'est l'union, et vous ne l'obtiendrez jamais. — Brancovan est haï et le prince Mikaël réunit toutes les sympathies, Michlesco; qu'il se montre seulement et vous verrez si les Rouman ne sont pas unis. Vous êtes devenu Moscovite, vous, depuis que vous habitez si loin de vos compatriotes, vous ignorez leurs idées, leurs projets, vous pensez en étranger et non pas en Moldave. — Je parle en homme sensé et vous en enfant, Rosetti! — Écoutez-moi, monsieur, poursuit chaleureusement le jeune homme, écoutez mon cœur, mon courage et mon patriotisme, ils ont mille échos ici. Vous êtes l'ami du prince Mikaël; dites-lui, répétez-lui que s'il le veut nous placerons sur sa tête une couronne indépendante et nous en ferons un des premiers souverains du monde. — Hélas! hélas! poursuit Michlesco, il en sera toujours ainsi! L'expérience ne servira à personne. — Je suis étonné, mes-

sieurs, dit le marquis après quelques instants de réflexion, de vous trouver d'un avis si différent; je croyais cette entreprise déjà mûre, j'en croyais l'exécution assurée, je croyais enfin que l'absence du prince autorisait seule le retard. — Il y a mille raisons contre, monsieur, il y en a mille et pas une pour, si ce n'est le dévouement de ces jeunes fous et les rêves de la princesse Roxandre. Ils oublient d'abord les autres rois, qui s'opposeront de tout leur pouvoir, comme je viens de vous le dire; ils oublient Brancovan, dont je vous ai parlé aussi; ils oublient également le prince régnant, ils oublient surtout le prince Démètre Cantimir, son fils, et celui-là ne se laissera pas oublier quand il en sera temps. — Ceci me semble parfaitement juste, monsieur; je n'y vois rien à répondre. — Encore une fois, monsieur le marquis, Michlesco s'exprime en étranger, et vous, qui êtes étranger aussi, vous ne nous comprenez pas davantage. L'Europe a assez de ses affaires sans s'occuper des nôtres, et d'ailleurs pourquoi serait-elle contre nous? Pourquoi l'empire ne consentirait-il pas à établir une barrière infranchissable entre le Turc et lui? Pourquoi la France ne donnerait-elle pas la main à des chrétiens qui veulent secouer la protection des infidèles. N'est-ce pas contraire à la générosité de votre roi? Quant à la Moscovie, notre autre voisine, notre sœur en religion, elle nous aidera; et si votre élève, Michlesco, est le noble prince que vous nous dites, nous trouverons dans lui un soutien. — Certes, le czar Pierre est un grand homme, le plus grand souverain de ce siècle, car il crée ce que les autres détruisent. — Et vous l'avez élevé, et vous ne pourrez rien près de lui, Michlesco, et vous ne lui parlerez pas de vos frères? — Je lui parlerai, certes si cela est utile à la cause de mon pays; mais je voudrais que mon pays comprit ses véritables intérêts; mais je ne voudrais pas le voir marcher dans une voie sans issue...

— Voici le prince de Courtenay, interrompit vivement le marquis; instruisez-le, monsieur, il a beaucoup d'influence sur l'esprit du prince Mikaël, en l'éclairant, c'est presque comme si vous l'éclairiez lui-même.

Le prince Jean entra, beau, paré, majestueux, Michlesco marcha à sa rencontre, se nomma et nomma aussi Grégoire Rosetti, le prince fit un mouvement.

— Grégoire Rosetti! s'écria-t-il. Quoi! c'est là Grégoire Rosetti! lui si faible dans son enfance! — Comment, mon prince? — Vous avez donc oublié notre jeunesse? vous avez donc oublié qu'ici même, dans ce château... — Non certes, mon prince, mais je n'espérais pas que vous vous en fussiez souvenu. Eh bien! Votre Altesse arrive à propos, nous parlions de votre noble cousin, de nos projets; Michlesco cherche à les combattre, et moi je les soutiens de toutes mes forces. Vous aussi, vous les soutiendrez, vous, fils des empereurs d'Orient, vous, allié de nos princes, vous qui parlez notre langue. Oh! n'est-ce pas, vous penserez comme moi?

L'œil perçant du prince se fixa sur Rosetti; en même temps Michlesco le regardait lui-même et son visage exprimait autant de surprise que d'attention.

Le prince réfléchissait; enfin il reprit, en se tournant vers le vieillard :

— Et vous, monsieur, quel est votre avis? demanda-t-il brusquement.

Michlesco répéta ce qu'il avait déjà dit aux deux jeunes gens; Courtenay l'écoutait en se promenant, en se frappant le front et en passant les doigts dans les anneaux de sa perruque. La conversation continua, sans s'en apercevoir, en français, ainsi qu'on l'avait déjà engagée; la discussion s'échauffait, le prince se promenait toujours, et n'interrompait pas les interlocuteurs, il semblait recueillir les opinions; c'était entre lui et le professeur de Pierre le Grand une sorte d'ob-

servation mutuelle, bien curieuse pour les deux autres spectateurs, si l'état de leur esprit leur eût permis d'y faire attention.

— Qu'en dites-vous, mon prince? reprit enfin le marquis. — J'y penserai, répondit le prince, et j'en ferai part à Mikaël; mais ce n'est pas ce que je supposais.—Le prince Mikaël voudra voir par lui-même, sans doute, et il aura raison.—Mon prince! monsieur le marquis! croyez-moi, je vous en supplie, c'est moi qu'il faut croire. Les principautés appellent et attendent le prince Mikaël; lui seul doit les sauver, les délivrer, car il joint aux lumières que nous n'avons pu acquérir, le patriotisme, l'amour de la gloire, qui nous enflamment tous. — Enthousiaste, poète! ajouta Michlesco; a-t-il vos idées, le savez-vous?—Le prince Mikaël est enthousiaste et poète comme M. Rosetti, dit Rençard, vous verrez bien!

M. de Courtenay sourit imperceptiblement.

— Mais, reprit-il, en s'adressant à Michlesco, quel homme est donc Demètre Cantimir? — Demètre Cantimir, bien qu'il n'ait pas vingt ans, deviendra plus redoutable à vos ambitions que Brancovan, malgré son expérience. Brancovan est un tigre, Demètre est un serpent; tous les deux sont habiles, tous les deux rampent, mais l'un rampe sous l'herbe et l'autre à la vue de tous. Demètre cache un esprit de démon, il a déjà la science d'un vieux professeur; il sait vaincre ses passions et dominer ses idées; il arrivera, il aura tous les courages, celui qui s'avoue et celui qui se dissimule. C'est de lui surtout qu'il faut vous défier. — Je me le rappellerai, murmura Jean en s'approchant de la porte.

Michlesco lui barra presque le passage.

— Pardon, mon prince, à mon tour une question. — Tout ce que vous voudrez, monsieur Michlesco. — Pourquoi le prince Mikaël n'est-il pas ici? que fait-il en France? — Le prince Mikaël n'est plus en France.

— Où est-il alors? dit impétueusement Rosetti, est-il seul, dans quelque danger, peut-être? — Le prince n'est point seul, il n'a besoin de personne, il sera bientôt en Moldavie. — Mais d'où vient ce retard, si étrange de la part d'un homme qui doit se mettre à la tête de son parti? il ignore donc que le temps perdu ne se répare jamais? — Mikaël est retenu par l'intérêt même de son avenir. — Il n'est pas permis de demander où? continua Michlesco. — Non, monsieur, répondit le prince avec hauteur.

Il y eut un moment de silence. Les deux boyards saluèrent et sortirent assez cérémonieusement. M. de Courtenay arrêta Rosetti et lui prit familièrement le bras :

— Menez-moi voir les jardins, Grégoire, lui dit-il. — Les jardins sont peu de chose, mon prince; nous ne sommes pas à Versailles. — Eh! Louis XIV voudrait bien avoir Versailles dans cet admirable pays.

Cette conversation se renouvela plusieurs fois, et, comme toutes les imaginations vives, Rosetti adopta bientôt les craintes du vieillard, surtout dans ce qui concernait Demètre. Chaque jour il passait de longues heures avec le marquis, le questionnant sans cesse, cherchant à le prémunir contre les dangers qu'il prévoyait, à lui communiquer son enthousiasme, afin que Mikaël entendît partout le même langage : ces deux natures d'élite se comprenaient.

On faisait des préparatifs immenses pour la majorité du prince. La Moldavie entière était engagée. Plus de quinze jours d'avance on arrivait déjà, et le château, tout vaste qu'il était, ne semblait pas devoir contenir la foule. La princesse Roxandre, Anika, Bazile recevaient en l'absence du prince Théodore, qui voulait rester le plus longtemps possible près de son frère. Le prince de Courtenay avait de fréquentes conférences avec Michlesco; il aimait à l'entretenir des grands intérêts de l'Europe; celui-ci, héros d'une vie

étrange, possesseur d'une fortune immense, passait pour un des hommes les plus savants du siècle. Ami intime du prince Stefanica, régnant en Moldavie en 1660, forcé de reconnaître que ce hospodar était un tyran, il conspira contre lui. Le prince découvrit cette trame et lui fit couper le nez en sa présence, après quoi il le bannit. Michlesco se retira en Allemagne; il y trouva un médecin fort habile qui le guérit, et lui fit un nez si parfait, qu'il devint difficile de reconnaître la mutilation. Il alla ensuite en Russie, près du czar Mikailowitsch, père de Pierre le Grand, et ce monarque lui confia l'éducation de son fils. Il en obtint de grands honneurs et de grandes richesses, et fut envoyé comme ambassadeur en Chine, d'où il rapporta des diamants et des pierres admirables. A son retour l'anarchie régnait dans tout l'empire, il fut donc exilé, à Tobolsk, jusqu'au moment où Pierre reprit les rênes de l'Etat et le rappela près de lui. Libre, il demanda la permission de revoir sa patrie, et c'est à cette époque que se passe cette histoire.

Une semaine avant la fête, le prince Théodore arriva; il accueillit ses hôtes, et surtout le prince de Courtenay, avec la courtoisie orientale. En déplorant l'absence de son neveu, il s'abstint de questions indiscretes, et se contenta de l'assurance qui lui fut donnée de sa prochaine arrivée dans sa famille.

---

---

### L'anniversaire.

Le matin de ce jour attendu, avant le lever du soleil, tout fut déjà sur pied au château de Kramtza; des salves d'artillerie annoncèrent la fête, et les cris des vassaux y répondirent joyeusement. Une foule bigar-

rée de costumes étranges se pressait autour du manoir : c'étaient des paysans, des soldats, des Grecs, des Turcs, des juifs, des cigains, tous venaient soit par affection, soit par intérêt, se joindre à la noble famille et célébrer la majorité du seigneur. Sur le haut de la plate-forme, le marquis de Ronçard se promenait accompagné de Grégoire Rosetti et celui-ci montrait, avec son imagination de poète, le tableau vivant qui se déroulait à leurs pieds.

— Voyez, voyez, lui disait-il, voyez ce vieux montagnard, et ses cicatrices, ce sont des restes glorieux de nos guerres, monsieur. Nous aussi nous avons une belle histoire et je vous la conterai quelque jour. à moins que la nourrice du prince Mikaël, la vieille Zinka, ne veuille se charger de ce soin, elle en sait bien plus que moi! — Vous oubliez, monsieur, qu'il me serait impossible de l'entendre, pour le moment, mais j'apprendrai le moldave, je vous le jure. — Pourquoi le prince n'est-il pas ici à présent? Comment a-t-il pu se laisser retenir un jour comme celui-ci, le jour où il devient le chef de sa famille, et lorsque le peuple a tant besoin de lui? Nos projets échoueront, s'il ne se presse pas, les partisans de Brancovan parviendront à lui gagner tous les suffrages, et déjà il a bien des chances. Dites-moi, monsieur de Ronçard, bien franchement, et entre nous, pourquoi est-il resté? pourquoi avoir envoyé en avant et vous et ses Albanais? Il y a là-dessous quelque mystère. — Aucun, je vous assure. Mais n'accusez pas le prince, c'est un caractère que vous ne pouvez comprendre sans l'avoir examiné de près, il est tellement supérieur aux autres, il possède à la fois et tant de finesse et tant de franchise, que je ne saurais trouver ailleurs un pareil mélange. Attendez, vous dis-je, et vous verrez; il a ses raisons sans doute. — Un ami tel que vous le garantit de toutes craintes pour sa réputation, vous en parlez avec une chaleur qui donne envie

de le connaître. Que vient faire ici le prince de Courtenay? — On vous l'a dit, il va à Constantinople. — Et il abandonne ainsi les princes de Conti en Hongrie, pour s'occuper des intérêts de son cousin, c'est d'un bon parent! Qui nous arrive là? Oh! je le reconnais, il ne pouvait manquer à un pareil rendez-vous, celui-là aussi est un bon parent! Voyez quelle suite magnifique, voyez comme il manie son cheval, voyez comme il parle à tout le monde, comme il a un sourire pour chaque révérence et comme on se prosterne devant lui. Monsieur, vous êtes l'ami du prince, ajouta vivement le jeune homme, en serrant la main du marquis, eh bien! regardez cet homme, et dites-lui de s'en méfier comme d'un reptile. Il est jeune, il semblo inoffensif, cet homme est l'ambition, la ruse personnifiée. Tout lui sera bon pour arriver à son but, les chemins tortueux comme les voies droites; cet homme, c'est le prince Demètre Cantimir.

Ronçard ne répondit rien, il jeta seulement un long regard sur le nouveau venu, dont le cortège franchissait alors le pont-levis. Lorsqu'il ne put plus l'apercevoir, il reporta ses yeux sur la foule, devenue plus animée, près de ce passage, et il remarqua un mouvement singulier autour d'un groupe nombreux, composé d'hommes et de femmes, presque tous en guenilles, conduisant un cheval superbement couvert de sa housse de pourpre.

— Qu'est-ce cela? demanda-t-il. — Cela! oh! c'est beaucoup et c'est peu, c'est une chose ordinaire et une merveille c'est Doquie le cheval de Kiva la Cigaine.— Cette célèbre devineresse dont tout le monde parle et que je n'ai pu voir encore. Montrez-la-moi, je vous en prie. — Elle n'y est point, vous l'auriez déjà entendue, mais elle viendra certainement. — Qu'est-ce que cette fille? On m'en a fait des récits tellement contradictoires que je ne sais quel jugement porter. La princesse Roxandre la protège, la prin-

cesse Anika la craint, le père Basile n'en veut pas parler, le prince Théodore la méprise, les domestiques et les paysans la redoutent et la déchirent, je la crois une personne fort extraordinaire, mais enfin qu'est-elle?

Rosetti rougit légèrement et hésita.

— Ce qu'elle est? Oh! certainement la figure la plus poétique qu'il y ait maintenant en Moldavie; ce qu'elle est? un ange et un démon, une créature céleste et une créature perdue. Elle a les vices de sa race et les vertus de la nôtre. Elle peut perdre ou sauver une âme, elle peut se dévouer comme une sainte, ou se venger comme une tigresse. Elle nous rendra fous, si elle daigne en prendre la peine, elle fera de nous ses amants d'un jour et puis elle nous jettera de côté selon son caprice, sans s'inquiéter si nous en sommes malheureux. Elle pousse quelquefois la bonté jusqu'au sublime, une heure après elle sera sans pitié pour les infortunes les plus pitoyables. Tour à tour ardente, langoureuse, passionnée, triste, délirante de gaieté, elle pleure, elle chante, elle rit, elle est inspirée, elle est simple comme un enfant, caméléon par le cœur et par l'esprit, elle échappe à l'analyse. Vraie et droite, elle est pourtant fine et souple en même temps. Loyale toujours, fière et humble, elle règne et elle se soumet. Il y a de tout chez cette femme. — Est-elle belle? — Elle est mieux que belle, elle est adorable. — Quel est son âge? — Je crois qu'elle approche de vingt-cinq ans, mais elle a plus de charme qu'une femme de seize. — Vous l'aimez, Grégoire? reprit le marquis, après un moment de silence. — Cela est possible, je ne veux ni le savoir, ni l'avouer. Je pense à elle en composant mes vers, plus souvent que je ne désirerais. C'est la muse de la patrie, celle-là au moins, car la seule chose qu'elle soit réellement et toujours, c'est la patriote la plus admirable. Elle a pour ce pays qui l'a adoptée une véritable passion,

elle est poëte aussi, et nous le chantons ensemble. — Quel est son père? — Chut! Et Rosetti regardait autour de lui avec défiance. Ne parlez pas de cela. Son père!... son père, c'est un cigain et sa mère est Zinka, cigaine, la nourrice du prince Mikael. — Il y a donc un mystère dans tout ceci? — Un grand mystère. Quelque jour vous l'apprendrez sans doute, le prince vous le dira, ou moi, ou quelque autre; à présent il n'est pas temps encore, vous ne me semblez pas assez Moldave pour cela. — Vous piquez ma curiosité, je l'avoue, dans ce pays tout prend un caractère étrange et je commence à m'y accoutumer. Répondez au moins à ceci, la Kiva se croit-elle réellement sorcière? — Je n'en sais rien. Elle prédit des choses étonnantes, cela peut être l'effet du hasard. Et puis elle a un si immense esprit qu'elle devine. Singulière fille! elle parle le grec et le latin, elle parle le français mieux que moi. — Et où a-t-elle appris tout cela? — Le français ici, dans son enfance, avec la mère du prince, qui l'aimait beaucoup et qui l'a gardée près d'elle plusieurs années; le grec et le latin dans ses voyages, elle a été à Constantinople, à Athènes, en Hongrie, à la tête de sa tribu. Ce vieux coquin que vous voyez là-bas est son oncle, le frère de sa mère et le chef de cette horde, celui qui marche à son côté s'intitule le fiancé de la Kiva. — Je les ai vus déjà plusieurs fois au château. — Oh! ils y viennent souvent. L'oncle passe pour un des agents les plus habiles que nous ayons, tout aveugle qu'il est. La princesse Roxandre l'estime fort. — Voilà sans doute pourquoi elle protège la nièce. Mais pourquoi la princesse Anika la craint-elle ainsi? — La princesse Anika, belle, jeune, riche et puissante, n'a jamais été aimée, ne le sera jamais comme cette misérable coureuse de grands chemins. Les femmes sentent cela d'instinct. — Je ne crois point cependant qu'il y ait de comparaison à faire, répliqua le marquis avec un peu

de hauteur, on n'a pas pour ces créatures le même amour que pour une noble dame. — Ne méprisez personne, Louis, continua le poëte avec mélancolie, qui peut connaître la valeur d'une âme, lorsque les événements ne l'ont point éprouvée? Qui sait si Kiva n'est pas calomniée? Laissez venir l'amour et peut-être verrez-vous de ces choses qui vous forceront au respect. Je ne juge jamais, moi, j'attends et je me tais, ou pour mieux dire une voix secrète m'avertit. Le prince Demètre, oh! pour celui-là je n'ai pas besoin d'attendre, il ne me trompe pas. Mais on arrive en foule, il faut songer à notre toilette. Vous verrez aujourd'hui un échantillon de notre magnificence moldave, vous nous estimerez bien grossiers d'ignorer les justaucorps, les chausses et les nœuds d'épaule, peut-être nos armes, nos fourrures et nos étoffes trouveront-ils grâce devant vos yeux. Au moins ce sera quelque chose de nouveau à raconter à Versailles et à Marly. Votre valet de chambre ne vous attend-il pas? — Sans doute, et le prince aussi peut-être. — Nous nous retrouverons dans la salle, pour aller à l'église, j'espère? Vous nous y suivrez, malgré le schisme? — Oh! répliqua le marquis en riant, nous sommes fort indulgents à cet égard à la cour de France. Si vous étiez jansénistes, ce serait différent, mais le schisme, qu'est-ce que c'est que cela? Il ne faudrait pas nous prier beaucoup pour nous faire dire aussi au pape monsieur de Rome. Le roi lui a écrit dernièrement une lettre qui sentait beaucoup le fils aîné en révolte.

Les deux amis se séparèrent et une heure après tout le monde se réunit, Courtenay seul manquait encore, déjà Roxandre avait froncé le sourcil plusieurs fois de cette inexactitude. Cette princesse parut éblouissante de parure et sa beauté majestueuse en ressortait encore davantage. Il y a une beauté pour tous les âges, celle de Roxandre inspirait à la fois le res-

pect et l'admiration. Les nattes de ses cheveux, blancs comme la neige des montagnes, retombaient sur son cou. Le bonnet de martre zibeline orné de deux aigrettes de diamants et d'une couronne, s'attachait à sa tête par de longues épingles. Sa robe de velours vert, garnie de la fourrure la plus précieuse, recouvrait une autre jupe de brocart d'or rehaussé de fleurs en pierreries, qui traînait légèrement par derrière. La ceinture était en rubis, et des perles de la plus splendide grosseur, tournaient six fois autour de son cou découvert et taillé sur celui de la Niobé antique.

Anika vêtue de blanc et de bleu, chargée de perles, de turquoises et de diamants, cherchait involontairement autour d'elle celui qu'elle ne voyait pas. De temps en temps elle ramenait son voile sur son visage, comme pour cacher ses regards. Elle répondait à peine aux galanteries du prince Demètre, dont les plaisanteries lui arrachaient tout au plus un sourire.

Le prince Théodore exposait le costume national dans sa magnificence, c'est-à-dire le cafetan de velours cramoisi, bordé de zibeline, la robe de brocart oriental, le bonnet enrichi d'émeraudes, la ceinture de l'Inde et les poignards de Damas de la plus fine trempe. Il saluait avec une courtoisie grave et recueillie, allant de l'un à l'autre, parlant de son neveu, de son frère, de la cérémonie du jour, et attendant impatiemment son hôte, qu'il ne se fût pas permis néanmoins de déranger.

Enfin le prince fit son entrée et jamais contraste ne fut plus frappant. Tous les hommes portaient les mêmes habits hors lui et Ronçard. Vêtus à la française, leurs grandes perruques, leurs mentons rasés, leur justaucorps de velours à boutonniers de brillants, leurs haut-de-chausse de satin et leur profusion de rubans, avaient l'air d'être perdus dans un autre

monde et certes ils ne gagnaient pas à la comparaison. Peut-être régnait-il plus de grâce, plus de légèreté dans leur démarche, mais les longues robes, les barbes noires et les cheveux naturels étaient bien plus dignes et plus mâles. Le prince alla droit à la princesse Roxandre, s'excusa avec un savoir-vivre parfait, puis il se retourna vers Anika, devenue rouge comme une cerise, et ses yeux rencontrèrent ceux de Demètre qu'il ne connaissait pas encore; la princesse les nomma l'un à l'autre, le regard perçant de Cantimir embarrassa presque M. de Courtenay.

Demètre était de moyenne taille; ses traits sans être beaux paraissaient agréables par leur extrême mobilité et par la finesse dont ils semblaient empreints. Son costume, strictement national, affectait la richesse, en même temps que la simplicité d'ornement; on reconnaissait un homme de goût. Il arrivait de Constantinople, où il avait dû rester en otage, en remplacement de son frère aîné. Profondément instruit dans les sciences et dans les arts, quoiqu'il fût bien jeune encore, il possédait déjà une puissante influence à la cour de son père, le prince régnant de Moldavie. On le disait amoureux de la princesse Cassandre Cantacuzène, qu'en effet il épousa par la suite; il n'en parlait jamais à personne, et la princesse elle-même ignorait, à cette époque, qu'il eût songé à s'occuper d'elle.

À côté de lui, Jean Michlesco regardait alternativement ces deux jeunes gens, échangeant des assurances cordiales, et je ne sais quelle inspiration lui vint qu'ils ne s'aimaient pas : il y a de ces antipathies subites, incompréhensibles. On se sent repoussé sans deviner pourquoi, souvent on se raisonne, on veut se persuader qu'on a tort, et toujours on est obligé de revenir à ce premier mouvement. Le sourire ne quitta pas les lèvres du prince Demètre, le prince de Courtenay lui répondit avec la plus exquise

politesse; mais il y avait un tremblement dans la voix, je ne sais quoi de gêné dans l'attitude, qui révélait la fausseté des paroles. Michlesco était trop habile, connaissait trop les hommes pour s'y tromper.

Une naïveté du jeune Mitika mit presque au jour la pensée de chacun.

— Mon prince, dit-il à M. de Courtenay, on voit bien que vous n'êtes pas un Moldave, en examinant vos habits courts, et l'on voit bien que le prince Demètre en est un, quoiqu'il revienne de Turquie.

M. de Courtenay pâlit et ne répondit pas; Cantimir caressa son cousin d'un air satisfait, Michlesco ne laissa rien échapper de cette petite scène. On passa en ce moment à l'église, où le père Basile offrait à Dieu les prières les plus ferventes pour l'héritier de son frère aîné. L'amour de son nom était le seul sentiment humain que le saint prêtre n'eût pas dépouillé; ses austérités et ses jeûnes se peignaient sur son visage amaigri, sa vie ascétique le rendait l'objet de la vénération de tous; cependant l'honneur de la maison de Cantimir faisait encore battre son cœur, mort à toutes les émotions, pour en avoir trop éprouvé peut-être.

Lorsqu'il présenta le livre saint à baiser aux assistants, il chercha involontairement à la place inoccupée du prince Mikaël et ses yeux s'élevèrent à Dieu. M. de Courtenay, à l'étonnement général, remplit toutes les cérémonies du rit grec, et comme on lui témoignait de la surprise, il répondit qu'il avait pour habitude de toujours faire selon les pays où il se trouvait.

Les nobles seigneurs sortirent de l'église et se mirent à table : le repas fut servi avec une somptuosité princière, et la salle ornée de bannières et de drapeaux conquis par les ancêtres de Mikaël. Le prince Théodore conduisit Roxandre à la place d'honneur, à la droite d'un siège élevé, sorte de trône, qui

devait rester vide, en l'absence du véritable maître; il distribua les autres convives selon leur rang, et en sa qualité d'étranger, le prince Jean s'assit auprès de la belle Anika, dont le cœur n'avait pas osé le souhaiter peut-être. Rosetti, Michlesco et le marquis de Ronçard se rapprochèrent l'un de l'autre. L'immense savoir du vieillard, son beau et noble caractère, formaient une sorte d'aimant pour ces natures généreuses. Il les regardait tristement, devinant bien des orages dans ces existences paisibles en apparence! Il savait que la faculté de souffrir nous est donnée en proportion de la faculté de penser; il savait que les gens d'une vaste intelligence causent ou ressentent de grandes douleurs, et, semblable au marin rentré au port après vingt naufrages, il jetait un œil de pitié sur les jeunes matelots qui commençaient la carrière. Le prince de Courtenay devint l'objet de sa constante étude; il trouvait en lui quelque chose d'explicable, les contrastes les plus inouïs, et surtout une indécision dont il ne pouvait deviner le motif.

Pendant le commencement du repas, les conversations particulières s'établirent : la cérémonie du jour en fut le sujet presque universel. Ce siège vide attristait, les regrets de l'absence du prince faisaient le tour de la table.

— Il a quelque belle maîtresse à la cour de France, disait Grégoire Rosetti à l'oreille de M. de Ronçard; avouez-le, je n'en parlerai pas. — Je vous jure sur l'honneur que le prince n'a encore aimé aucune femme. — Tant pis, répliqua Michlesco en souriant, il faudra toujours en venir là, et il vaudrait mieux qu'il en fût quitte. — On ne se débarrasse pas ainsi de l'amour, cher maître; c'est un hôte un peu plus difficile à chasser. — Bah! n'y a-t-il pas le temps, qui ne fait autre chose! — Que va-t-il se passer? le prince Théodore se lève et veut parler. — Sans doute une bénédiction; des vœux pour la santé de Mikaël.

— Que Dieu nous le ramène! s'écria le vieux prince les larmes aux yeux, que Dieu nous le ramène, puisqu'il n'a pu venir célébrer ce jour dans la maison de ses pères!

En ce moment la porte s'ouvrit avec violence et une voix demanda :

— Pourquoi dire que le prince Mikaël Cantimir n'est point en ce jour dans la maison de ses pères? il y est.

Tous les regards se tournèrent vers l'étrange personne qui parlait ainsi, elle restait debout sur le seuil.

— Kiva! murmura-t-on de toutes parts. — Oui, Kiva, qui vient à vous, seigneurs, pour faire remonter à son rang celui qui s'est confondu dans la foule; Kiva, qui va vous montrer sous les habits de l'étranger le pur sang de cette illustre race; Kiva, qui reconnaît son maître, lorsque vous avez méconnu votre ami.

Et, sans hésiter, sans s'arrêter une minute, elle s'avança vers le prince de Courtenay, dont la contenance trahissait l'embarras, mit un genou en terre auprès de lui, et continua avec une grâce indicible :

— Monseigneur, permettez à votre esclave de vous offrir le premier hommage que vous recevrez dans votre château.

Elle resta un instant dans cette posture, puis elle se leva, toujours aussi charmante, montrant la place inoccupée :

— Et maintenant, continua-t-elle, voici où vous devez être.

La surprise fut si grande, cette scène si rapide, que personne n'était encore revenu à soi, le prince moins que les autres. La princesse Roxandre, le prince Théodore, s'élançèrent en lui demandant si la bohémienne disait la vérité, Anika tremblait et rougissait de bonheur. Enfin, se voyant découvert, Mikaël prit

son parti, et se tournant vers Roxandre, il la salua avec toute l'élégance d'un courtisan français.

— Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi, mon oncle, ce déguisement, singulier peut-être. Après une si longue absence, je voulais essayer d'un autre nom que le mien et gagner votre affection, bien plus sûr alors de la mériter, puisque vous eussiez été moins prévenus. Je reprends ce nom que j'avais quitté et permettez-moi de compter sur votre indulgence.

— Le moment est mal choisi pour une explication, monsieur, interrompit la princesse Roxandre; venez occuper votre siège, présidez maintenant à la fête, car nous sommes ici chez vous.

Mikaël ne répliqua rien; son regard rencontra celui du marquis fixé sur le sien comme pour lui demander ses ordres : il lui fit un léger signe de tête, et se tournant vers le prince Demètre, il surprit sur ses lèvres le même sourire sardonique qui l'avait si violemment repoussé le matin.

— Mon cousin, lui dit-il, soyez le bien-venu dans le château de nos pères; je me trouve heureux de vous en faire les honneurs.

Demètre s'inclina en silence et beaucoup plus bas que ne l'exigeait leur si proche parenté; Michlesco ne perdit rien de ce jeu muet.

— Voyez-vous, glissa-t-il à l'oreille de Rosetti, l'obstacle à vos projets est là, je vous le répète, bien plus qu'en Valachie; le seul rival du prince Mikaël, ce sera son cousin, souvenez-vous-en : ces deux jeunes gens se haïront avant ce soir. — Je le crois comme vous, répliqua Grégoire, et c'est bien contre mon avis qu'on a engagé le prince Demètre à cette fête, je le connais de longue main; il a toute l'habileté d'un vieux diplomate et l'ambition le dévore. Il faudra prévenir le prince Mikaël, je m'en charge. — Il n'en est pas besoin, le prince Mikaël sait, j'en suis sûr, aussi bien que nous à quoi s'en tenir.

Pendant cette conversation, Mikaël échangeait des compliments avec les principaux convives. Debout derrière lui, Kiva le contemplait en silence, et ces deux figures ainsi rapprochées formaient un merveilleux tableau. Kiva était en effet une créature adorable : grande, élancée, sa taille avait une souplesse sans seconde; l'éclat de ses yeux noirs, de ses yeux de Cigains, les plus merveilleux que je connaisse, ne le cédait qu'à l'admirable couleur de ses cheveux blonds onvés, dignes d'une madone; ses sourcils bruns se dessinaient sur son front, en arcs d'ébène; contre l'ordinaire de sa race, Kiva, blanche comme une fille d'Europe, sans paraître régulièrement belle, était une de ces femmes que les hommes adorent à genoux; elle rayonnait pour ainsi dire, et chacun de ses mouvements révélait une grâce.

Sa jupe courte, en étoffe de soie cramoisie, laissait deviner la perfection de sa jambe et de son pied, chaussé de brodequins d'une forme particulière; pardessus sa robe elle portait une tunique bleue, moins longue que l'autre et extrêmement ample : une profusion de broderies d'or ornait cette seconde robe, dont le corsage garni de sequins, cousus les uns près des autres, figurait presque une cuirasse. Un collier et des boucles d'oreilles, représentant des signes cabalistiques, un bracelet en lapis-lazuli bizarrement travaillé et une sorte de talisman de turquoise placé sur son turban, complétaient sa toilette. Ce turban, tout à fait oriental, allait miraculeusement à l'air de son visage. Ainsi posée derrière le prince, ses beaux yeux voilés par ses cils de soie, recueillie en elle-même, elle semblait une jeune odalisque attendant un regard de son seigneur. Il se tourna vers elle :

— Et maintenant, Kiva, dis-nous comment tu m'as reconnu et comment tu es arrivée à propos pour me dévoiler d'une manière si prompte. — On voit bien qu'avec l'habit étranger vous avez pris les idées

étrangères, monseigneur, sans cela vous ne demanderiez pas à la fille de Zinka, à votre sœur de lait, comment elle vous a reconnu. N'est-elle pas votre esclave? N'êtes-vous pas son maître, et d'ailleurs ne sait-elle pas tout!

Ses traits exprimaient un orgueil triste en parlant ainsi : fière d'elle-même, de sa science, elle rougissait pour le prince de le trouver si loin des croyances de son pays, elle craignait de lui voir perdre quelque chose dans l'esprit de ses hôtes. Kiva voulut faire une diversion, et, petit à petit, presque insensiblement son attitude changea; elle se recula en arrière, courut à la porte, l'ouvrit, fit entrer un jeune cigain, se mit à danser avec lui, au son d'une musique cachée. Cette musique, cette danse, avaient un caractère tout particulier et auquel rien ne ressemble dans l'Europe civilisée. Les instruments à cordes, criards et assourdissants, composaient tout l'orchestre, il ne manquait pas pourtant d'une harmonie sauvage. La danse fut d'abord sur une espèce de rythme doux et lent, presque un menuet, puis le garçon continua seul quelques mesures et alors la Kiva reprit à son tour; elle paraissait dolente, fatiguée, mélancolique; sa pantomime exprimait l'ennui d'une recherche vaine; tout à coup, comme surprise, elle regarda devant elle, joignit les mains, sa physionomie s'anima, elle fléchit le genou, sa belle tête courbée en avant, puis, enfin, elle bondit, joyeuse, fière, enivrée, et commença une danse qui tenait de celle des almées d'Égypte, des bayadères de l'Inde et des gitanas d'Espagne, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus voluptueux, de plus ravissant au monde. Souple comme un roseau, l'œil avait peine à la suivre dans ses évolutions rapides. Sa tunique se relevant par-dessus sa tête quelquefois l'enveloppait de ses vastes plis, elle la repoussait d'un geste plein de grâce et reparaisait rouge de plaisir et d'émotion : on ne respirait pas,

dans la crainte de perdre un de ses mouvements. Mikaël la contemplait avec une admiration non dissimulée : son éducation l'éloignait plus que les autres de cette nature primitive; il ne la comprenait pas. Elle le frappait, elle le fascinait, pour ainsi dire : cette impression devenait une souffrance, tant elle était violente.

— Doquie! Doquie! s'écrièrent plusieurs voix, lorsque Kiva semblant lassée ralentissait ses pas. — Oui, Doquie! Doquie! répéta-t-on de toutes parts.

Kiva fit modestement la révérence, comme un artiste moderne rappelé par le public, et prenant la cobza des mains de son compagnon elle préluda par quelques accords et modula un air mélancolique. Rendant ensuite l'instrument au jeune homme, qui répéta le même thème, Kiva commença une scène muette d'un intérêt et d'une perfection inouïs. Le sujet en fut expliqué par cette ballade que chanta le cigain d'une voix agréable sinon savante :

Du Pion la cime hautaine \*  
 Présente à l'œil étonné,  
 Un rocher de forme humaine,  
 D'autres rocs environné.  
 Des frimas et des orages  
 C'est là le triste séjour,  
 Où, dans le sein des nuages,  
 Planent l'aigle et le vautour.  
 Là Doquie en sa caverne  
 Règne sur nos verts coteaux;  
 Bonne reine elle gouverne  
 Et protège nos troupeaux.

Pour la beauté sans égale,  
 Sans égale pour le cœur,  
 La fille de *Décébale*  
 De son pays fut l'honneur.

\* La traduction de cette ballade est de M. Assaky.

Mais quand l'antique Dacie  
 Fut soumise au joug romain,  
 Au vengeur de la patrie  
 Elle avait promis sa main.  
 Trajan la voit, il s'enflamme,  
 Et vainqueur brûlant d'amour,  
 Par les charmes d'une femme  
 Il est soumis à son tour.

L'empereur en vain espère  
 Fléchir ce cœur irrité;  
 Elle veut venger son père  
 Et chérit sa liberté.  
 Quittant sa riche parure,  
 En bergère elle se vêt;  
 Des monts la helle verdure  
 La cache aux yeux qu'elle hait,  
 Simple et jeune bergerette,  
 Elle conduit ses moutons,  
 Son sceptre est une houlette,  
 Son trône les verts gazons.

Trajan suit la fugitive  
 Et pénètre dans ces lieux;  
 Ah! sera-t-elle captive  
 De cet amant odieux?  
 « Zamalcis, Dieu tutélaire, »  
 Dit-elle pleine d'effroi,  
 « En mémoire de mon père,  
 » D'un ravisseur sauve-moi! »  
 Cependant Trajan s'approche...  
 Veut la saisir, mais soudain,  
 Doquie est changée en roche,  
 Par un pouvoir surhumain.

A ce prodige il s'étonne;  
 Il aime encor ce rocher,  
 Il y pose sa couronne  
 Et ne peut s'en arracher.  
 Dès lors la nymphe Doquie  
 De vapeurs couvre son sein.

De ses larmes naît la pluie;  
L'orage de son chagrin.  
Le sort ainsi la condamne;  
Mais souvent d'un vol léger  
Sur les nuées elle plane,  
C'est l'étoile du berger.

Rien ne peut exprimer l'effet de cette scène ni la manière dramatique dont Kiva rendit les différentes impressions de la malheureuse Doquie. Ce fut tour à tour de la fierté, de la crainte, de la colère, de l'effroi, de la résignation; ce fut tout ce que les paroles exprimaient, exprimé mille fois mieux encore. Des applaudissements frénétiques retentirent; Kiva halestante et heureuse, inclina la tête avec une nouvelle grâce, et joignant ses mains sur sa poitrine, elle attendit dans cette attitude ravissante, quelques mots de celui qui désormais commandait au château de Krantza.

Mikaël, pâle et profondément ému, ôta de son doigt une bague de grand prix, et sans prononcer une parole, il appela du geste la bohémienne, lui donna l'anneau; Kiva lui baisa respectueusement la main, puis elle se tint debout à quelque distance.

— Eh bien, demanda Grégoire au marquis à voix basse, qu'en pensez-vous?—Elle me semble adorable. Mais qu'est-ce que cette légende de Doquie? je ne la comprends pas; une fable, une allégorie sans doute?—Vous blasphémez, mon cher marquis, c'est de l'histoire. Doquie ou pour mieux dire Dacie ou Daquie, était fille de Décébale, roi de la Dacie. Ce monarque fut un autre Annibal, il résista plus de cinq ans aux forces romaines, il employa toutes les ruses, toutes les perfidies même pour parvenir à les vaincre; malgré tout, il succomba. Ne voulant pas se rendre prisonnier à Trajan, il avala du poison et en fit avaler à une partie de ses troupes. Vous voyez ce que devint sa fille, et si vous allez jamais au mont Pion, ce que

j'espère, vous y trouverez encore Doquio, ses moutons et son chien, aussi bien modelés que par le meilleur artiste.

Pendant ce temps, le banquet finissait. Roxandre et Mikaël, retirés dans un coin de la salle, causaient vivement, tandis que Anika, recueillie dans son bonheur, les yeux baissés vers la terre, répondait à peine aux questions de son frère, lequel ne s'expliquait pas la transformation de Mikaël, et voulait absolument savoir où était le prince Jean de Courtenay. En ce moment Demètre s'approcha d'elle.

— Eh bien! madame, lui dit-il, voilà un grand événement. — Sans doute, prince, bien grand pour tous. — Pour tous, reprit Cantimir avec un sourire ironique, surtout pour ceux qui s'intéressent à vous et je vous prie de me compter au premier rang.

Anika rougit.

— Le retour de mon cousin n'intéresse pas que moi, il occupe aussi votre famille dont il est le chef. — Le chef, certainement! Et nous verrons bientôt une autre cérémonie.

Anika rougit de nouveau et plus fort. En ce moment Kiva, qui rôdait par la chambre, passa à quelque distance.

— Kiva est bien belle, continua Demètre, et elle a vivement étonné notre voyageur.

Anika leva les yeux et regarda le prince avec surprise.

— Kiva! reprit-elle, mais il la connaît depuis son enfance.—Il l'avait oubliée peut-être. Dans l'absence on oublie tant de choses! je gage qu'il s'en souviendra maintenant.

La princesse se sentit gênée, elle se leva, les observations de Cantimir lui faisaient un mal dont elle ne se rendait pas bien compte. Il la suivit de l'œil et sa physionomie exprima une sorte de contentement. Michlesco, à qui rien n'échappait, comprit tout; il

comprit aussi pourquoi l'entretien de Mikaël et de Roxandre était agité, pourquoi la noble dame écoutait avec étonnement les raisonnements du jeune homme, et pourquoi Rosetti se tenait inquiet et craintif derrière le siège de Basile, causant avec Théodore.

— Cela finira mal, pensait-il, voilà deux terribles caractères en présence. Je crains que Mikaël ne se trompe et ne trompe innocemment les autres sur le sien. De grands orages restent cachés derrière cette tranquillité factice.

Kiva continuait à errer autour des groupes, personne ne semblait s'en apercevoir. La familiarité à laquelle on l'admettait dans cette maison, excusait cette tolérance. Cependant pour la première fois de sa vie elle se sentait intimidée et n'osait approcher. Michlesco lui en demanda la raison.

— Je voudrais parler au prince, lui répondit-elle, j'attends que la princesse Roxandre le laisse libre.— Et qu'as-tu donc à lui dire? — C'est à lui que je veux parler, Michlesco; ne m'avez-vous pas entendue? répliqua-t-elle, en se redressant comme une reine offensée. — Quelque prophétie à lui révéler, n'est-ce pas? — Fasse le ciel qu'il ne soit pas incrédule, et il saura qu'il doit croire, de qui il doit se méfier!— Si tu peux lui persuader cela, Kiva, je te regarderai comme plus sorcière que je ne le pensais, et tu nous rendras un grand service.

Kiva fixa sur lui ses yeux perçants.

— Et si je lui disais que vous êtes un étranger, qu'il ne faut pas compter sur vous? — Tu te tromperais, et il en serait la première victime. — L'avenir le prouvera, interrompit-elle en s'éloignant

Pour éviter des répétitions ennuyeuses, je ne ferai pas remarquer chaque fois dans quelle langue la conversation s'engagea, l'intelligence du lecteur y suppléera; de même que je ne redirai point ici ce que j'ai mentionné dans le premier chapitre au sujet des ap-

pellations. Je me sers de celles qui doivent être comprises par tout le monde. Celles en usage en Moldavie dans ce temps-là me sont inconnues, j'en ai déjà avoué; celles d'aujourd'hui pourraient ne pas être les mêmes, d'ailleurs elles amèneraient une confusion inévitable pour les étrangers, et je ne crois pas que mon roman y gagne en intérêt ce qu'il y perdrait en clarté. Nous sommes accoutumés à ces couleurs locales de convention, car bien des livres dont les sujets sont pris dans notre histoire, dont les héros sont rapprochés de nous, n'en offrent pas davantage; cependant tout le monde les lit, parce qu'ils amusent. Dieu fasse que j'aie le même bonheur, et je ne m'inquiéterai pas du reste.

---

---

### **Coup d'œil en arrière.**

En 1635, le vaillant et sage Théodore Cantimir régnait sur une tribu de Nogaïs, habitant l'autre rive du Dniester. Il eut quatre fils. L'aîné, Grégoire, connu, à Constantinople, une princesse de Courtenay; il en devint épris et l'épousa, un peu malgré son père, à cause de la religion. Le second, Constantin, était à l'époque où se passe cette histoire, hospodar de Moldavie. Le troisième, qui s'appelait aussi Théodore, changea toute la destinée de sa famille; il tua par mégarde un musulman, et cet accident involontaire irrita tellement le sultan Murad, qu'il envoya l'ordre d'étrangler le prince et ses fils. Le père ne put éviter un sort auquel il ne devait pas s'attendre; mais ses enfants, prévenus à temps, se sauvèrent en Moldavie, dont ils étaient originaires, et où ils possédaient des terres considérables.

Le prince Grégoire y amena sa femme et Mikaël, qui restèrent à Krantzâ jusqu'à la mort de Grégoire, ainsi que le Courtenay et le jeune prince Jean. La princesse avait près d'elle une de ses cousines, orpheline sans fortune, dont Basile, le dernier des fils du kan des Nogaïs, devint bientôt éperdument amoureux. La jeune fille n'écoula point sa flamme, elle fut sourde à ses prières, à celles de ses parents, et déclara qu'elle ne voulait pas se marier. Lorsque la princesse Cantimir eut perdu son époux, elle désira retourner en France avec son frère, et y conduire Mikaël, afin de lui donner une éducation plus soignée que celle de ses compatriotes. Basile, toujours amoureux, se décida à l'y suivre, sous prétexte de veiller sur son neveu, mais en réalité pour ne pas abandonner Marie. Au grand étonnement de tous, l'orpheline parut au désespoir lorsqu'il fut question de ce voyage; elle demanda avec instance à sa cousine d'attendre encore quelque temps; celle-ci, ne comprenant pas la raison de ce caprice, refusa d'y céder : il fallut se mettre en route.

La princesse Cantimir gardait au château Zinka, la nourrice de son fils et Kiva sa fille, un peu plus âgée que son frère de lait. Zinka montrait une telle tendresse pour son nourrisson, qu'on s'attendait à leur voir quitter le pays avec lui : il n'en fut rien. Zinka et Kiva, bien recommandées par leur maîtresse au prince Théodore, tuteur de Mikaël, reprirent leur vie nomade et retournèrent à leur tribu.

La pauvre veuve ne survécut pas longtemps à son mari; le jeune prince resta près de ses oncles, MM. de Courtenay, qui conservaient pour lui une affection paternelle. Basile, après un séjour d'une année à Paris, en repartit au désespoir, et se fit moine au monastère de Niantzo. Mario disparut du monde. Il régnait dans cette affaire un mystère étrange, impénétrable pour tous, et qui néanmoins occupa bien des

imaginations. A peu près à l'époque du mariage de Grégoire avec mademoiselle de Courtenay, cinq ou six ans avant la naissance de Mikaël, le prince Jean, fils de Basile-le-Loup, et frère de Roxandre, afficha une passion violente pour Zinka, et l'on prétend qu'elle n'y fut point insensible. Depuis lors, le prince mourut assassiné, et l'on ne songea plus à cet amour.

Quant au prince Théodore, il épousa la fille de Basile-le-Loup, sœur de Roxandre, veuve d'un Boldure, et mère d'Anika. Mitika fut le seul fruit de cette union.

Constantin-le-Hospodar envoya tour à tour ses enfants en otages à Constantinople. Demètre, le dernier de tous, devint le favori du grand visir, malgré les intrigues de Brancovan, prince à Valachie, ennemi mortel de sa maison. Antioche, son frère aîné, venait de prendre sa place auprès de la porte, lorsque leur cousin arriva de France. Le Hospodar désirait vivement l'avoir pour successeur, et Michlesco parlait juste en assurant que, malgré leur adhésion apparente, le prince régnant et son fils s'opposeraient de tout leur pouvoir à l'élévation de Mikaël.

Les années précédentes furent marquées par de sanglantes guerres. Les Moldaves, forcés de suivre les Turcs, marchèrent contre les impériaux. Repoussés par le grand Sobiesky, ils levèrent avec eux le siège de Vienne, et retournèrent en Orient. Cette obligation de combattre des chrétiens sous les ordres des infidèles, semblait odieuse à la nation, et là résidait une des grandes forces de Mikaël. Le désir, le besoin impérieux de secouer ce joug se faisaient sentir dans l'une et l'autre principauté, et déjà plusieurs traités secrets avaient été essayés avec la Pologne et la Hongrie, à laquelle Louis XIV venait d'envoyer des secours. Une crise paraissait imminente : l'affranchissement ou l'esclavage prolongé du pays allait se décider.

Tel était l'état des choses, lorsque le retour de l'aîné de la famille mit en mouvement les ambitions et les vœux de chacun. Le seul dévouement sincère fut celui du prince Théodore; les autres ne voulaient que gagner du temps et se servir de la conspiration, pour abattre leur vieil ennemi, Brancovan, dont le courage et l'habileté résistaient à toutes leurs attaques.

Le lendemain de la fête, une sorte de conseil s'assembla dans la grande salle; les trois Cantimir, Roxandre, Michlesco, Rosetti s'y réunirent. Le prince Théodore exposa en quelques mots la position de la Moldavie, la nécessité impérieuse de mettre un terme aux calamités dont on la menaçait, et les mesures combinées par lui de longue main pour fixer dans sa maison la souveraine puissance.

— Certes, ajouta-t-il, mon noble frère est plus digne que tout autre de porter la couronne, et si la forme du gouvernement qui nous régit depuis longtemps devait continuer, je réunirais mes efforts aux siens afin de lui conserver ce trône qu'il occupe glorieusement. Mais ici il s'agit d'un nouvel ordre de choses : l'élu que nous choisissons ne doit pas avoir d'antécédents. Il le faut sans reproches pour réunir tous les partis. Mieux que personne le prince Mikaël offre les garanties nécessaires; l'éducation qu'il a reçue à la cour de Louis XIV, ses alliances avec les grandes familles du royaume lui assurent l'appui de la France. Le sang impérial coule dans ses veines par sa mère; les souverains ne pourront s'opposer à ce qu'il reprenne une partie des droits de ses ancêtres; il possède les qualités indispensables au rôle qu'il est appelé à jouer, et le hospodar lui-même consent à nous servir : La présence du prince Demètre en ces lieux en est un gage, n'est-il pas vrai, prince? — Sans aucun doute, mon oncle; nous devons réunir nos efforts pour abattre préalablement

l'assassin Brancovan, celui qui a jusqu'ici rendu inutiles les bonnes intentions de mon père. Lui aussi, il ose aspirer à la couronne, et tant que nous ne l'aurons pas renversé, mon cousin n'a rien à espérer des Boyards; on le redoute, parce que tous les moyens lui sont bons pour réussir. — Réalisons d'abord nos forces, interrompit Roxandre, que le prince Mikaël déclare hautement ses prétentions, qu'il appelle auprès de lui les vrais amis de la Moldavie, et bientôt le Valaque tremblera de notre audace, qu'aura-t-il à nous opposer? — Oui, madame, continua Grégoire votre avis est le meilleur. Assez de ménagements inutiles! où nous ont-ils conduits, jusqu'à présent? Je réponds de la jeunesse; déjà les seigneurs assemblés à Krantza, et il y en a un grand nombre, sont prêts à agir. Mon père, lorsqu'il était prince, avait des amis, je vous réponds aussi de ceux-là. Que la décision soit prise aujourd'hui, et demain je me mets en route pour vous les amener. — Et, s'il veut appeler à sa cause les créatures de Basile-le-loup, le prince doit célébrer son mariage avec sa petite-fille; dès lors il devient de sa famille, et les souvenirs qu'il a laissés se réunissent sur sa tête. Fiancés dès l'enfance, les paroles sont données, il n'y a pas le moindre obstacle à craindre, dit Théodore. — Quel obstacle existerait-il? demanda Grégoire. — Hier je parlais de ce projet et de ce que je viens de vous dire au prince Mikaël; il m'a paru d'un avis contraire, et croit devoir temporiser, user de ruse. — Nous n'avons que trop temporisé! s'écria Rosetti, pendant ce temps, l'ennemi travaille. — Quel est votre avis, Michlesco? reprit Mikaël, qui, jusque-là, avait écouté sans répondre. — Mon avis est, mon prince, que, quant au mariage, il peut et il doit se conclure promptement; quant au reste, je me suis déjà expliqué avec vous, je n'ai fait que me confirmer davantage dans mon opinion. — Vous le voyez, madame :

le fruit n'est pas mûr, en le cueillant prématurément, nous le gâterions. J'avais prévu cela, et mon incognito n'a pas eu d'autre motif : je voulais voir et savoir avant de me déclarer. Je trouve que je n'ai ni assez vu ni assez appris. J'irai prochainement à la cour, je parlerai à mon oncle, ce qu'il me dira décidera mes projets. — Prince, cependant... poursuivait la princesse visiblement mécontente. — Pardonnez-moi, madame, mais je serais indigne de votre choix, si je me conduisais autrement. Les grands intérêts que nous agitions ne sont pas seulement les miens, ce sont ceux de ma famille, de mon pays, et je dois agir avec sagesse. — Le prince a raison, dit Michlesco. — Mon neveu me semble bien prudent pour son âge! — Mon oncle, vous me blâmeriez sans doute de l'être moins; n'est-il pas vrai, mon cousin? — Le point de vue fait tout, Mikaël; vous n'êtes ici que d'hier, vous n'avez pas souffert comme nous de la domination étrangère, vous n'êtes pas encore Moldave, enfin! — Je ne suis pas Moldave! monsieur, je ne suis pas Moldave, parce que j'ai été élevé loin de ma patrie! parce que ma noble mère m'a légué la gloire de ses ancêtres! Oh! vous ne connaissez ni elle, ni moi, ni ceux qui m'ont instruit! Je défie au plus exalté d'entre vous de porter au cœur plus d'amour pour ces lieux où je suis né! je défie au plus dévoué d'être prêt à plus de sacrifices! jusqu'ici je n'ai aimé que cette patrie! j'ai résisté à des séductions bien puissantes, afin de n'avoir aucuns liens hors d'elle, afin de lui tout devoir, même mon premier amour! — Bien cela! murmura Rosetti, dont les yeux se mouillèrent. — Oh! oui, mon sang, ma vie, mon avenir, appartiennent à cette terre chérie, que j'ai tant regrettée, que rien n'a pu me faire oublier, ni le luxe, ni les grandeurs! Je veux tout faire pour elle; mais je me conduirai comme celui qui répond devant Dieu de son peuple. Il m'a choisi pour le diriger, ne faut-il pas d'abord

me diriger moi-même? — Je n'insisterai pas davantage, répliqua Théodore, puisque telle est votre résolution. Vous êtes devenu le chef de l'entreprise, c'est à vous de la régler, je vous remets le pouvoir. Quant à votre mariage, que décidez-vous?

Mikaël rougit légèrement.

— Je erois, mon ouele, qu'il serait peu séant de presser ainsi la princesse Anika. Elle ne me connaît pas encore, et je ne voudrais pour rien au monde devoir mon bonheur à une surprise; si elle me juge digne de ce bonheur, lorsque nous nous serons vus davantage, alors je suis prêt à exécuter la parole donnée par ma mère. Pardonnez cette délicatesse, ajouta-t-il en souriant, je la dois peut-être à mon éducation française, pourtant je ne saurais m'en départir.

La princesse Roxandre se mordit les lèvres jusqu'au sang, et ne répliqua rien.

— Mon cousin nous apporte ici la galanterie des cours d'Europe, et toutes nos dames s'en montreront reconnaissantes; c'est la meilleure manière de les gagner à sa cause, continua Demètre en souriant.

Personne ne répondit rien, l'assemblée paraissait visiblement mécontente; Mikaël, trop fin pour ne pas s'en apercevoir, et pour ne pas chercher à effacer cette impression défavorable, employa les coquetteries les plus raffinées de son esprit; il sut trouver, sans se compromettre, le mot propre à apaiser chacun; il eut l'air de promettre beaucoup; et cependant il ne s'engagea à rien.

— La grand'mère de mon cousin était Grecque, n'est-ce pas? demanda le prince Cantimir au précepteur de Pierre le Grand. — Oui, la mère de la princesse de Courtenay fut une belle Athénienne. — Je l'avais entendu dire, et maintenant il me serait impossible d'en douter. — Comment cela, mon prince? — Oh! vous le savez aussi bien que moi; depuis une

demi-heure, ce n'est ni l'esprit français ni l'esprit moldave qui parlent en lui, il faut remonter d'une génération. — Vous croyez cela? — Je crois autre chose que je ne vous dirai pas, parce que vous êtes de ces gens qui devinent, et, dans un an d'ici, je vous prierai seulement de vous rappeler cette conversation : ou je me trompe fort, ou nous avons la même pensée, et c'est ce que nous découvrirons alors. — Je pense que tu es un démon, dit en lui-même le vieillard, je pense qu'à vingt ans à peine tu as autant de défiance que moi à soixante, je pense que tu devines mieux que moi encore, et que certainement tu sauras en profiter.

Le prince baisa alors la main de Roxandre et ajouta :

— Permettez-moi de me faire aimer, madame, permettez-moi de devoir la main d'Anika à autre chose qu'à la parole de son père, nous en serons plus heureux tous, et plus sûrs de notre avenir! — La pauvre enfant l'aime déjà! reprit Michlesco, mais lui, l'aimera-t-il? — Michlesco, vous ne comprenez donc rien? vous ne croyez donc à rien? interrompit Grégoire. — Et vous, Rosetti, vous comprenez tout, vous croyez à tout? poursuivit Demètre. — Mon prince, ne seriez-vous déjà plus de même?

Théodore appela son neveu, et l'empêcha ainsi de répondre. Ils sortirent ensemble, pendant que Mikael reconduisait Roxandre à son appartement. Le vieillard et le poète restèrent seuls; en ce moment Kiva entraouvrait la porte :

— Sa Seigneurie est-elle ici? demanda-t-elle. — Le prince vient de rentrer chez lui avec la princesse Roxandre, tu voulais le voir? — C'est ma mère, c'est sa nourrice qui l'attend dans sa chambre.

---

---

### La nourrice.

Lorsque Mikaël arriva à son appartement, satisfait d'avoir obtenu le sursis qu'il désirait, il y trouva le marquis en contemplation devant une vieille femme, dont la figure et l'étrange costume justifiaient son étonnement. Elle était de petite taille, ses yeux, admirablement beaux, avaient tout le feu de la jeunesse, son front blanc et uni; promettait une vaste intelligence. On voyait qu'elle avait été admirablement belle. Ses cheveux gris disposés en nattes se cachaient sous un turban de couleur bizarre. Une longue robe brune tombait jusqu'à ses pieds; ses bras ridés sortaient des larges manches, et une foule d'ornements singuliers couvraient son cou et sa poitrine; sa large ceinture serrait sa taille avec une boucle; une espèce de chapelet d'ambre y restait attaché, elle le tenait machinalement à la main.

Le marquis ne l'étonnait pas moins qu'elle ne l'étonnait lui-même. A peine entendit-elle ouvrir la porte, elle ne détourna pas les yeux jusqu'au moment où la voix de Mikaël appela son attention.

— Zinka! s'écria-t-il, Zinka, ma bonne Zinka, est-ce toi? — Monseigneur! murmura-t-elle en se jetant à ses genoux et en baisant le bas de sa robe, car il avait repris le costume moldave.

Des larmes coulaient de ses paupières, elle semblait dans l'extase en face de ce beau jeune homme nourri de son lait et qu'elle ne pouvait reconnaître.

— Vous voilà donc enfin! je savais que vous viendriez, que vous étiez ici. Les puissants esprits vous

gardent! — Relève-toi, Zinka, je ne vois pas si tu es changée, si je retrouve tes traits effacés de ma mémoire et que mon cœur a conservés. Je vous ai souvent parlé d'elle, n'est-il pas vrai, marquis? Comprends-tu encore le français, Zinka? — Je n'ai rien oublié, monseigneur. Je suis d'une race qui n'oublie rien. — Et Kiva, où est Kiva? Pourquoi ne l'as-tu pas amenée? — Kiva était ici il y a un instant, elle va revenir, la belle Kiva. Comme elle est belle, monseigneur! Vous l'avez vue danser et vous connaissez sa science. En avez-vous rencontré de pareille dans les pays étrangers? — Kiva est incomparable, bonne mère, tu dois en être fière. — Si j'en suis fière de ma Kiva! oh! je donnerais l'univers entier pour elle, excepté vous, monseigneur, vous qui êtes aussi mon fils, vous qui m'avez été enlevé si longtemps; mais nous ne nous séparerons plus, n'est-ce pas? vous me permettrez de vous voir? — Tu demeureras au château, Zinka, et Kiva aussi, je l'entends comme cela. — Oh! non, non, monseigneur, nous ne demeurerons pas au château, ni Kiva, ni moi, vous ne l'exigerez pas, car vous nous feriez mourir. Nous sommes vos esclaves, vous êtes le maître d'ordonner pourtant, mais quitter nos habitudes, être enfermées dans ces murs! vous devriez nous tuer auparavant. — Toujours la même, Zinka, toujours le même caractère aventureux, les mêmes goûts sauvages! — Je suis une Cigaine, monseigneur, le sang indien coule dans mes veines, mes pères me l'ont transmis et je le garde. Oh! oui, lorsque je vous tenais à mon sein, lorsque j'étais jeune et belle, j'étais libre et indépendante aussi. Que de fois votre noble mère vous chercha dans votre berceau quand je vous emportais sur les pointes inaccessibles de nos montagnes! Quelle inquiétude, quelles craintes je lui ai causées pendant les premiers mois de votre naissance! Elle s'y accoutuma ensuite, parce qu'elle m'a mieux connue et

mieux comprise. Oh! que de courses faites ainsi au milieu de Carpathes! Kiva jouait autour de nous, mon frère nous servait d'escorte, et Vasily marchait en avant! Vous reposiez à l'ombre des pins, sur des tapis de mousse, alors que l'orage grondait sous nos pieds et que les esprits mugissaient au fond des cavernes! Quel avenir vous a été prédit! que de larmes j'ai versées en songeant qu'il devait s'accomplir! Mon fils, ma tête s'égarait en ces instants, et je n'ai d'autre espérance qu'en l'erreur de la destinée. — Je ne vous avais pas trompé, marquis, ce pays est extraordinaire, n'est-ce pas? interrompit Mikaël, souriant à moitié. — Il ne ressemble à aucun autre, mon prince. Cette femme me fait l'effet d'une pythoïsse, j'en ai peur.

Le prince haussa les épaules.

— Peur! vous riez, mon cher Louis, peur de Zinka! c'est elle qui a peur de vous.

La vieille femme ne semblait pas les entendre, ses yeux restaient fixés devant elle, sur un objet qu'elle seule pouvait voir; puis elle se mit à sangloter tout haut, laissant couler ses pleurs sans les essuyer.

— Mon fils! mon fils! murmurait-elle en mots entrecoupés, mon fils, est-ce bien vous? faut-il le croire! quoi! si barbare! oh! Mikaël, Mikaël! — Reviens à toi, Zinka, je ne suis point barbare. La voilà dans un de ses accès, marquis, Dieu sait quand elle en sortira. — Oh! vous avez sucé mon lait, le lait de la tigresse! vous êtes devenu semblable à celle qui vous a nourri. Cela devait être! — Je ne vis jamais rien de plus singulier, mon prince, ne l'interrompez pas, elle vous dira votre bonne fortune. — Ou plutôt ma mauvaise, à ce qu'il me semble, et je n'ai nulle envie de la savoir. Zinka, encore une fois, regarde-moi et oublie tes chimères. Si Kiva pouvait venir! Kiva seule aura assez de puissance pour la réveiller, car en vérité je crois qu'elle rêve. — Avez-vous foi à ses paroles, mon

prince? — A vous, Louis, je dirai oui, à vous seul Elle prédit à ma mère des choses inouïes : la mort de mon père, ma naissance, et encore d'autres événements que j'ignore, mais qui se sont réalisés. — Et Kiva est sa fille? — Certainement. — Le père de Kiva quel est-il?

Le prince hésita à répondre.

— Le père de Kiva? dit-il enfin, comme après un effort, un Cigain comme elle.

La vieille femme continuait à parler bas et ses paroles n'étaient plus intelligibles; elles devinrent bientôt une sorte de chant sur un rythme cadencé et sauvage. M. de Ronçard ne les comprenait pas, néanmoins il écoutait malgré lui, un charme incompréhensible le retenait à sa place. Le prince aussi la regardait et un nuage de mélancolie descendit sur ses traits.

— Que de souvenirs Zinka me rappelle, en la voyant ainsi! Dans mon enfance ces scènes se renouvelaient souvent. Ma mère me défendait alors de rester auprès d'elle, car ma jeune imagination se frappait de terreur, je n'osais plus marcher seul le soir, et bien des fois, depuis que j'ai quitté la Moldavie, mes rêves en me retraçant ces images m'ont rendu les mêmes impressions. Si elle disait vrai pourtant! — Qu'annonce-t-elle, mon prince? — Je l'ignore, je ne l'ai jamais interrogée et je ne l'interrogerai pas. Ce sont des malheurs sans doute, à quoi bon les connaître? nous nous laisserions peut-être décourager. — Mon prince, j'ai été chez la Voisin pour voir le diable, et, quoi que j'aie fait, je n'ai jamais aperçu que ma propre figure dans un miroir; aussi depuis ce temps je ne crois pas aux sorciers. — Oh! nos cigains ont bien une autre science, Zinka, Kiva, et Petraki son oncle, sont en correspondance directe avec les esprits. — Bah! pas plus ici qu'ailleurs!

Un léger bruit les fit retourner, Kiva attendait sur le seuil la permission d'entrer.

— Approche, approche, Kiva, dit Mikaël, parle à ta mère, elle ne m'entend pas, elle est dans ses extases. — Et que dit-elle, monseigneur? avez-vous recueilli ses paroles? — Toujours la même chose, ce qu'elle répète depuis que je suis au monde, tu dois le savoir mieux que moi. — Il faut que cela s'accomplisse alors! C'est la volonté du destin!

Kiva mit la main sur l'épaule de sa mère et lui parla longtemps, dans une langue inconnue d'une singulière douceur. Zinka tressaillit et l'écouta presque avec respect. De temps en temps elle faisait un signe de tête approbatif et montrait du geste les deux jeunes gens : la belle fille continua d'un ton d'autorité, sa mère se leva et se tournant vers Mikaël :

— Mon fils, dit-elle, Kiva a raison, il faut que je marche vers la montagne, je reviendrai demain. — Et pourquoi me quitter ainsi, bonne mère? Nous sommes séparés depuis tant d'années! — Parce que si je restais au château aujourd'hui, l'esprit qui m'a parlé resterait également et que le malheur viendrait après lui; je dois le ramener à la tribu, là seulement je m'en rendrai maîtresse.

Kiva ne portait pas le même costume que la veille; presque entièrement vêtue de blanc, une longue écharpe serrait sa taille et pendait jusqu'à ses pieds. Elle la dénoua lentement et commença à en entourer sa mère, en murmurant quelques mots dans la même langue dont elle s'était déjà servie, puis elle baisa les deux bouts, restés en dehors et fit signe à Zinka de la suivre. Elle mit dans cette cérémonie une dignité et un sérieux, qui prouvaient la conviction, mais rien n'est enivrant comme la grâce avec laquelle elle s'inclina devant Mikaël, et porta à ses lèvres le bas de sa robe de velours vert, brodée d'or. Puis elle se dirigea vers la porte, et elles disparurent comme une apparition.

---

---

### Les cigains.

Le prince et Ronçard se regardèrent étonnés et sans trouver une parole.

— Quel pays! dit enfin Louis, vous aviez bien raison, mon prince, je ne pouvais m'attendre à cela. — Louis, cette fille est enivrante, ne le pensez-vous pas? — Je ne sais ce que je pense, mon prince, je ne me rends pas compte de mes impressions, il me semble que je rêve. — Voulez-vous m'en croire? Suivons-la, nous assisterons peut-être à quelque scène plus étrange encore. — A vos ordres, mon prince.

Ils descendirent précipitamment l'escalier et arrivèrent dans la cour, juste au moment où les deux femmes en sortaient. Georges et Elie au milieu d'un groupe de domestiques, les contemplaient curieusement, le prince les appela, leur ordonna de l'accompagner et tous les quatre passèrent le pont-levis. A quelques pas d'eux Kiva prit son cheval qu'un jeune cigain gardait non loin de là, et partit avec une rapidité effrayante, surtout dans de pareils chemins. Zinka remonta sur la droite le sentier de la montagne, l'enfant seul continua sa route.

— Eh bien, mon prince, nous perdons la piste, ce me semble, quo faire? — Zinka ne nous a pas vus, nous pouvons marcher à sa suite. — Mais elle a choisi une autre direction? — Elles se retrouveront, soyez-en sûr, seulement je doute que nous puissions arriver jusqu'à elles sans danger. Les camps des Bohêmes sont scrupuleusement gardés et le roi Petraki, que vous connaissez déjà, passe pour très-sévère dans sa discipline, il faut user de ruse. — Même à l'abri de

vosre nom? — Même à l'abri de mon nom. Il me protégera contre un attentat sérieux, il ne m'empêchera pas d'être renvoyé et dans ce moment cela me déplairait beaucoup. Dis-moi, Georges, où les cigains ont-ils placé leurs tentes? — Derrière cette montagne, monseigneur, assez près d'ici. Je n'engage pas Votre Altesse à s'y rendre en ce moment, les esprits parlent depuis hier et il ne fait pas bon pour les chrétiens autour d'eux. — As-tu donc peur, Georges? — Peur des hommes, non, monseigneur, peur des esprits, beaucoup.

Le prince sourit en regardant Ronçard.

— Que faire alors? remettre la partie? Cependant Kiva est bien belle dans ses conjurations, ce serait dommage. Allons, marchons en avant, avienne que pourra, selon le vieux dicton français. Ni vous, ni moi, Louis, ne craignons les sorciers au moins.

Ils firent quelques pas vers la direction indiquée, et s'entendirent appeler, Rosetti courait à eux.

— Mon prince, dit-il, pardonnez-moi de me présenter ainsi, c'est un ordre de la princesse Roxandre. — Un ordre, et lequel? demanda Mikaël, avec une nuance de hauteur. — La princesse vous prie de vouloir bien la rejoindre, elle a reçu des nouvelles importantes, et elle vous fait chercher depuis un instant pour vous les communiquer. Ce n'est pas tout, Mitika, comme les enfants de son âge, est curieux au possible, il prétend avoir vu chez vous Zinka et Kiva en conversation avec le diable, il jure qu'elles vous ont jeté un sort, pour vous forcer à les suivre et qu'elles vont vous faire disparaître de nouveau. — Quelle fable me débitez-vous là, Grégoire? — Cette fable a déjà trouvé croyance auprès de la moitié de ceux qui l'ont entendue et semblera véritable aux autres si vous ne revenez sur-le-champ. — Et pour cela la princesse?... — Non, la princesse l'ignore, elle veut vous faire part d'un message reçu de la Valachie.

C'est Kiva qui l'a apporté. — Mais Kiva est donc partout, fait donc tout ici? — Kiva est selon sa volonté comme les dieux du paganisme, un bon ou un mauvais génie. Il s'agit de lui plaire et elle devient bonne. — Allons, retournons au château, puisqu'il le faut, mais je regrette ma promenade. — Voyez-vous le sort! répliqua Grégoire, en riant d'un rire un peu forcé, le sort, c'est la beauté sans doute, à celui-là il est difficile de résister.

Le prince et Rosetti passèrent en avant, le marquis s'arrêta et les laissa marcher, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de vue, puis il s'enfonça résolûment dans le même sentier que Zinka.

— Je ne suis point prince, moi, je ne crois ni aux apparitions, ni aux sorciers, on ne s'apercevra pas de mon absence et au moins je saurai à quoi m'en tenir sur leurs jongleries... s'ils ne me tuent pas. La belle Kiva ne me laissera pas tuer, et puis d'ailleurs, qu'importe!

Le marquis prit un chemin des plus pittoresques. Des rochers et des sapins le bordaient de chaque côté, il se perdait dans les sinuosités de la montagne, et descendait par une pente rapide jusqu'au ravin dans lequel le torrent tombait en cascades. Il était alors deux heures après-midi, la chaleur brûlait et les oiseaux se taisaient sous la feuillée. Louis se laissait aller à une rêverie pleine de charme, son caractère aventureux lui rendait ce pays et ses habitudes sauvages mille fois plus intéressants que la cour du grand roi. Les mœurs étranges, la croyance primitive de cette race inconnue, piquaient sa curiosité et son amour du merveilleux. Il avançait toujours, regardant néanmoins autour de lui avec précaution, et plus il avançait, plus la route devenait périlleuse, les pierres roulaient sous ses pieds, et le bruit de leur chute retentissait d'échos en échos.

Enfin il arriva au bord du ruisseau et là un tronc

d'arbre posé en travers, indiquait la continuation du sentier. Au milieu des arbres il aperçut de la fumée, de l'autre côté de l'eau, et quelques femmes parlant haut dans la langue dont s'étaient servis les cigaines, lui apprirent qu'il atteignait le but de sa course. Il marcha alors avec plus de précaution, la réussite de son entreprise dépendait de son adresse; et ignorant les habitudes de ceux qu'il voulait surprendre, il conservait tous les désavantages.

Louis avança donc pas à pas, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une retraite sûre. Le hennissement d'un cheval lui fit croire à la présence de Kiva, et supposer qu'en cas de découverte il ne resterait pas sans protection. Les sapins très-serrés l'un contre l'autre lui offraient à la fois une difficulté et un abri. Ses pas s'éteignaient sur l'herbe et il espérait cacher sa hardiesse. Un chant monotone s'éleva tout à coup. La voix était celle d'un homme, elle eût été agréable en se variant davantage. Evidemment les cigains campaient en cet endroit et peut-être célébraient-ils ces fameux mystères dont chacun s'effrayait. Le marquis s'avança encore, lorsque plusieurs chiens se précipitèrent en aboyant de son côté et arrivèrent sur lui les yeux en feu, les mâchoires ouvertes.

Ronçard était brave, il possédait surtout une grande présence d'esprit, il recula et tira son épée, prévoyant que le combat pourrait devenir dangereux; mais il se promit bien de se tenir sur la défensive, afin de ne pas irriter inutilement ses ennemis. Bientôt deux ou trois cigains parurent derrière les chiens, que la contenance assurée de Louis maintenait en respect, et qui se contentaient d'aboyer avec fureur. Les hommes le voyant l'épée à la main restèrent aussi un peu en arrière, et lui adressèrent la parole en moldave, le regardant avec plus de surprise qu'il n'en éprouvait lui-même : en effet, ils apercevaient pour la première fois un seigneur fran-

çais, et cet habit inusité leur semblait d'un autre monde.

Le marquis se sentit fort embarrassé; il ne comprenait pas ce qui lui était dit, il ne pouvait se faire comprendre davantage, il cherchait un expédient, et la colère de ses antagonistes s'augmentait de son silence. Il prononça le nom de Kiva, comme un talisman.

— Kiva! Kiva! répétèrent-ils en chœur, et plus irrités encore. — Oui, Kiva, s'écria de nouveau Ronçard, Kiva, la belle Kiva, qu'elle me retire de vos mains, démons, ou bien je frappe.

En achevant ces mots il leva son épée, les cigains reculèrent; mais un d'eux plus courageux, sans doute, leur fit honte de leur poltronnerie; tous revinrent sur le jeune homme, malgré sa résistance, ils lui arrachèrent son arme, lui tenant de force les mains, et le conduisirent vers leurs tentes.

— M'y voilà, pensa Ronçard à l'aspect de ce camp bizarre, mais comment en sortirai-je, si j'en sors!

Il entra alors dans une clairière que les cigains formaient d'une manière expéditive, en abattant des arbres : ils s'occupaient à différents travaux qu'ils interrompirent à l'aspect du prisonnier et tournèrent tous vers lui leurs yeux de diamants noirs. Les femmes se levèrent, tenant leurs enfants dans leurs bras, et poussèrent des exclamations de surprise. Sur un terre placé au milieu du cercle, le vieux Petraki, revêtu de son manteau rouge, écoutait gravement le récit que lui faisait un jeune cigain, tenant un cheval par une corde. Son œil sans regard se tourna comme les autres du côté de l'étranger; il imposa silence et aussitôt chacun se tut.

— Qu'y a-t-il? Qu'amenez-vous ici?—Un inconnu, un de ces gens de l'autre bord du fleuve qui ont suivi le prince Mikaël probablement. — Et que veut-il, que demande-t-il parmi nous? — Nous ne compre-

nous pas son langage, mais nous l'avons trouvé rôdant autour du village et cherchant à se cacher.

Le bruit infernal des marteaux sur les chaudrons reprenait depuis que le roi acceptait la conduite de l'affaire, personne ne semblait plus s'en occuper; Ronçard cherchait à découvrir Kiva, afin de pouvoir s'expliquer avec elle, et ne l'apercevant pas, il commençait à être inquiet de sa position.

— Faites venir cet étranger ici, je le comprendrai, moi, et je saurai ce qu'il faut en faire, ajouta-t-il en français.

Ronçard approcha.

— Je ne demande pas mieux, dit-il avec l'enjouement qui ne le quittait jamais, même dans les moments les plus difficiles, et qui faisait le fond de son caractère, expliquons-nous, mon brave, vous devez me reconnaître, car je vous reconnais : vous êtes le vénérable monarque que j'ai trouvé à mon arrivée avec Son Altesse, et vous savez qu'il n'y a rien à craindre de moi.

En ce moment le marquis rencontra le regard ardent de Vasily fixé sur lui; il le désigna comme le compagnon du roi bohême, et le montrant de la main, il ajouta :

— Et celui-là aussi le sait bien, puisqu'il vous accompagnait. — Je ne vous ai pas vu, et si vous étiez doué de plus de sagesse, vous auriez dû vous en apercevoir, mes yeux sont privés de la lumière. Mais, n'importe, que demandez-vous? — Je suis venu ici au hasard, la curiosité seule m'a amené. — Pourquoi vous cachez-vous? — Belle question! Pour voir sans être vu, apparemment. — Vous aviez donc de mauvais desseins? — En aucune façon. J'espérais seulement surprendre quelque curieux mystère et le raconter à mon retour dans mon pays, et puis je voulais rencontrer Kiva.

Le visage du vieillard devint plus sévère.

— Prenez garde à ce que vous dites, Français, et songez que Kiva est autant au-dessus de vous qu'une reine. — Je ne savais pas cela et je suis bien aise de l'apprendre. — Oui, kiva ne vous connaît pas et ne veut pas vous connaître. Pourquoi vous mettez-vous sur son chemin? il pourra vous en arriver malheur. — Alors appelez Zinka. — Zinka, ma sœur! et pourquoi? — Ah! Zinka est votre sœur, cesont donc toutes des princesses du sang; je comprends alors le respect que vous m'imposez. Zinka a nourri le prince Mikaël, le prince Mikaël est mon ami, elle me protégera

Le galop d'un cheval et le son d'une voix charmante interrompirent cet interrogatoire. Kiva et Doquie, car c'étaient elles, parurent à l'entrée de la clairière et, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire, Kiva sauta à terre et approcha de son oncle. A l'aspect du marquis elle poussa un cri d'étonnement.

— Vous ici, monsieur, et pour quel motif? — Le prince et moi nous vous avons suivie ce matin, belle Kiva; le prince est rentré au château, la princesse Roxandre l'a fait demander, moi j'ai continué ma route, voilà tout. — Et vous ne craignez pas le ressentiment des gens chez lesquels vous pénétrez malgré eux? — Je ne craignais pas grand'chose, je ne crains plus rien, puisque vous voilà. Le français de votre digne oncle est très-difficile à comprendre. — Et le prince m'avait suivie avec vous? Que me voulait-il? — Oh! mon Dieu! rien, voir le diable!

Kiva baissa la tête.

— Taisez-vous, taisez-vous, reprit-elle, et prenez garde qu'ils ne vous comprennent, vous ne sortiriez pas vivant d'ici. Mon oncle, ajouta-t-elle dans leur langue, il faut sur-le-champ renvoyer ce seigneur, c'est le meilleur ami du prince, qu'il ne soit pas touché à un de ses cheveux. — Il sera conduit hors du camp, Kiva; cependant il doit être puni, car sans

cela nous ne resterons point en sûreté. A chaque instant un de ces jeunes fous viendra nous rendre visite... — Nous quitterons cet endroit, mais qu'on le relâche. — Et moi, je ne le veux pas, interrompit Vasily, le plomb a bouilli lorsqu'il s'est approché de moi la première fois, il annonçait un ennemi; la prédiction est justifiée, puisqu'il est ici pour te voir, Kiva, puisque tu veux le sauver, il faut qu'il meure. — Et moi je vous dis qu'il ne mourra pas, s'écria un nouveau personnage, qui entra alors dans le cercle, il ne mourra pas, parce qu'il est l'hôte de ce pays, et que ce pays est celui de ses ancêtres.

---

### **Toujours les cigains.**

C'était Zinka, mais Zinka belle d'inspiration et de désordre, Zinka dont les longs cheveux blancs flottaient sur ses épaules, Zinka tenant à la main une baguette de saule qu'elle faisait ployer en cercle en l'étendant vers le prisonnier, comme pour le garantir. Les yeux de Vasily lançaient des éclairs. Il connaissait la puissance de la prophétesse sur la tribu, et sa cruauté naturelle, jointe à sa jalousie, lui faisait craindre de perdre la victoire.

— Il est l'hôte de mon fils, de mon Mikaël, il doit retourner dans son pays, et y raconter ce qu'il a vu dans le nôtre, il doit faire le bonheur d'une noble dame, je sais cela, l'esprit me l'a dit. Ne crains rien, Vasily, il ne se trouve point sur ton chemin, ce n'est pas lui qui entravera ta route. Lui ce n'est qu'un faible grain de sable en cette plaine où nous marchons, il ne se changera pas en pierre d'achoppement,

tu peux le laisser aller, te dis-je, ajouta-t-elle avec mélancolie, ce n'est pas lui!

Vasily, qui tenait le bras du marquis, se retira peu à peu, comme un dogue lâchant à regret sa proie sur l'ordre de son maître. Kiva restée immobile depuis l'arrivée de sa mère, l'écoutait avec respect.

— Eh bien! reprit-elle, ma mère, avez-vous enfermé l'esprit? — Oui, Kiva, je puis revoir Mikaël à présent, et demain, comme autrefois, ma voix sera la première à son oreille. Qu'on emmène ce jeune homme.

Ronçard assistait ainsi à une discussion dont sa vie était l'objet, sans en deviner le résultat; l'horoscope tiré par Zinka lui échappa également, et ce fut grand dommage, car il y eût puisé une résolution nouvelle. Cependant il ne tremblait pas et il conservait bonne espérance en se voyant ainsi soutenu par celles qu'il appelait les deux pythonisses. Le bruit des chaudrons continuait toujours, d'autres cigains triaient des lentilles d'or, ramassées par eux dans les ruisseaux des montagnes, suivant leur privilège. Le camp présentait un spectacle vivant et animé, et offrait cependant son côté terrible. La défiance et la méchanceté se lisaient sur tous les visages, plusieurs couteaux sortis de leurs gaines n'y rentraient point encore, et une large flaque de sang étendu sur le gazon à quelque distance *du trône*, indiquait une justice accomplie, ou un meurtre récemment commis.

Le monarque réfléchissait et ne donnait aucune décision, malgré les opinions réunies de sa sœur et de sa nièce. Louis s'abstenait de toutes questions, il voulait paraître indifférent, plus qu'il ne l'était réellement encore, il s'agissait de ne point se montrer faible devant ces visages basanés, épiant tous les sentiments de son âme. — Eh bien! faites-le donc conduire hors d'ici, s'écria enfin le souverain bohême,

mais que ce soir les tentes se lèvent et que demain nous soyons loin. — Pétraki, répondit Kiva, ceci vous regarde. Monsieur, dit-elle en français à Ronçard, vous pouvez remercier le prince Mikaël et ma mère, vous sortirez sain et sauf, sans avoir rien perdu et vous êtes le premier. — Cela prouve en faveur de mes respectables hôtes, murmura l'incorrigible plaisant. Néanmoins je n'ai pas encore mon épée et on me l'a arrachée des mains lorsque j'ai paru. — Votre épée, monsieur! Où est son épée? demanda-t-elle dans sa langue.

Personne ne répondit.

— Qu'on la rende alors sur-le-champ, ou je fais fouiller les tentes, continua le roi.

Même silence.

— Eh bien! qu'on fouille alors, puisque vous ne voulez pas obéir.

Il fit un geste et quelques vigoureux garçons se dirigèrent du côté des tentes. Ce qu'il y eut de plus étrange c'est que tous se regardaient, tous semblaient étonnés, effrayés et innocents.

— Qui a donc cette épée? répéta le vieillard d'un ton impatient. — Ce n'est pas moi, je ne l'ai pas vue, s'écrièrent vingt voix. — Qu'on la cherche! et que celui qui a menti, soit puni selon les lois.

Ronçard assista alors à un curieux spectacle. Il vit apporter des objets de toute espèce, et déposer tour à tour devant le monarque, qui en demandait le catalogue, un spécimen de tous les ustensiles, de tous les vêtements, de tous les bijoux, de toutes les armes, de toutes les choses enfin dont on se sert dans les différents pays du monde et particulièrement en Moldavie. Il y avait là des friperies, des boutiques tout entières, un péle-mêle incroyable dans lequel il semblait impossible de se reconnaître, à moins que d'être juif ou bohême.

— Mais que de vols! quels pillages! reprenait

le souverain, je l'avais pourtant bien défendu.

Les lois dans les pays civilisés ont de la peine à dominer partout, à plus forteraison chez des peuples nomades, qui ne reconnaissent d'autre maître que leur volonté, d'autre code que leurs passions. L'épée ne se retrouvait toujours pas, elle n'était nulle part, ni rien de ce qui appartenait au marquis, si tant est qu'il eût perdu quelque chose. Au plus fort de la recherche, il sentit qu'on lui touchait le bras, il se retourna vivement, son épée pendait à son côté.

— Bravo! messieurs les bohêmes, messieurs les cigains! s'écria-t-il en saluant autour de lui. Le tour est digne du Pont-Neuf, où on escamote si joliment les bourses. — Comment! quoi! on vous a rendu votre épée, demanda Kiva, qui seule l'avait entendu, car le français de Zinka et celui de son frère restaient loin de la perfection. — La voilà! belle Kiva, et je vous remercie. — Eh bien, partez donc alors et que votre Dieu vous conduise! — Je ne demande pas mieux, j'en ai assez vu comme cela.

Vasily et un autre cigain passèrent devant Roncard lui faisant signe de les suivre; il obéit instinctivement en adressant un geste d'adieu à Kiva et à sa mère.

— Je n'oublierai pas que je vous dois la vie, et vous pouvez disposer de moi, vous me trouverez toujours. Je l'ai échappé belle et la curiosité nous mène loin quelquefois, continua-t-il en lui-même.

---

---

### Anika et Roxandre.

En quittant Mikaël, le matin, Roxandre fit appeler

sa nièce dans sa chambre; la jeune fille baisa la main de sa tante, s'assit respectueusement auprès d'elle et attendit qu'elle daignât l'instruire du motif de cet entretien. La princesse hésitait; elle regarda Anika pendant quelques minutes, et lui dit enfin :

— Nous approchons du moment le plus essentiel de votre vie, mon enfant; j'ai cru devoir vous interroger sur l'état de votre cœur, car, avant tout, nous voulons vous rendre heureuse. Dites-moi donc vos pensées, ne m'en cachez aucune, vous vous en trouverez bien.

Anika devint rouge.

— Que puis-je vous dire, madame? ne connaissez-vous pas tout, comme moi? ma vie a-t-elle un seul mystère? — Non, mais votre âme peut en avoir. J'ai été jeune, j'ai beaucoup souffert, je sais que nous ne dominons pas toujours nos idées comme nous le voudrions peut-être, je sais que notre imagination nous entraîne souvent loin de la route battue; n'ayez aucune crainte, je vous écouterai avec l'indulgence d'une véritable affection.

La jeune fille continua à se taire.

— Il faut vous interroger, alors? j'y consens, pourvu que vous soyez franche. Vous n'ignorez pas les projets de votre famille? depuis l'enfance vous êtes fiancée au prince Mikaël? — Oui, madame. — Et cette union vous a-t-elle souri? avez-vous souhaité de la voir se réaliser, même avant l'arrivée du prince? — Avant l'arrivée du prince, jusqu'à la fête de la Vierge, j'y ai peu songé, madame. — Mais, depuis lors? — Depuis lors... ce mariage a été mon unique pensée. — En l'absence de Mikaël, vous désiriez son retour, vous l'attendiez, vous vous occupiez de cet avenir promis à tous deux, n'est-ce pas? — Oui, ma tante. — Et maintenant que vous l'avez vu, a-t-il réalisé vos chimères? est-il bien tel que vous le désiriez? ne regrettez-vous pas vos rêves? et

voulez-vous tenir les promesses faites en votre nom? —Maintenant que je l'ai vu, ma tante, je.. —Eh bien! achevez, ma fille. — Je... il me semble que je l'aime.

La princesse laissa éclater un vif mouvement de satisfaction.

— Vous l'aimez, vous l'aimez assez pour n'avoir pas besoin d'une plus longue épreuve, ajouta-t-elle après une pause.—Je suis prête à vous obéir, ma tante. — C'est bien! et j'en remercie le ciel! Vous sauvez la Moldavie, vous sauvez l'avenir de votre cousin, vous accomplirez la grande œuvre que j'ai si longtemps rêvée pour vous, depuis que j'ai renoncé à tout pour moi. Ah! que Dieu vous garde et vous bénisse, mon enfant! Vous avez une belle mission à remplir, et vous êtes heureuse entre toutes! Je puis donc annoncer au prince qu'il est inutile d'attendre, je puis commander les fêtes de votre mariage et préparer les couronnes.—Je vous l'ai déjà dit, ma tante, ordonnez.

Un serviteur entra et remit une lettre à Roxandre.

— Qui a apporté cela? demanda-t-elle. — Kiva, madame; elle désire avoir l'honneur de vous baiser la main. — Qu'elle entre! répliqua Roxandre en brisant vivement le cachet; ce sont des nouvelles de Valachie, peut-être sommes-nous parvenus à écarter notre ennemi, peut-être Brancovan a-t-il compris la folie de ses prétentions. Eh! alors, vous serez reine, Anika!

Pendant que la fille de Basile le Loup ouvrait la dépêche, Kiva parut. Elle attendit le bon plaisir des nobles dames. Anika, toute à sa rêverie, à son bonheur, ne la voyait même pas; Roxandre lisait, un nuage descendait sur ses traits, un instant avant éclatants de joie; quand elle eut fini, elle leva les yeux et aperçut la cigaine.

— Approche, lui dit-elle avec bonté; tu es un messager de mauvaises nouvelles, mais ton zèle n'en est

pas moins louable. Que sais-tu de plus que ce que l'on me dit?—Mon oncle a parlé au prince Cantacuzène; il a vu la princesse : tous les deux sont tristes, car l'assassin de leur mari est plus affermi que jamais sur son trône. La Valachie entière est pour lui, la Porte lui a envoyé un firman et l'assure de sa protection, de son amitié, tout semble marcher au gré de ses plus chers désirs. — Eh bien! nous lutterons, puisqu'il faut lutter; maintenant, Dieu merci! nous sommes forts. Le prince est ici; bientôt il sera le petit-fils de Bazile le Loup, du seul souverain illustre de ces contrées depuis Etienne le Grand; le pays s'en souviendra, et les amis de mon père se lèveront à ma voix. Si nous étions assez faibles pour nous laisser abattre, nous perdriions la Moldavie; mais le courage ne nous manque pas. Avant de communiquer ce message aux princes, je veux le méditer encore. Laisse-nous, Kiva, et reviens ensuite au château pour quelques semaines; depuis bien longtemps tu en es absente, et, tu le sais, j'aime à t'y voir près de moi; d'ailleurs, nous comptons sur ton secours dans ce qui se prépare. Tu me le promets, n'est-ce pas? — Ne suis-je pas votre esclave? madame, un mot de vous n'est-il pas une loi à laquelle je ne saurais résister?

Elle baisa de nouveau la robe des deux princesses, la main de Roxandre et sortit.

— Cette fille est fidèle, continua Roxandre, et on pourra compter sur elle. Je vous en félicite, Anika, dans la lutte qui va s'ouvrir vous aurez besoin du dévouement des autres, mais vous aurez aussi besoin de tout votre courage. Vous sentirez-vous la force de supporter les fatigues, les privations auxquelles vous serez exposée, peut-être? Jusqu'à ce que votre époux soit tranquillement assis sur le trône, bien du temps se passera; il vous faudra souffrir, combattre : aimez-vous assez pour cela? — Oh! ma tante! ma tante! s'écria la jeune fille, en cachant son visage dans le

sein de sa seconde mère, je ferai tout, je serai heureuse de tout faire pour lui. — C'est bien! alors, je puis lui parler.

On sait comment la princesse fit chercher Mikaël, comment Mitika raconta à sa manière la scène dont il avait entrevu la fin, comment le prince, forcé de renoncer à son projet, rentra au château, au moment où il allait suivre Kiva. Il trouva son oncle et Roxandre avec Michlesco et Demètre dans la grande salle, on l'accueillit cérémonieusement; les noirs sourcils de la princesse se froncèrent à son aspect, il prévint un orage, et se disposa à l'affronter.

— Que signifie l'histoire colportée dans tout le château, prince? Quoi donc! vous accompagniez votre nourrice et sa fille, et vous aviez d'abord introduit chez vous le sabbat des sorcières!

Mikaël sourit; il expliqua ce qui s'était passé, et comment Zinka avait eu un de ses accès prophétiques, lequel n'eut rien de particulier pour la princesse, accoutumée à ces crises depuis plus de trente ans.

— N'importe, Mikaël, ces folies ne sont pas de saison maintenant; les choses les plus graves nous occupent : voici une lettre de Cantacuzène, elle est loin d'être favorable. — Je le prévoyais, dit Michlesco. — Et vous aviez raison, il faut donc nous presser d'agir. — Je partirai demain pour Jassy, poursuivit Mikaël après avoir lu. — J'ai parlé à Anika : vous êtes plus heureux que vous ne le pensiez, elle n'a pas besoin de vous voir plus longtemps pour vous aimer. — C'est plus, mille fois, que je n'espérais, madame.

Et il changea de propos, après une conférence assez longue, dans laquelle Roxandre essaya en vain de le ramener à ce qui occupait le plus sa pensée : le conseil se sépara.

— Nouvel obstacle, pensa Michlesco, le prince n'aime pas Anika, et c'est un homme sur lequel la passion deviendra toute-puissante. Pourvu qu'il n'en aime pas

une autre, on réussira peut-être à le marier; mais si l'amour lui arrive, l'amour sera son maître. A la garde de Dieu!

---

### Jassy.

Le prince envoya chercher le marquis aussitôt qu'il fut libre, et lorsqu'on lui annonça qu'il n'avait pas reparu, l'inquiétude commença à le gagner. Il fit mettre tous ses gens à sa recherche et leur ordonna de ne pas revenir sans l'avoir rencontré. Champagne partit à la tête de l'expédition; véritablement attaché à son maître, il s'écriait que s'il lui arrivait malheur le roi de France en aurait justice et ferait passer tous les cigains au fil de l'épée.

— Si monsieur le marquis voulait m'en croire, disait-il à Lafleur, il quitterait ce pays de sorciers et il retournerait à Paris, où au moins on les brûle, quand il s'en trouve; ici il faudrait brûler tout le monde.

Lafleur soupira. Il n'en était pas à regretter la France et s'il eût osé y retourner tout seul depuis longtemps il serait parti. Ils marchaient tous les deux avec les Albanais et les autres domestiques, auxquels Rosetti ne tarda pas à se joindre, questionnant à tort et à travers, car son amitié pour Louis devenait grande, et il savait quels dangers il devait courir entre les mains des bohêmes. Peut-être à son insu s'y mêlait-il aussi un peu de jalousie. Il aimait Kiva, il craignait de nouveaux rivaux auprès de cette capricieuse fille et il ne se dissimulait pas combien le marquis paraissait dangereux. Jeune, riche, noble, spirituel, suffisamment beau... et étranger! ce qui donnait plus de prix à tout cela.

Ils parcoururent infructueusement les bois envi-

ronnants, appelant sans cesse M. de Ronçard, et se dirigeant vers l'endroit où, selon la version des domestiques, les cigains avaient établi leur camp. La voix du jeune homme leur répondit et bientôt ils l'aperçurent gravissant le ravin et s'avancant de leur côté.

— Me voilà, dit-il, dès qu'il fut près de Rosetti; me voilà, mon ami, et je vous remercie de votre inquiétude. Grâce à Dieu et à Kiva, je suis sorti sain et sauf de l'enfer. — Je les en remercie tous les deux du fond du cœur, Son Altesse sera bien contente. Mais Kiva vous a donc miraculeusement protégé? — Oui, vraiment, elle et Zinka, je ne saurais vous expliquer par quel moyen, la conversation a eu lieu en langue cingaine, ce dont je me suis aperçu c'est du résultat, après la plus magnifique exposition de guenilles que j'aie jamais vue.

Il raconta alors la scène précédente avec toute la verve de son esprit et de son âge. Grégoire, malgré sa préoccupation, ne put s'empêcher d'en rire.

— Le prince vous a demandé, il veut vous parler sur-le-champ, nous partons tous demain pour Jassy. — Tous? — Oui, c'est-à-dire les princes et nous. — Et les princesses? — La princesse Roxandre n'a jamais voulu y revenir depuis la mort de son père. La princesse Anika ne quitte pas sa tante. — Devons-nous y rester longtemps? — Aussi longtemps que ce sera nécessaire pour arriver à décider quelque chose. Et que le ciel inspire le prince Mikaël! il est temps, il est grand temps d'agir. Nous conspirons en paroles.

Ils entraient alors au château. Le marquis courut chez Mikaël, qui lui tendit cordialement la main, en allant au-devant de lui.

— Vous m'avez causé de graves inquiétudes, Louis, que Dieu vous le pardonne! Pourquoi vous exposer ainsi dans un pays inconnu, dont vous ignorez la langue? cela est de la dernière imprudence. Ne

vous est-il rien arrivé de fâcheux au moins?

Le marquis dut recommencer le récit qu'il avait déjà fait, et le prince l'écouta plus attentivement encore que Rosetti. Il lui fit mille questions sur Kiva, la part qu'elle avait prise à sa délivrance, l'impression qu'elle produisait sur lui, et finit par détourner la conversation en parlant du voyage de Jassy. M. de l'ongard écouta à son tour les instructions qui lui furent données. Il ne s'alarma que légèrement des nouvelles de Valachie, sa confiance dans l'étoile de son ami demeurait telle, qu'il ne pouvait songer pour lui à un échec.

— Vous réussirez, mon prince, vous devez réussir, ne pouvez-vous pas faire tout ce que vous voulez? — Peut-être! mais on essaye aussi de me faire faire ce que je ne veux pas; pas encore du moins. — Et quoi donc? — Me marier! j'ai le temps. Ma cousine est si jeune! je le suis aussi, à peine ai-je joui de la vie, occupé de mes études, je n'ai qu'entrevu le monde; et, dans les circonstances où je me trouve, c'est un lourd fardeau qu'une femme. Si je succombe que deviendra-t-elle? Enchaîner ma liberté me paraît une cruelle chose. — Je ne vous comprends pas, mon prince, je l'avoue, la princesse Anika est si belle! — Elle est belle, sans doute, mais non pas de la beauté que je lui voudrais. Elle m'impose, elle ne m'attire pas, il me semble que je ne l'aimerai jamais. Oh! je n'ai pas rencontré celle qui doit me révéler mon âme. Je sens qu'il y a en moi un foyer brûlant, qui n'a pas encore été allumé, je sens que j'aimerai, que j'aimerai avec passion un être que j'ai rêvé, que je ne connais pas, cet amour fera la destinée de ma vie. — Depuis longtemps déjà vous avez ces idées, pourtant vous croyiez autrefois que votre fiancée devait les réaliser toutes, c'était votre unique espoir, vous n'en imaginiez pas d'autre. — Et maintenant je n'imagine plus celui-là, nous sommes ainsi!

Le reste de la journée se passa en préparatifs de voyage. Anika resta triste et rêveuse. Le prince le fut également, il lui adressa seulement quelques mots, commandés par la politesse, il ne répondit qu'à peine aux questions de son oncle et se retira de bonne heure dans son appartement.

Le lendemain, au point du jour, les princes se mirent en route, à cheval, selon l'usage du temps, car alors les voitures assez peu répandues en Europe, étaient inconnues en Orient. Leur suite se composait de plus de cent personnes. Les longues robes de velours et de brocart couvraient les chevaux, les riches harnais brodés en or, les selles enrichies de perles et de pierreries et les housses pareilles, présentaient un coup d'œil admirable; descendant les côtes de ces Carpathes si magnifiques, avec une semblable escorte, le prince eut un mouvement d'orgueil bien légitime.

— N'est-ce pas, marquis, dit-il, qu'il serait glorieux de régner sur un pareil pays et sur de pareilles gens? — Et j'espère que vous aurez bientôt cette gloire, mon prince.

Après trois jours de marche ils s'arrêtèrent à Jassy. Cette ville, loin de ressembler alors à ce qu'elle est aujourd'hui, se ressentait davantage de la domination turque, et restait presque complètement orientale, sauf les églises et les couvents, dont bon nombre existent encore. L'entrée du prince fut comme un triomphe, une foule énorme remplissait les rues, chacun voulait voir Mikaël, dont le retour faisait l'objet des conversations. Sa beauté, sa bonne grâce à cheval attiraient les regards, et plus d'une boyarde envia en secret le bonheur de la princesse Anika, sa noble fiancée. Le marquis partageait l'attention. Son costume étonnait par son étrangeté, et sa tournure, son visage résolu, n'obtenaient pas un moindre succès. Quant aux autres, on examina plutôt leur contenance

que leur physionomie, et on remarqua sur les traits du prince Demètre Cantimir une préoccupation inaccoutumée.

Le prince régnant reçut son frère et son neveu avec une courtoisie et une bienveillance extrêmes. Il présenta Mikaël à la princesse et à ses filles, et exigea qu'il restât au palais, afin de pouvoir mieux conférer ensemble. Le soir il y eut un splendide festin auquel assistèrent les plus belles dames et les plus grands boyards de la Moldavie. La magnificence des habits dépassait celle de la cour de Louis XIV, toute magnifique qu'elle fût. Les étoffes orientales, l'ampleur des vêtements, la quantité de pierreries dont ils étaient couverts, les superbes fourrures n'avaient point d'égaux dans nos contrées.

Le hospodar portait un bonnet orné d'une aigrette noire en plumes de grue, liées par une agrafe de diamants, une robe blanche pourpre et or, brodée tout autour de têtes de taureaux, armes de la Moldavie, une tunique blanche, de longs bas de soie blancs, garnis de pierres précieuses, et des bottines de maroquin rouge; à sa ceinture pendait un damas recourbé, enrichi d'or et de rubis. Les boyards adoptaient les uns le même costume, les autres le costume turc, c'est-à-dire les *baboush*, pour chaussure, le *tschagschir* ou large pantalon, l'*anteri* le *fermeni* et le *djubé*, des châles en ceinture et en coiffure; mais tout cela si chargé d'orfèvrerie, de perles, de diamants que l'œil s'en éblouissait.

La toilette des femmes n'offrait pas moins d'éclat. Leurs robes avaient les formes déjà décrites, les couleurs et les étoffes variaient seulement. Parmi ces belles romanes une étrangère se faisait remarquer encore pour sa beauté. Habillée à la mode française, elle attira sur-le-champ l'attention de Mikaël et celle de Louis. Ils s'informèrent de son nom et Rosetti s'empressa de les satisfaire.

— Elle se nomme la comtesse Orlewska, une Polonaise. Elle a ici quelques personnes de sa famille et elle est venue les visiter. On la dit amie intime de la reine Marie de Pologne. — Ah! ah! reprit Michlesco, en hochant la tête, et depuis quand se trouve-t-elle ici? — Mais depuis un mois environ. Elle ne quitte pas la princesse. — Cela demande plus d'attention que vous ne pourriez le croire au premier coup d'œil, mon prince. Il me semble extraordinaire qu'une jeune femme abandonne la cour brillante de Varsovie pour s'enterrer dans notre pays sauvage, avec un aussi mince intérêt que des parents éloignés et inconnus sans doute. — Vous pourriez avoir raison si la comtesse était plus âgée, mais un diplomate de vingt-cinq ans me paraît bien sujet à caution. — On ne s'en défie pas, mon prince, hors les vieux renards comme moi : Sobiesky est bien fin, et Son Altesse ne l'est pas moins, croyez-moi, je les connais.

En ce moment Demètre causait à voix basse avec la comtesse.

— Regardez-la, mon prince, vous supposez à son air enjoué, à ses yeux brillants qu'elle parle de galanterie à votre cousin, je gage, moi, qu'ils s'occupent de politique, et que cette jolie figure cache un habile ambassadeur. — Quant à Demètre, je ne réponds de rien, mais elle semble bien naïve! — Prenez garde, mon prince, craignez les sirènes.

Les regards de Mikaël ne quittaient pas la comtesse, elle ne tarda pas à s'en apercevoir, et prépara les batteries d'une coquetterie savante afin de l'attirer auprès d'elle. Ce ne fut pas difficile, un quart d'heure après, le jeune homme était à ses côtés et Demètre lui cédait la place de l'air satisfait d'un homme dont les projets ne rencontrent pas d'obstacles.

— Vous voyez que j'ai raison, Grégoire, ce que je redoutais va arriver sans doute. L'enchanteresse dé-

truira notre ouvrage, c'est un<sup>e</sup> Armide envoyée à notre Renaud par les magiciens ennemis. — Elle possède assez de charmes pour cela et si elle s'en donne la peine, la pauvre Anika verra retarder son mariage.

A table la comtesse fut placée à côté de Mikaël. Ils causèrent exclusivement ensemble en français que ne comprit aucun de ceux qui les entouraient. La Polonaise, spirituelle et fine, était une petite femme brune et vive au possible, avec de grands yeux habitués à prendre toutes les expressions, le pied et la main d'un enfant, la taille un peu forte peut-être, mais dont l'embonpoint offrait une fraîcheur luxurriante. Mikaël l'écoutait beaucoup, la regardait davantage encore, cependant ce regard n'offrait d'autre expression que l'envie de plaire, la passion ne s'y liait pas.

On se sépara très-avant dans la nuit. En rentrant chez eux, le marquis félicita le prince sur sa conquête.

— Votre heure vient-elle enfin, mon prince? — Je n'en sais rien, pourtant je ne le crois pas. — La comtesse est cependant charmante et d'un genre de beauté tout opposé à celui qui ne vous plaisait point chez la princesse. — Ce n'est pas encore là ce que j'ai rêvé. Il faudrait réunir l'un et l'autre. — Résignons-nous à attendre alors, cela viendra plus tard. — J'espère bien que ce ne sera pas avant l'exécution de nos plans, je n'ai pas le temps d'aimer dans ce moment-ci. — Ou je me trompe, ou la comtesse ne croit pas cela! — La comtesse! une coquette et rien de plus. — Pourvu qu'elle ne soit pas autre chose; Michlesco pourrait avoir dit vrai. Je la trouve bien moins belle que Kiva. — Kiva!

Le prince n'ajouta pas un mot et s'appuyant la tête sur sa main, il rêva profondément.

Le lendemain, chez la princesse, madame Orlewska reparut plus séduisante encore. Le prince recommença

à s'en occuper exclusivement, et ce fut la nouvelle du cercle. Elle jouissait de son triomphe et ne s'en cachait pas; la langueur de ses regards, la rêverie affectée ou véritable à laquelle elle s'abandonnait, apprirent bientôt à Mikaël ce qu'elle désirait qu'il sût. Cette découverte produisit sur lui un effet tout contraire à celui qu'en attendait Hedwige. Le prince était de ceux que la résistance irrite et qui repoussent ce qu'on leur offre. Il devenait plus froid à mesure que la comtesse s'attendrissait davantage. Les conseils de ses amis se représentaient à sa mémoire, et puis il trouvait original de se laisser adorer, sans y répondre, et sans y tâcher. Son adversaire se piqua au jeu, dès lors leur intrigue dégénéra en une lutte, fort amusante pour les spectateurs et surtout pour le jeune homme lui-même.

Il ne perdait pas de vue néanmoins le principal but de son voyage, et malgré les plaisirs de toutes sortes dont on l'entourait, il remarqua facilement que son oncle évitait un entretien décisif, que Demètre se retranchait dans des paroles vagues, et qu'enfin, au milieu de ces promesses tant vantées, il ne devait guère compter que sur lui-même et sur ses fidèles amis.

— Qu'importe! se dit-il, c'est plus qu'il n'en faut pour réussir. Une volonté ferme, la nation, le bon droit, le courage et le dévouement, avec cela que peut-il me manquer?

---

### Retour au château.

Pendant quinze jours que dura le voyage de Jassy, le manège de la comtesse continua et Mikaël continua

aussi à se montrer rebelle. Il ne doutait plus qu'elle ne fût chargée d'une mission secrète, et il attribua à la ruse, ce qui commença peut-être ainsi, il est vrai, mais ce qui devenait de la passion : une de ces passions que Dieu envoie quelquefois aux êtres mauvais pour les punir. L'amour de cette femme au lieu d'un sentiment noble et élevé, prit une violence extrême; il dégénéra en fureur de n'avoir pu réussir, en jalousie vague dont l'objet lui restait inconnu, mais qu'elle jura de découvrir et sur lequel elle espéra venger son humiliation.

Hedwige en vint au point d'avouer presque à Mikael ce qu'il lui inspirait, elle perdit toute retenue, et certainement avec un homme d'une trempe moins solide, elle devait triompher. Ils y mettaient tous les deux de l'obstination. Le prince en plaisantait devant ses amis, il eût été ridicule de se taire sur une chose qui faisait la conversation de tous.

— Mon prince, disait Ronçard, vous montrez un beau courage; à votre place je ne résisterais pas ainsi. — Et vous prêteriez à rire à mon cousin Demètre en tombant dans ses filets, vous céderiez à une trame ourdie pour embarrasser vos démarches, vous introduiriez un espion dans votre vie. Ce qui vous semble de la sagesse, n'est que de la prudence. — La princesse Anika le sait déjà sans doute. Vous verrez comme vous serez reçu à Krantz, comme on exaltera votre constance et votre fidélité! Vraiment il y a du mérite. — Je pourrais les jouer tous; accepter le plaisir qu'on m'offre et l'abandonner le jour où il me gênera; mais je ne veux pas me donner un tort, j'ai besoin d'être estimé. — Et vous avez le droit de l'être. A votre âge, c'est digne de Scipion.

Le marquis professait une admiration réelle pour l'ami qu'il préférait à tout, et cette preuve de plus de sa force de caractère ne l'étonnait pas. Le prince jugeait sainement : sa retenue lui apporta un honneur

infini parmi ses partisans, même parmi ceux qui ne se décidaient pas encore à l'être. Michlesco répandait adroitement ses conjectures sur la comtesse; le prince régnant prit une haute idée de son neveu, et comme il l'exprimait un soir à Demètre, celui-ci lui demanda :

— Savez-vous, mon père, pourquoi Mikaël résiste si hardiment à la noble Polonaise? — Je crois qu'il nous a devinés. — C'est possible, lui ou Michlesco; mais il refuse, parce qu'elle ne lui plaît pas; elle ne s'y trompe point, elle, et le hait presque autant qu'elle l'aime. — A son âge toutes les femmes plaisent! — Certainement, toutes les femmes qu'on prend ou laisse à volonté, non pas celles qui exigent des égards.

C'était donc entre les personnages de ce drame une sorte de partie d'échecs, jouée au plus fin. Ils se devinaient à peu près, et cette finesse rendait leur perspicacité inutile, puisque l'observation mutuelle ne cessait pas un instant. Mikaël, Théodore et leur suite devaient partir le lendemain. Il ne restait plus qu'une nuit et on s'attendait à quelque événement.

Au grand étonnement de tous, la comtesse ne parut pas. L'amour-propre du prince en reçut une blessure et elle ne pouvait pas mieux choisir sa vengeance. Demètre de qui venait ce conseil, le savait à merveille, il connaissait son cousin mieux que qui que ce fût au monde. Il le devinait. La soirée se passa sans la plus légère aventure. Le prince se retira de bonne heure, Georges lui remit une lettre, elle contenait ces quelques lignes :

« Vous avez été dur, vous avez affligé une femme qui vous aimait autant qu'elle peut aimer; vous vous en repentirez un jour. »

Bien que le billet ne fût pas signé, Mikaël ne conserva pas un doute. Il hésita un instant s'il y répondrait.

— Il n'y a qu'une réponse possible, pensa-t-il, et celle-là je ne veux pas la faire. Le meilleur parti est le silence.

Le lendemain de bonne heure il quitta Jassy.

Pendant le voyage il ne fut question que de la comtesse; Rosetti et Ronçard cherchaient à surprendre un regret sur ce visage impénétrable. Le troisième jour au soir, on aperçut les tours du château, et les Albanais tirèrent des coups de mousquet pour annoncer l'arrivée du maître, suivant l'usage du pays, usage qui se conserve encore à présent. En entrant dans la grande salle, ils y trouvèrent Roxandre, dont l'accueil montra qu'elle connaissait la conduite de Mikaël; près d'elle Anika tremblante de joie, osait à peine lever les yeux, et à quelque distance se tenait Kiva, une cobza à la main; son attitude à la fois gracieuse et modeste frappa tout le monde.

— Soyez le bienvenu, Mikaël, dit la princesse en s'avancant. Vous avez fait un bon et heureux voyage et vous revenez plus digne de vous-même encore que vous n'étiez parti. C'est bien.

Le prince salua Anika, avec la même nuance de respect que sa tante, puis il regarda Kiva, et Kiva fit quelques pas vers lui, prit le bas de sa robe, le porta à ses lèvres, et se releva aussi charmante que quand elle dansait sa danse de houris.

Le prince devint rêveur à dater de ce moment. Pendant tout le repas, il ne répondit ni aux plaisanteries ni aux éloges. A la fin du souper, lorsqu'on apporta les pipes, lorsque Kiva entra dans son costume de bayadère, lorsqu'elle commença ses passes voluptueuses, enchanteresses, son regard ne la quitta plus. Il resta muet à la contempler, il ne l'applaudit point, il lui tendit machinalement la main quand elle vint la baiser après son dernier pas, et il suivit muet de l'œil cette charmante figure s'enfuyant à travers la fumée, comme une apparition au milieu d'un nuage.

On quitta la table, on se sépara, il renvoya ses gens. Se promenant par la chambre, il se frappa le front en s'écriant :

— Oh! maintenant, je le sens, je ne dois plus lutter, il faut me l'avouer à moi-même, mon heure est venue! J'ai trouvé celle que je cherchais, et celle que j'ai trouvée sera à moi. Il y a un monde entre nous, il y a les mille liens qui m'attachent et les mille préjugés qui la repoussent. Que m'importe! Je vaincrai tout, je réussirai, car je le veux!

---

### Commencement d'amour.

Chacun aperçut la préoccupation du prince, mais personne n'en devina la raison, personne ne la soupçonna même, et le lendemain, lorsqu'il reparut avec son visage ordinaire, on pensa qu'il avait chassé le nuage. La princesse Roxandre ne voyait plus d'obstacle à son projet favori; elle ne doutait plus de l'amour de Mikaël pour Anika, puisque cet amour résistait aux séductions de la comtesse. Anika elle-même nourrissait cette certitude et cette joie dans son cœur, et en abordant son fiancé le matin suivant, ses yeux lui témoignèrent sa reconnaissance. Roxandre gardait Kiva près d'elle. Elle lui faisait chanter les ballades nationales, réciter les légendes et raconter les beaux faits de l'ancienne histoire, que Zinka apprenait à sa fille, car nul ne savait mieux les chroniques de la Moldavie. Elle passait de la sorte à différentes époques quelques semaines au château, et cela depuis son enfance, ensuite elle reprenait sa vie nomade; on ne s'expliquait pas la partialité étrange de la sévère Roxandre pour cette enfant d'une race proscrite.

Anika ne la partageait point, elle lui parlait à peine, s'il lui fallait la supporter par ordre de sa tante et en sa présence, elle s'en dédommageait en éloignant d'elle, avec une sorte d'affectation, cette belle fille de la Bohême.

Le père Basile quitta le château en même temps que les princes et y revint quelques jours avant. Lui aussi protégeait Kiva, lui aussi semblait lui garder un vif intérêt; il unit longtemps ses efforts à ceux de la princesse afin de ramener leur protégée à l'existence de tout le monde, et d'en faire une chrétienne surtout; elle refusa toujours et la mère plus énergiquement encore. Il fallait donc de bien puissants motifs pour que cette obstination ne lui eût pas attiré la disgrâce de ces deux augustes personnages et chacun s'en étonnait. Un troisième individu à Krantza portait également à la cigaine une véritable amitié : c'était Mitika, auquel elle passait toutes les fantaisies et qui ne pouvait se rassasier de l'entendre, de la voir, ainsi que son petit tambour à sonnettes.

Le lendemain de son retour, Mikael resta toute la journée dans l'appartement de Roxandre, où Kiva se tenait, près de la porte, comme les esclaves aux harems turcs. Elle veillait attentive aux moindres gestes de ses maîtres, prête à les servir avec la promptitude de la pensée. Le prince l'avait déjà fait chanter et danser plusieurs fois, quand la princesse Roxandre lui demanda si elle se rappelait la ballade d'Etienne le Grand.

— Si je sais la ballade d'Etienne le Grand, madame!

Stefan, Stefan, Voivoda,  
Ese în armat d'in Suciava;  
Bate Tâtari, s'i Rus'i  
Turci, Unguri, s'ilechi.

Ce qui peut se traduire ainsi :

Stefan, Stefan, Voïvoda  
 Sort tout armé de Suciava  
 Bat Tatares et Polonais  
 Bat Turcs, Russes et hongrais.

Et elle la chanta tout entière; son enthousiasme eût animé les plus froids. Elle célébra les conquêtes de ce prince, qui avant Alexandre le Bon et Basiie le Loup, fut l'honneur des souverains moldaves. Se levant sur la pointe de ses petits pieds en finissant, elle jeta aux échos de cette immense salle le cri :

— Que Dieu garde la Romanie!

Mikaël se sentait électrisé.

— Oui, continua-t-il, oui, que Dieu garde la Romanie, que notre sang coule pour elle, que nous puissions la rendre libre et heureuse! Oui, qu'il me soit donné d'achever cette œuvre, et que j'aie pour récompense, avec la couronne promise, l'amour d'une femme me conduisant à la victoire. Que je lui consacre ma vie, que je dépose à ses pieds ma gloire et mon triomphe, et que je sois aimé d'elle comme je saurai l'aimer moi-même, voilà ce que je veux, ce que je désire, ce que j'aurai, je le jure!

Roxandre le regarda avec un étonnement extrême; Kiva, immobile, gardait son attitude de soumission, tremblante et émue, elle sentait que les yeux du prince ne la quittaient pas en parlant ainsi, et elle n'osait pas lever les siens vers lui, dans la crainte de faire évanouir son bonheur. — Aimez-vous donc Anika à ce point, dit enfin la princesse, à ce point qui fait mourir, parce qu'un pareil bonheur ne peut être de ce monde?

Le prince se promenait par la chambre et ne semblait pas entendre.

— Kiva, dit-il tout à coup, pourquoi as-tu refusé la liberté que je t'ai offerte il y a longtemps? — Parce que j'aime mieux être votre esclave que d'être libre,

monseigneur, parce que je suis née dans votre maison et que j'y dois mourir, parce que ma mère et la mère de ma mère ont servi la vôtre, parce que je vous appartiens enfin et que je veux vous appartenir.

Roxandre secoua la tête.

— Pauvre enfant, pensa-t-elle, que pourrait-elle faire de sa liberté!

Cette petite scène laissa une impression profonde dans la mémoire des trois personnes. Roxandre rappela Mikaël et lui parla de son voyage à Jassy, afin de changer la conversation, il n'en semblait pas moins distrait, et Kiva, gracieusement accroupie près de la porte, concentrait en elle-même son espoir. Bientôt elle se leva et sortit, pour monter sur la plate-forme de la grande tour. Elle dominait toute la contrée, et fixait ses regards sur cet admirable pays que les malheurs de la guerre menaçaient toujours.

Elle réfléchissait ainsi depuis longtemps, lorsqu'elle s'entendit appeler et reconnut Mikaël.

— Kiva, dit-il, quelles sont tes pensées? pourquoi restes-tu seule, loin de la princesse qui te fait chercher? — Je me rends de suite à ses ordres, répondit-elle embarrassée. — Et moi je te le défends, tu n'as d'ordres à recevoir que de moi seul. N'as-tu pas dit que tu étais mon esclave, que tu m'appartenais. — Que monseigneur daigne exprimer sa volonté. — As-tu entendu les paroles que j'ai prononcées après la ballade d'Etienne le Grand? — Comment aurais-je pu ne pas les entendre, monseigneur! — Eh bien! ces paroles imprudentes peut-être, sais-tu à qui elles s'adressaient? — A votre noble fiancée sans doute, monseigneur, à celle qui doit porter votre nom, qui doit partager votre avenir. — Je disais, n'est-ce pas, que je voulais tout donner à une femme qui m'aimerait comme je l'aime; je disais que pour elle seule je tenais à la gloire, à la puissance; je disais que cette femme me guiderait, me suivrait dans ma pénible et

brillante entreprise; je disais que cette femme aurait la même force, le même courage que moi; je disais que cette femme serait l'unique maîtresse de mon cœur et de mon amour, et je dis maintenant, Kiva, veux-tu être cette femme?

La cigaine écoutait, l'œil en feu, la poitrine palpitante, elle attendait ce mot, ployée sous le faix de son rêve; lorsqu'il fut prononcé elle le reçut comme un coup de poignard et répondit d'une voix presque inintelligible :

— Non, monseigneur. — Non! répéta-t-il en pâ-lissant; non! Kiva, tu as dit non! — J'ai dit non, monseigneur, reprit-elle avec plus de fermeté. — Et pourquoi as-tu dit cela? — J'ai dit cela parce que je ne puis vous aimer, monseigneur. — Tu ne peux pas m'aimer! Et qui s'y oppose? quels obstacles y a-t-il entre nous? Est-ce parce que tu es esclave et que je suis prince? Est-ce parce que le sang des bohèmes coule dans tes veines? Qu'importe!

Kiva se redressa de toute sa hauteur, jeta sur Mi-kæel un regard d'une incroyable fierté, et répondit :

— Ce n'est pas pour cela, monseigneur. — Pour quelle raison donc alors? En aimerais-tu un autre par hasard? Oh! prends-y garde! prends-y garde, Kiva, tu ne me connais pas encore! — Je ne puis vous expliquer l'obstacle qui nous sépare, cela ne m'est pas possible, mais il y en a un immense, il y en a un que vous ne saurez jamais, oh! non, jamais! — Ecoute-moi, Kiva, et n'oublie pas ce que tu vas entendre. Nous sommes seuls ici, seuls en face de Dieu, en face de cette admirable nature, nous sommes loin du monde, dont les lois se mettent entre nous, eh bien! je te le jure, je t'en donne ma parole de prince et de gentil-homme, si tu le veux il en sera ainsi toute notre vie, car je t'aime, Kiva, car je saurai te faire et à moi aussi, une position si élevée que nul n'osera l'attaquer. Je saurai nous mettre si haut qu'il y aura, comme à

présent, Dieu seul au-dessus de nous, et à nos pieds, comme à présent, ce pays qui nous appartiendra, ces hommes que j'aurai soumis, ces lois du monde que j'aurai domptées. Il s'éveille en moi une force inconnue, celle de la passion, cette force vaincra tout, te vaincra toi-même, ou elle nous brisera. Jusqu'ici les femmes n'ont été pour moi qu'un instrument de plaisir, depuis hier je comprends ce que sera une maîtresse telle que toi, Kiva, je comprends qu'avec ton amour, par ton amour, il n'existe pas de but où je n'arrive, et que sans ce secours bien-aimé, je ne suis rien, je ne puis rien. — Monseigneur, monseigneur, je me jette à vos pieds, je vous en conjure, éloignez ces idées funestes, ces idées qui nous perdront, qui perdront cette terre adorée à laquelle vous voulez vous consacrer. Que suis-je, moi? que puis-je être pour vous en face des graves intérêts qui vous occupent? Un caprice, un jouet de quelques heures que vous jetterez au loin lorsqu'il ne sera plus nouveau! Ecoutez la voix de votre patrie et faites taire une passion insensée. Soyez le généreux, le grand Mikaël, l'espoir de la Moldavie, et non pas l'amant d'une cigaïne, à qui cette tendresse d'un jour donnerait la mort peut-être. — Tu me fais pitié, Kiva! tu es aussi loin de mon cœur, de mon âme, que nous sommes encore loin du ciel. Un amour d'un jour! mais ne t'ai-je pas dit que c'est mon premier amour, mais ne t'ai-je pas dit que c'est un amour immuable, parce que je ne puis aimer autrement, parce que ce trésor je le gardais enfoui jusqu'au moment où je pourrais le placer selon mes vœux? Tu crois donc que je ressemble aux autres, moi, tu crois que mes paroles sont légères et que mes sentiments n'ont pas de durée? Tu ne sais pas que ma parole est inflexible comme l'honneur, et qu'en te disant : Je t'aime! c'est te dire : Donne-moi ta vie, je m'en charge jusqu'à ton dernier jour. — Hélas! monseigneur, je puis, je dois

répondre ainsi que je l'ai déjà fait : cela est impossible. — Tu ne m'aimes donc pas? — Si je vous aimais cet amour resterait caché à vos yeux, comme le secret de mon existence. — Je parlerai à Zinka alors, elle m'apprendra la vérité, elle. — Oh! je vous en supplie, je vous en conjure, taisez-vous, qu'elle ignore cette folie. Ma mère! ma pauvre mère! — Mon Dieu! mais cette résistance est atroce! mais tu me feras commettre un crime, mais je te tuerai si tu me repousses ainsi. — Tuez-moi, monseigneur, je ne fuirai pas devant la mort. Puissé-je mourir, car je suis bien malheureuse!—*Impossible!*... tu ne sais pas qu'avec un pareil mot on me rend capable de tout! — Permettez que je me retire, monseigneur, la princesse m'appelle, m'avez-vous dit, et si l'on me trouvait ici, si quelqu'un soupçonnait ce qui vient de se passer... oh! que le ciel nous en préserve! — Ne suis-je pas le maître, encore une fois? et qui oserait me blâmer?—Votre fiancée, monseigneur, la belle Anika, vous n'y songez donc pas en parlant ainsi? — Tu me rendras fou, te dis-je, encore une fois, Kiva, je t'aime!

Un bruit léger la fit tressaillir, le prince se retourna, bouillant d'impatience et de colère, et découvrit Mitika qui, caché derrière l'escalier, pouvait tout voir et tout entendre, Mikaël le prit brusquement par la main.

— Que veux-tu, Mitika? lui demanda-t-il, que fais-tu là? depuis combien de temps y es-tu? — Je cherche Kiva, répondit l'enfant tout tremblant, ne me gronde pas, moi aussi je l'aime bien! — Mitika! Mitika! tais toi. — Ne me regarde pas ainsi... je ne le dirai plus. — Ce n'est pas ici qu'il ne faut rien dire, c'est ailleurs, c'est à ta sœur, à ton père, à la princesse Roxandre. — Je ne dirai rien, rien du tout. — Oh! monseigneur, qu'avez-vous fait? murmura Kiva en se retirant. — Cet enfant parlera, il est im-

possible qu'il ne parle pas, et alors les ennuis, les difficultés! au moins si elle m'aimait, si j'étais sûr d'elle, je serais fort; mais à la fois lutter contre tout! Eh bien! je lutterai, et je finirai par vaincre : mon étoile et ma volonté sont là.

Mitika profita de la distraction de son cousin et s'échappa. Mikaël resté seul, se promena quelques instants sur la terrasse, cherchant un moyen d'arriver à son but, et cherchant surtout quel fantôme inattendu s'élevait entre lui et la bohémienne. Son imagination ardente, sa jeunesse, bruissaient à son cœur, et excitaient une passion longtemps contenue, par conséquent plus brûlante encore. Il donnait à Kiva tous les charmes qu'elle possédait, et même ceux qui lui manquaient; il en faisait l'idole de son âme, la souveraine de sa vie, et ne concevait plus l'existence sans son amour. Il redescendit lentement l'escalier et se dirigea vers son appartement. Le marquis l'attendait, pour la première fois la présence de cet ami lui sembla importune. Le prince était du nombre de ces gens qui n'ont pas besoin d'épanchement, qui savent concentrer en eux une pensée, un bonheur, un chagrin sans les communiquer à personne. Il mûrissait un dessein des mois entiers, et, même l'être le plus dévoué, le plus assidu n'en prenait connaissance qu'à l'heure où il lui convenait de le lui apprendre.

Il causa aussi librement et aussi gaiement avec Louis que s'il n'eût pas été, l'instant d'auparavant, sous le coup de l'émotion la plus violente. Le marquis lui racontait les bévues et les fanfaronnades de Champagne dont ils plaisantaient sans cesse depuis leur départ de France; Mikaël les écouta cette fois comme les autres, et en le quittant, M. de Ronçard riait encore de ses bons mots, de ses folles réponses. Il rencontra sur l'escalier Rosetti, pâle et défait, qui vint au-devant de lui et l'entraîna dans sa chambre.

— Mon Dieu! qu'avez-vous, mon cher Grégoire? vous m'effrayez! — Ce que j'ai! répondit le poète en fermant la porte : Nous sommes perdus! — Et pourquoi? qu'arrive-t-il? — Ce qui pouvait arriver de plus terrible, le prince aime Kiva, et quand on aime Kiva on n'aime qu'elle, si on en est aimé; on ne vit plus si elle vous repousse. — Vous vous effrayez beaucoup, ce me semble. D'abord êtes-vous sûr de cela? Le prince ne m'en a rien appris et jusqu'ici j'ai connu tous ses caprices. — Il ne s'agit plus d'un caprice, puisqu'il vous le cache. Je suis parfaitement certain de ce malheur, Mitika a tout entendu, dans sa naïveté il m'a répété jusqu'aux moindres paroles, incompréhensibles pour lui. Oh! que faire! que faire! — Mon cher Rosetti, vous aimez Kiva, la jalousie vous égare, vous prêtez au prince vos propres sentiments. En admettant qu'il ait une fantaisie, ce ne peut être rien de sérieux et il la sacrifiera bien vite aux grands intérêts qui le réclament. — Oui, j'aime Kiva, oui, je suis jaloux, et je le sens plus que jamais maintenant, car elle aimera le prince aussi, elle, et comment ne l'aimerait-elle pas? Elle l'aimera plus qu'elle n'a aimé encore, et cela doit être. Il réunit ce qui entraîne cette nature exaltée et romanesque. Elle se perdra, elle nous perdra tous. — Voilà bien du bruit pour une cigaine! — Mais ne comprenez-vous pas, Louis, que la princesse Roxandre tient à nous seulement par sa nièce? Ne voyez-vous pas que le prince Constantin et son fils ne sont nullement disposés à céder la place, n'avez-vous pas entendu les nouvelles apportées de Valachie? Que deviendrons-nous, si tout le monde nous abandonne? Il faudra donc rester esclaves! Choisir entre Demètre Cantimir, qui ne songe qu'à lui, et Brancovan, qui nous tiendra sous un sceptre de fer, changer de tyran et voilà tout. Subir toujours cette domination étrangère, suivre toujours ces étendards mahométans nous guidant

contre nos frères, oh! plutôt la mort, plutôt l'exil, plutôt mille supplices. — Plus je vous écoute et moins je vous comprends, Grégoire. — C'est juste! vous ne connaissez ni les personnes, ni la position comme moi. Le prince va se trouver placé entre son amour et la nécessité d'épouser Anika, il ne l'épousera pas. La princesse Roxandre, le prince Théodore se retireront, nous serons réduits à nos propres forces, comprenez-vous maintenant? — C'est impossible, Mikaël ne jouera pas une Egyptienne en échange d'une couronne. — Vous ne savez pas comment on aime Kiva, vous! Elle seule peut encore nous venir en aide, elle seule peut nous sauver, il faut que je lui parle. — L'essentiel, je crois, serait d'imposer silence à Mitika. S'il instruit la princesse et son père, nous aurons plus de peine à arranger les choses. — Il n'en fera rien, il a trop peur de son cousin, auquel il a juré d'être discret envers eux. Je n'étais pas dans la promesse, moi, voilà pourquoi il m'a tout dit, par une sorte de compromis entre ses craintes et sa conscience. Où rencontrer Kiva maintenant, elle doit partir et cela plutôt ce soir que demain, ou bien il ne sera plus temps.

Les deux jeunes gens se séparèrent, le marquis retourna chez Mikaël, qu'il trouva en conférence avec Michlesco.

— Vous arrivez à temps, Louis, pour rassurer Michlesco, il prétend que je suis amoureux et que cette passion va aventurer mon avenir, protestez-lui, vous, mon confident fidèle, que cela n'est pas vrai, venez à mon secours. — Comment! et celui-là aussi! pensa Ronçard, Mitika ne perd pas de temps. Monsieur, répondit-il tout haut, ce que je puis assurer à votre respectable ami, c'est que je n'ai jamais rien su de cet amour. — Et vous avez su tous les autres, par conséquent, s'il existait, vous le connaissiez aussi. Laissons cette folie, cette chimère, elle ne vaut pas

la peine de nous occuper une minute, nous avons autre chose à penser.

Il régnait tant de liberté d'esprit, une franchise si apparente dans les paroles et dans les manières du prince, que ses deux auditeurs se demandèrent si, en effet, on ne les avait pas trompés. Mitika pouvait mal interpréter quelques mots de galanterie sans conséquence, et tels qu'un jeune homme en adresse à une belle fille. Pourquoi Mikaël se cacherait-il ainsi de ses serviteurs? Pourquoi n'avouerait-il pas un espoir frivole, auquel il semblait si facile de renoncer en face de sa destinée glorieuse? Michlesco lui-même, si clairvoyant d'ordinaire, s'y trompa comme Ronçard.

Pendant ce temps, Grégoire cherchait Kiva inutilement dans tout le château; il la découvrit enfin sur cette même plate-forme, où Mikaël lui déclara son amour. Immobile, à la même place, appuyée sur le parapet, le regard vaguement fixé au ciel, des larmes couvraient ses joues, elle ne s'en apercevait pas : elle se rappelait et elle regrettait!

— Kiva, dit le jeune homme, en lui touchant légèrement le bras.

Elle tressaillit et essuya ses yeux.

— Que me voulez-vous, seigneur? — Kiva, il faut que tu m'écoutes. Il le faut au nom de l'amitié que tu m'as promise, il le faut au nom de ce pays que tu chéris et pour lequel tu as tant fait déjà. — Je vous écoute et je suis prête à obéir. — Kiva, kiva, et il lui prit les mains, Kiva, tu l'aimes, n'est-ce pas? Il t'aime, il te l'a dit, et tu n'as pas su lui résister; ce que ni mes prières, ni mes douleurs n'ont pu obtenir de toi, tu le lui as donné, ton cœur lui appartient. Tu peux tout m'avouer, ne suis-je pas *votre* ami?

Kiva devint tremblante et murmura :

— Qui vous a appris, Grégoire?... — Cela est vrai, cela est vrai, Kiva; eh bien! si tu quittes le château

sur-le-champ, va te cacher dans une de ces retraites inaccessibles, connues des seuls membres de ta tribu; va, si tu ne veux briser l'avenir de celui que tu aimes, si tu veux rester digne du choix qu'il a fait de toi. — Vous vous trompez, Rosetti, répliqua-t-elle avec mélancolie, je ne suis que l'esclave du prince Mikaël. Sa Seigneurie a jeté les yeux sur moi, à la vérité, mais j'ai refusé de l'entendre, ne craignez rien. — Dois-je te croire, Kiva? — Vous ai-je jamais menti, Grégoire? — Non, je te crois et je te remercie, oh! je te remercierais à genoux, chère Kiva. Comment, tu as eu le courage de repousser le prince, tu ne l'aimes pas! — Puis-je aimer à présent, Grégoire? Ne le savez-vous pas vous-même? — Je sais que tu n'as pas voulu m'aimer, moi, mais lui! Et tu consentiras donc à partir? — J'y étais déjà résolue, j'attends la nuit. — Prends garde! Il te surveillera, car si tu ne l'aimes pas, il t'aime! il ne t'en aime peut-être que davantage. — Il vous l'a dit? interrompit-elle vivement. — Il ne l'a dit à personne, mais nous le savons. — Ah! fit-elle avec tristesse. Soyez tranquille, dans deux heures je serai loin d'ici et je n'y reviendrai plus!

En achevant ces mots, elle descendit l'escalier avec la rapidité d'une flèche et disparut aux yeux de Rosetti.

### Combats du cœur.

Pendant ces différents entretiens, le père Basile et Roxandre restèrent longtemps enfermés. Ils cherchaient souvent des conversations de ce genre et on remarquait qu'en quittant la princesse le moine pa-

raissait plus sombre encore. Tous les deux avaient beaucoup souffert dans leur jeunesse. Ils s'étaient certainement confié leurs chagrins. Ceux de la princesse tout le monde les connaissait, ceux du prêtre restaient ignorés en partie. Hors sa passion malheureuse pour Marie, passion certainement éteinte depuis longues années, tout semblait lui réussir dans la vie et cependant sa mélancolie durait toujours. Ce soir-là il entra le premier dans la grande salle à l'heure du souper et y attendit les convives.

Ils se réunirent enfin, mais une sorte de gêne s'introduisit au milieu d'eux. Le prince seul conservait sa liberté d'esprit. Il causait même avec un enjouement plus marqué que d'habitude; il s'occupa davantage d'Anika et excita tous les hommes à goûter d'excellent vin de Samos, dont il but largement aussi. Grégoire restait abîmé dans sa rêverie, malgré ses efforts et ceux de Ronçard, qui lui dit enfin à l'oreille :

— Que voulez-vous à présent, Grégoire? Elle est partie et bien partie, nous l'avons vue monter à cheval, nous l'avons vue s'éloigner dans la direction des montagnes, cette singulière fille, courant ainsi seule la nuit, sans craindre les loups ni les ours. Je ne dis rien des voleurs, ils la connaissent. — Oui, elle est partie, mais elle pleurait malgré elle, je m'en suis aperçu. Elle l'aime, mon ami, et vous ne savez point encore ce qu'il fera quand il apprendra sa fuite. — Il se consolera, parbleu! Vous oubliez toujours que le prince a été élevé en France, où l'on ne prend pas des fantaisies de ce genre aussi gravement qu'ici. Depuis le temps d'Amadis c'est passé de mode.

Grégoire secoua la tête.

— Nous verrons! nous verrons!

Les pipes commençaient à circuler autour de la table. Tout en essayant la sienne, Mikaël regardait la porte, Kiva venait d'ordinaire danser et chanter à

cette heure, afin de réjouir les convives. Elle ne paraissait point.

— Où donc est Kiva? demanda enfin la princesse.  
— Personne ne l'a aperçue, madame, répondit le vataf, depuis le moment où elle a quitté la chambre de Votre Seigneurie. — Cela est étrange. Qu'on la cherche encore et qu'on lui ordonne de se rendre ici.

Les domestiques obéirent, et rentrèrent seuls quelques instants après.

— Eh bien! dit Roxandre. — Eh bien! madame, Kiva est sortie du château avant le coucher du soleil. Elle a pris Doquin et est descendue dans la vallée, à ce que prétendent les cosaques. — Elle reviendra peut-être ce soir. Il faut veiller et lui faire ouvrir les portes, si elle le demande.

A l'annonce du départ de la bohémienne, Mikaël fit un mouvement presque imperceptible, qu'il réprima aussitôt, et qui n'échappa pourtant pas à ceux qui l'observaient. Il ne prononça pas une parole, mais il devint pâle et envoya de la fumée avec une persistance éloignée de ses habitudes. Le souper s'acheva sans autre événement et il ne fut plus question de Kiva. Au moment de rentrer chez elle, Roxandre demanda encore si on n'avait point de ses nouvelles.

— Non, madame, répliqua le vataf, et ce qui nous étonne davantage, c'est qu'elle n'a rien laissé dans la chambre, ordinairement elle ne s'en va point ainsi sans prévenir. — Est-il venu quelques cigains au château aujourd'hui? dit le père Basile. — Non, seigneur. Hier la vieille Zinka a salué Sa Seigneurie le prince Mikaël, mais elle n'est pas restée longtemps et elle n'a même pas vu sa fille.

Le prince et les autres jeunes gens entendirent cette réponse sans faire aucune observation et l'on se sépara. Le marquis allait retourner à sa chambre, le

prince lui fit signe de le suivre, et lorsqu'ils furent dans son appartement il renvoya ses gens. On les laissa seuls : le prince se promena longtemps sans rien dire, au grand étonnement de Louis, se rappelant les craintes de Grégoire et commençant à les partager. Mikaël s'arrêta tout à coup devant lui et il lui tendit la main.

— Je compte sur vous, Louis, dit-il, j'y compte à la vie et à la mort. — Et vous savez que vous pouvez le faire, mon prince. — Je compte sur votre attachement, sur votre courage, sur votre discrétion, je compte sur vous comme sur moi, je vous le répète, et je vous prie aussi de me répéter que j'ai raison d'y compter. — En toute circonstance, je vous le répète très-volontiers. — Eh bien! si je vous demande de me suivre tout à l'heure, sans savoir où je vous conduis, si je vous prie de vous armer, de vous déguiser, de vous préparer à une entreprise aventureuse, et d'en garder à jamais le secret, vous ne me refuserez pas? — Je suis prêt, quand il vous plaira, sans questions et sans observations. — J'en étais sûr, mon ami, et j'ai formé mon plan en conséquence. Me répondrez-vous de Champagne?—Comme de moi-même. — C'est bien. Dans deux heures, mon cher marquis, nous sortirons du château, vous, moi, Georges, Elie et Champagne. Nous prendrons l'habit des paysans moldaves et nous resterons peut-être absents quelques jours. — Pardon, mon prince, ne croyez pas que je manque déjà à ma promesse, mais pourquoi ne pas emmener aussi Rosetti, il pourrait vous être utile. Il connaît mieux que moi et le pays et les gens auxquels vous aurez affaire, il est plus au fait de vos projets politiques...—Il ne s'agit point ici de politique, et nul autre que vous, entendez-vous, Ronçard? nul autre que vous ne doit savoir où nous nous rendons, ce que nous verrons et pourquoi nous sommes sortis. — Cela suffit, monsieur. Où

trouverons-nous des déguisements?—Georges nous en procurera. Rien de plus simple, il aura mille prétextes, et nous, nous aurons celui de la conspiration, avec lequel nous couvrirons tout. Nous allons épier Brancovan, sur notre frontière, nous allons nous faire des partisans parmi les fiers montagnards, dans les couvents, que sais-je, moi! tout ce qu'ils voudront croire. — Oh! mon prince, mon prince! je me tais, je vous l'ai promis, mais peut-être mon amitié devrait-elle m'engager à parler.—Louis, vous ne savez rien, sur quoi parleriez-vous? D'ailleurs mon parti est pris d'avance et ma résolution ne changera pas, tout serait inutile. — Marchons alors.

Georges entra. Le prince lui donna ses ordres, puis il ajouta :

— Il nous faut sortir du château sans être vus de personne. Nous irons à pied, nos chevaux nous feraient reconnaître et ils nous gêneraient d'ailleurs. Prends autant d'armes que nous pourrons en cacher, Dieu seul sait ce qui nous attend. Emporte aussi quelques provisions, et surtout du silence! je n'ai pas besoin de te le recommander à toi, mais veille sur ton fils et sur Champagne.

L'Albanais s'inclina en silence et sortit; pour cette race soumise entendre c'est obéir. Il revint une demi-heure après, avec les costumes demandés par son maître, qu'il aida à les essayer, ainsi que le marquis, puis il appela le valet de chambre français. Celui-ci, à l'aspect des jeunes gens revêtus déjà de l'habit moldave, ne put retenir un sourire. Il lui fut ordonné d'en endosser un pareil et de se préparer à sortir.

— Enfin! pensa-t-il, nous quittons ce château, où je commence à m'ennuyer furieusement, nous nous cachons, ce sera peut-être drôle. Il s'agit sans doute d'une bonne fortune, et si les boyardes appartiennent aux grands seigneurs, il se trouvera apparemment quelque femme de chambre qui ne me dédaignera

pas. Ici elles sont laides, excepté la cigaine, qui m'impose plus que toutes les princesses ensemble.

Le prince écrivit un billet, et le remit à Georges.

— Tu vas le porter ce soir à la première femme de la princesse Roxandre, tu lui recommanderas de le donner à Sa Grandeur aussitôt qu'elle s'éveillera. Nous t'attendrons dans la cour. As-tu demandé la porte? — Oui, monseigneur. — C'est bien. En route et que Dieu nous protège!

Quelques instants après ils franchissaient le pont-levis, Georges s'étant fait reconnaître comme porteur des ordres du prince, à la tête de ses compagnons.

— Maintenant, Louis, dit Mikaël, savez-vous où nous allons? — Où Votre Altesse le désirera, mon prince. — Où vous avez été vous-même, chez les cigains, c'est donc à vous de nous guider. — Je vous ferai observer, mon prince, que les cigains ne sont plus où je les ai vus, à ce que m'a assuré Kiva, ils ont changé leur camp. — N'importe, ils auront laissé quelque trace et nous les suivrons. — Si monseigneur veut me permettre de parler, continua Georges, je puis lui apprendre où ils habitent maintenant, la vieille Zinka me l'a dit hier. — Conduis-nous donc alors. Attention autour de nous!

Ils suivirent un étroit sentier qui s'enfonçait tout à fait dans la montagne. La pente était rude et les passages difficiles; le marquis maudissait en lui-même la triste fantaisie qui le privait de son sommeil, le plaçant au milieu d'une semblable aventure.

— Et encore, comment finira-t-elle? où tout cela nous mènera-t-il? Aux faveurs d'une bohémienne, fort compatissante, mais qui dans cette occasion a cru devoir se faire valoir un peu. J'espère qu'elle ne continuera pas ce rôle et que nous ne parcourrons pas ainsi les Carpathes à sa suite, ce serait par trop de cruauté.

Le prince, lui, ne touchait pas à la terre; porté sur

les ailes de son imagination, d'une passion terrible, il cassait les branches qui gênaient sa marche, il avançait confiant et léger, dévorant les distances, aspirant l'air de sa large poitrine; il se sentait fort, il se sentait puissant contre tout, il aimait! il aimait comme on aime une fois, et quand cette fois est la première elle acquiert une violence qu'on ne retrouve plus. Cet amour complet, cet amour où la jeunesse apporte toute sa fougue, toute sa poésie, toute sa confiance, cet amour soumet les caractères même les plus indomptables et les rend différents d'eux-mêmes. Il laisse sur la vie entière une trace ineffaçable, quoi qu'on fasse on ne lui échappe pas; dans la chaîne des souvenirs, il tient la première et la plus grande place. Géant prodigieux, il grandit à mesure qu'il s'éloigne.

Les voyageurs marchèrent ainsi en silence jusqu'au jour. Alors ils arrivèrent sur la cime d'une des plus hautes montagnes, dominant le pays, ils aperçurent dans le lointain les tours du château et l'étendard des Cantimir.

— Il en est temps encore, mon prince, retournons, dit le marquis. — En avant! s'écria Mikael pour toute réponse.

Un admirable paysage les entourait. Plusieurs crêtes superposées les unes sur les autres, formaient, en face d'eux, la masse imposante du *Pion*, le roi de la contrée. Les sapins, les mélèzes et les autres arbres verts croissaient jusqu'à une certaine hauteur, après laquelle il ne restait plus que des bruyères. Une belle chute d'eau tombait à quelque distance et continuait en murmurant au fond de la vallée. Les vapeurs du matin montaient blanches et transparentes au milieu des arbres, et déjà les oiseaux commençaient leurs chants, pendant que les daims s'éveillaient dans la forêt et que les reptiles, glacés du vent de la nuit, se réchauffaient aux premiers rayons du

soleil. Cette scène présentait un charme indéfinissable. Louis s'arrêta à la contempler et demanda au prince s'il ne trouvait pas à propos de prendre quelque nourriture. Mikaël y consentit. Ils s'assirent au pied d'un magnifique pin en face de ce sublime spectacle et déjeunèrent gaiement.

— Que vont-ils penser au château? dit le prince. Je voudrais être là pour jouir de leur étonnement. — Je crains qu'ils ne soient plus qu'étonnés, mon prince, la princesse Roxandre surtout et votre belle fiancée. Ah! pouvez-vous être assez aveugle... — Anika se consolera vite, marquis; chez ces natures faibles, les impressions ne durent pas. Quelle différence pour moi de rester libre, de devoir mon succès à moi seul, au dévouement de mes amis, et non au souvenir des aïeux de ma femme! Comme j'en serai plus digne, comme j'en serai plus fier! Mon cœur bat à cette seule pensée. — Si nous réussissons, certainement, mais nous ne réussirons pas. Nous ne pouvons conquérir la Dacie, vous, Grégoire et moi, il nous faut des auxiliaires et où les trouver? — Où? parmi les braves montagnards haïssant l'esclavage, parmi notre généreuse jeunesse; elle suivra de préférence un jeune homme, animé comme elle de l'amour de la patrie; parmi la nation tout entière enfin, j'en suis sûr, elle ne restera pas sourde à mon appel. — Je le désire vivement, mon prince, mais si elle n'y répond pas, vous aurez perdu un trône pour une chimère. Laquelle? je ne sais, reprit-il, quelle qu'elle soit, elle ne vaut pas ce que vous abandonnez.

Le prince ne répondit pas. Il se leva et interrogea Georges sur le chemin qui leur restait à suivre.

— Dans deux heures nous arriverons, monseigneur. Il faut maintenant descendre de l'autre côté. J'ai bien des fois chassé ici avec Son Altesse votre père. — Allons donc, du courage, marquis. Je commence à croire que nous ne courrons aucun danger et que nos

armes deviendront inutiles. Nous ne devons rien craindre des cigains, ils ne sauraient s'attaquer à moi; quant aux voleurs, je ne sais pas trop ce qu'ils nous prendraient. — Champagne a mis une de mes montres dans sa ceinture? — Oui, monsieur le marquis, et aussi quelques objets de toilette. J'ignorais ce qui pouvait arriver, et combien nous resterions absents. — Voilà ce qui s'appelle un valet de chambre, répliqua le prince en souriant. Dans toutes les principautés on n'en trouverait pas un pareil. — Je le crois bien! pensa Champagne, très-offensé de la comparaison.

Les voyageurs marchaient toujours. Georges les précédait de quelques pas, il aperçut enfin l'endroit désigné par Zinka, aucune tente ne s'y faisait voir.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, la sorcière m'aura trompé, ils ne sont pas là. — Comment! qu'est-ce que c'est? répliqua vivement Mikaël en s'avancant.

Quelques débris de vêtements, des feux éteints, des ustensiles oubliés indiquaient cependant que les bohêmes avaient passé par là depuis peu et en étaient partis à la hâte.

— Ils y sont venus, mais ils se sont enfuis. Allons! elle a tout prévu, murmura le prince.

---

---

### **Les plus beaux jours de la vie.**

— Que faire à présent, mon prince? demanda Louis, secrètement enchanté de cette démarche inutile. — Chercher aux environs. Ils ne peuvent être loin. — Et si nous nous trompons de route, nous errerons indéfiniment dans ces forêts, ce n'est pas une douce perspective. — Qu'en penses-tu, Georges? —

En remontant sur la gauche nous atteindrons la montagne des ermites. Nous saurons certainement par eux de quel côté nous diriger. — Allons donc vers les ermites. — D'autant plus, continua Louis, que je ne serai pas fâché d'en voir un, ne fût-ce que pour la curiosité du fait.

A mesure qu'ils avançaient, le site devenait plus sauvage, une vraie thébaïde. Les rochers immenses interceptaient les rayons du soleil; de grands arbres, penchés sur les précipices, se baignaient dans les flots du torrent, qui bruissait au milieu des obstacles et formait une multitude de petites cascades. Champagne regardait attentivement, il croyait, à chaque détour du sentier, voir surgir une terrible figure de brigand, et il se préparait à défendre de tout son pouvoir sa vie et les bijoux de son maître.

— Arrivons-nous bientôt? demandait le prince impatient. — Nous y voici, mon prince, voyez-vous ces grottes sur la montagne?—Pauvres gens qui habitent là toute leur vie! répondit le marquis.—Que savons-nous s'ils ne se trouvent point heureux? on ne peut juger ce que l'on ne connaît pas. Crois-tu qu'ils voudront nous instruire? — Oh! certainement! mais si monseigneur veut parler à la vieille Zinka, nous ne la rencontrerons peut-être point avec la tribu. Elle et Kiva la suivent rarement, elles ont leur demeure particulière. — Et que ne le disais-tu, malheureux! tu nous as laissés faire tout ce chemin inutilement. — Monseigneur a demandé le camp des cigains et rien autre chose, il ne m'appartient pas d'interpréter ses volontés. Cependant que Votre Altesse se rassure, nous sommes dans la bonne route, à ce que je crois. — Tu n'en es donc pas sûr? — Depuis plus de vingt ans j'ai quitté ce pays, monseigneur le sait. Les montagnes m'étaient si familières que jusqu'ici j'ai pu me retrouver, mais quant à la demeure de Zinka, je n'y suis allé qu'une seule fois, et la nuit encore, avec le

père Basile, il y a bien longtemps de cela! Je tâcherai pourtant d'y arriver, aidé par les ermites.— Et qu'allait faire mon oncle chez Zinka, Georges? — Kiva venait de naître, Sa Seigneurie n'avait point pris les ordres alors : il faisait un orage terrible. Nous manquâmes vingt fois nous tuer. J'ignorais ce que le prince Basile voulait à la bohémienne, je n'entrai point dans sa maison. Il n'y resta pas longtemps lui-même et depuis lors il devint triste comme aujourd'hui. — Ce pays est cousu de mystères, mon prince, cela guérit de la curiosité, on aurait trop à faire pour les connaître tous.

La montagne aride qu'ils côtoyaient prenait sa base sur un immense bloc de rochers, dans lesquels se remarquaient, de distance en distance, des espèces de cavernes, dont l'entrée, souvent fort petite, s'obstruait par des ronces et des plantes grimpantes.

— Si monseigneur veut m'attendre ici, dit Georges, j'irai parler aux ermites, il est inutile qu'il se donne la peine de monter jusque chez eux. — J'en aperçois justement un, s'écria Champagne, là au pied de cet arbre. — Oui, oui, vous avez raison, je vais l'interroger. — Ou plutôt fais-le venir ici, je l'interrogerai moi-même.

L'Albanais s'approcha du solitaire; celui-ci, accoutumé aux visites des pieux fidèles, lui donna sa bénédiction. Georges s'inclina pour la recevoir, et le pria ensuite de descendre jusqu'àuprès deses compagnons, qui désiraient quelques renseignements. Tout autre qu'un homme de Dieu se fût refusé à le suivre; rien n'annonçait le rang du prince, mais le saint anachorète ne faisait acception de personne, il descendit. Sa robe noire, sans ceinture, son bonnet, semblable à celui des papes, sa longue barbe blanche, tombant sur sa poitrine, tout en lui inspirait une vénération singulière. Le prince salua involontairement et l'ermitte traça dans l'air le signe de la rédemption.

— Mon père, dit le prince, avez-vous rencontré une troupe de cigains? — Oui, ils se sont dirigés hier du côté du mont Pion. — Les connaissez-vous, ces cigains? — Sans doute, c'est la tribu du vieux Petraki et de Zinka, la nourrice du prince Mikaël Cantimir. — Et Zinka a-t-elle suivi sa tribu? — Non, elle est allée avec son frère, avec Kiva, sa fille, et son fiancé, vers leur demeure, près de Doquie, à une assez grande distance du reste de la bande. — Ah! dit le prince, en devenant pâle comme un linge, Kiva a un fiancé! savez-vous le chemin de cette maison? — Je le sais, mais je ne l'indiquerai à personne. — Et pourquoi cela? — Parce que tous ceux qui en approchent n'en reviennent pas. Les cigains les précipitent dans les abîmes du mont Pion et on ne les revoit jamais. — J'y veux aller pourtant. — Le ciel vous en préserve, mon fils! — Mon père, je ne vous demande point de conseils, mais le chemin de la maison des bohêmes, ou, s'il le faut, je vous ordonne de me l'indiquer : je suis le prince Mikaël Cantimir. — J'obéirai à Votre Seigneurie, mon prince, répliqua le moine humblement, je suis prêt à vous conduire, d'autant plus volontiers, que vous, personnellement, vous n'avez rien à craindre. — Et mon ami, et mes domestiques? — Je ne répondrais pas d'eux comme de vous. — Quoi! ma présence ne les défendrait pas? Les cigains savent que je les exterminerais jusqu'au dernier pourtant, d'ailleurs ils en ont déjà épargné un pour l'amour de moi. Allons!

Le vieillard laissa de côté les grottes et commença à se rapprocher de la Bistritza, le cours d'eau le plus considérable de ces solitudes. Sur ses bords enchanteurs, les plantes alpines les plus rares, les mousses les plus touffues, les arbustes les plus verts, les gazons les plus fleuris se montrent tour à tour, coupés par des rochers, par des cascates; on marche de merveilles en merveilles. Les voyageurs aperçurent

de loin un vaste monastère, celui de Bistritza, fondé par le prince Alexandre le Bon et où se trouve son tombeau. D'autres couvents, non moins remarquables, s'élèvent aussi dans les gorges des montagnes.

— Nous allons tourner *Dialou-Doamnei* la montagne de la princesse), je vous conduirai jusqu'à l'entrée de la vallée, et là vous n'aurez plus besoin de moi. Votre Seigneurie ne peut pas se tromper, il n'y a pas d'autre maison à plusieurs milles de distance. — Tu ne te plaindras pas, moine, d'avoir servi de guide à un Cantimir, et ton couvent t'en devra de la reconnaissance; mais il faut que ta bouche soit muette, et que personne n'apprenne par toi mon passage en ces lieux. — Ce n'est pas à quatre-vingt-seize ans qu'on prononce des paroles imprudentes, mon prince. — De quel monastère es-tu? — Du Hango, fondé par le hetman Georges, frère de Basile le Loup; nous devons tout à cette noble famille, qui est presque la vôtre, mon prince. — Oh! je me souviens, ici se trouve la chapelle de l'ermite Sylvestre. Elle fut bâtie, je crois, tout entière avec un arbre colossal, dans lequel le saint homme demeura toute sa vie. — Oui, monseigneur : la bienheureuse vierge Marie daigna lui apparaître et lui donna ordre d'abattre le frêne et d'en construire cette chapelle, aujourd'hui son tombeau. — Votre couvent est fortifié, mon père? — Il a de hautes et larges murailles et nous comptons jusqu'à dix tours. — Je m'en souviendrai, pensa Mikaël.

Un cri d'admiration échappa malgré lui à M. de Ronçard qui marchait un peu en avant; ils venaient de tourner la montagne et se trouvaient en face d'une vallée si belle, qu'elle eût fait l'objet du rêve d'un poète. La vue était bornée par des pics inaccessibles, couverts d'arbres de tous les feuillages et de toutes les nuances; deux ruisseaux, l'un impétueux et bouillonnant, l'autre coulant sur un lit de fleurs, se réunissaient à peu près vers le milieu, et formaient une

sorte de petit lac, dominé par un rocher isolé d'une élévation prodigieuse, semblant une tour en ruine. Sur le sommet, quelques bouleaux balançaient leurs tiges flexibles, et ses flancs garnis de lierres, de ronces et de crevasses, offraient une ascension impossible au voyageur le plus aventureux. Le torrent, bordé de sapins, dont l'ombre noire se reflétait sur les ondes et les rendait plus effrayantes encore, conduisait directement, dit le moine, à la demeure de Zinka, et il demanda au prince la permission de ne pas aller plus loin.

— Ces mécréants se vengeraient ensuite sur nous, si votre visite ne leur est pas agréable, monseigneur, et pour ne pas troubler la paix de nos solitudes, nous cherchons à vivre en bonne intelligence avec eux. Vous n'exigerez pas davantage d'un pauvre vieillard, qui prie Dieu chaque jour de vous préserver de tous maux. — Je me reconnais d'ailleurs, mon prince, reprit Georges, et je n'ai pas besoin de lui, dans quelques minutes nous serons arrivés. — Retourne donc à ta grotte, moine, et n'oublie pas ce que je t'ai recommandé.

L'ermite s'inclina en faisant à plusieurs reprises le signe de la croix, et se hâta de reprendre le chemin de sa retraite, sans même regarder derrière lui.

— Je me suis abstenu jusqu'ici d'aucune réflexion, mon prince, dit le marquis, aussitôt qu'ils se furent remis à marcher, mais à présent je ne puis m'empêcher de vous interroger sur vos projets. Il y a du danger, vous venez de l'entendre, il faut donc prendre nos mesures. — Mon projet est de voir Kiva, d'apprendre à Kiva qu'on ne se joue pas impunément de mon amour, d'écarter le fiancé de Kiva, et quant au danger il m'importe peu. — Il m'importe à moi, mon prince, non pour moi, mais pour vous. Je réponds de votre personne à la Moldavie, dont vous êtes l'espérance, et, pardonnez-moi de vous le dire

ainsi, vous ne vous exposerez pas inutilement, j'emploierais plutôt la violence afin de vous en empêcher. — La violence avec moi, Louis, répliqua le prince en souriant, vous ne songez pas à ce que vous dites. — Mon prince, nous sommes quatre, et... — C'est-à-dire que vous êtes deux, Georges et Elie porteraient-ils jamais la main sur moi? — Alors je vous supplie, mon prince, réfléchissez encore à ce que vous allez faire, au nom de notre amitié. — Notre amitié peut beaucoup sur moi, mais rien, je ne vous le cache pas, devant mon amour et ma jalousie. Kiva m'a fui! kiva est ici avec un fiancé, vous ne comprenez donc pas qu'il me faut la mort de cet homme? — Et de quel droit le tueriez-vous, si elle l'aime? — Du droit de mon amour, Louis, du plus puissant de tous. Oh! Kiva! Kiva! — Mon prince, voici la chaumière, interrompit respectueusement Georges, que dois-je faire? — Vous allez rester ici tous les quatre, jusqu'à ce que je vous appelle; si vous courez quelque danger, appelez-moi à votre tour. — Je ne puis accepter cela, mon prince, je vous suivrai. — Louis, je vous donne ma parole que si j'ai besoin de vous, je vous le ferai savoir; nous serons à quelques pas l'un de l'autre, mais n'avancez pas davantage.

Sans attendre de réponse, il se dirigea vers l'habitation exactement fermée et silencieuse comme si personne ne l'eût habitée. Ce petit bâtiment, d'assez jolie apparence, semblait plus curieux encore dans ces solitudes, si loin des villes et même des villages. Des espèces de fortifications très-bien entretenues l'entouraient. On prétendait qu'il avait servi de retraite à une famille illustre, poursuivie lors des persécutions d'Alexandre IV. Zinka affectionnait beaucoup cet endroit, qui n'était alors presque que des ruines abandonnées; la princesse Cantimir les fit relever, donna cette maison à Zinka comme récompense de son dévouement, et celle-ci y trouvait un

asile chaque fois que son humeur nomade l'éloignait du château de sa bienfaitrice. Depuis qu'elle en eut pris possession, nul n'y était entré. Les rares paysans fréquentant ces hauteurs pour y couper du bois ou y chercher des pierres, s'en éloignaient tremblants. Zinka et les siens abandonnaient quelquefois cet ermitage des mois entiers, ensuite ils s'y fixaient plus longtemps peut-être. Kiva lui donnait la préférence sur les nobles manoirs où on l'accueillait avec joie, surtout depuis un voyage qu'elle fit à Constantinople, accompagnée d'une bande de cigains, musiciens et danseurs.

Mikaël resta quelques minutes en face de la chaumière, qu'il examinait. Il se décidait enfin à frapper à la porte, lorsqu'elle s'ouvrit tout à coup et Vasily se montra. Le déguisement du prince le rendait méconnaissable, mais ses formes athlétiques, le gourdin qu'il tenait à la main ne promettaient pas un adversaire facile à renverser, aussi le cigain resta-t-il prudemment sur la défensive. Il se contenta de lui demander, d'un ton bourru, quel motif l'amenait et pourquoi il regardait ainsi sa demeure.

— Je veux voir Kiva, répliqua le prince. — Tu veux voir Kiva?

A ces mots, le jeune homme ne calcula plus rien, et s'avança vers l'étranger le bras levé, prêt à défendre sa bien-aimée contre toutes les attaques et contre toutes les séductions.

— Ne me reconnais-tu pas, esclave? dit tranquillement le prince. Avertis Kiva et ma nourrice que je suis ici, et introduis-moi sur-le-champ.

Vasily resta immobile devant Mikaël, mille sentiments divers se peignirent à la fois sur son visage, il ôta lentement son chapeau, indécis de ce qu'il devait faire.

— M'as-tu compris, cigain? répéta impatientement Mikaël, je vais m'annoncer moi-même.

Vasily courut vers la maison, et barra le passage à son seigneur, avec une intrépidité dont l'amour seul pouvait le rendre capable.

— Monseigneur, fussiez-vous le Voïvoda, fussiez-vous le sultan, vous n'entrerez pas : Kiva ne veut voir personne. — Elle me verra, moi, pauvre fou, elle me verra de force, si ce n'est de gré; ôte-toi, et livre-moi passage. — Vous me tuerez plutôt! — Eh bien! je te tuerai.

Kiva parut alors derrière le bohême; elle ne reconnut pas Mikaël, dont le chapeau cachait les traits.

— Quel est cet homme, Vasily, pourquoi cette querelle? que veut-il? — Cet homme c'est moi, Kiva, et je veux, je dois te parler.

La jeune fille jeta un cri perçant, par un mouvement plus prompt que la pensée, elle écarta Vasily, et ouvrit ainsi le chemin à Mikaël.

— Vous le voulez, monseigneur, vous venez chercher votre esclave jusque dans sa retraite, il vous faut donc la perdre et vous perdre avec elle. Cette demeure vous appartient, vous en êtes le maître, comme de tout ce qui est à nous : entrez.

Mikaël ne se le fit pas répéter; d'un geste, Kiva l'arrêta néanmoins.

— Monseigneur, dit-elle, vous allez connaître ce qu'aucun chrétien n'a connu, vous allez pénétrer dans un asile où aucun homme n'a pénétré, jurez-moi, sur votre foi de chrétien et de prince, de ne révéler à personne ce que vous aurez vu. — Je le jure, Kiva! — Suivez-moi donc alors.

Vasily, resté debout à la même place, les regardait saisi d'une inexprimable angoisse; il joignit fortement ses mains, et s'écria :

— Elle l'introduit dans son sanctuaire! le plomb a parlé juste, et mes pressentiments aussi. Est-ce que je ne me vengerai pas?

Le prince et Kiva parvinrent à une petite pièce

sombre, tendue d'étoffe de soie et rembourrée partout de tapis, de manière à amortir tous les bruits : ils ne firent que la traverser. Elle l'introduisit ensuite dans une autre, au seuil de laquelle il resta ébloui. Les murs, couverts d'un magnifique brocart bleu, enrichi d'or, supportaient des miroirs, des cristaux, des candélabres turcs. Un charmant lustre de cuivre, suspendu au plafond par une écharpe de gaze d'argent, offrait le modèle des mille fantaisies orientales. Des peaux d'ours couvraient le sol, un divan pareil à la tenture, garni de moelleux coussins, régnait autour de la chambre; des portières et d'épais rideaux de même étoffe garantissaient des atteintes de l'air, et les fenêtres, à petits vitraux, luxe presque alors inconnu en Orient, laissaient pénétrer les rayons du soleil comme à travers un prisme. Les instruments de musique de Kiva, ses riches costumes étaient jetés sur le divan, dans le désordre d'une installation récente. On eût dit la retraite d'une odalisque favorite.

—Et qui t'a donné un semblable paradis? s'écria le jeune homme, chez lequel le premier sentiment éveillé fut toujours la jalousie. — J'ai rapporté moi-même ces objets de Constantinople, répondit-elle; ma mère, mon oncle et moi, nous avons tout fait ici par imitation de ces palais où tant de fois j'ai été danser, nous en sommes restés bien loin cependant. Si monseigneur veut permettre à son esclave de le servir, ajouta-t-elle, je vais lui offrir des dulchess et quelques fruits.—Qu'ai-je besoin de cela, Kiva? c'est toi seule que je suis venu chercher. Tu es là, et tu vas m'expliquer le mystère dont tu t'entoures. Tu vas me dire pourquoi tu repousses ma passion, tu vas me nommer ce fiancé, qui te ravit à moi sans doute. Tu comprends bien qu'ici, à présent, il faut parler. — Monseigneur, ayez pitié de moi! — Pitié de toi, lorsque tu me fais souffrir mille tortures, pitié de toi

lorsque tu refuses de m'aimer, oh! non, Kiva, il faut que tu parles, il le faut! — Monseigneur, ne m'y forcez pas! Et elle éclatait en sanglots. — Kiva, tu ne comprends pas mon amour. Tu ignores de quelle passion je suis enivré, tu ne sais pas que dans cette passion réside à présent ma destinée. Te posséder, entends-tu, être aimé de toi, voilà mon seul désir, le seul! L'ambition, la gloire, tout est loin devant le désir effréné qui me poursuit. Tu seras à moi, ou nous mourrons tous les deux. C'est à toi de choisir.—Oh! Mikaël! s'écria-t-elle, dans un inexprimable élan d'exaltation et de tendresse, oh! Mikaël! tue-moi, car je t'aime, et je ne puis être à toi. — Tu m'aimes, Kiva, et tu ne peux être à moi, répéta-t-il en la prenant dans ses bras, sur lesquels elle se pliait comme une branche de saule. Qui donc viendra t'arracher d'ici? qui donc aura cette puissance, puisque tu m'aimes?

Mikaël était beau, en prononçant ces paroles, beau de cette beauté sans égale de la passion. Son œil lançait des éclairs, il regardait autour de lui, défiant le ciel et la terre de lui enlever cette femme tremblante, dont la tête se cachait sur son sein. Leurs deux cœurs battaient à l'unisson; ce fut un de ces moments, bien rares dans la vie, où il règne une égalité parfaite entre les âmes, où l'une sent ce que l'autre éprouve, où l'on n'a plus qu'une existence, où personne ne trompe, enfin! — Je ne puis être à vous, Mikaël, reprit Kiva d'une voix brisée, parce que je suis à un autre, parce qu'une promesse me lie, parce que je vous aime trop, enfin, et que cet amour m'éclaire sur ce que je suis. — Tu es à un autre, dis-tu? Prends garde, Kiva, ne joue pas avec ma jalousie. Tu appartiens à un autre! et quel autre? le fiancé sans doute dont on m'a parlé. — Non, monseigneur, non, ce fiancé c'est Vasily et, depuis bien longtemps, j'ai décidé que ce mariage ne s'accomplirait jamais. — Un amant! Son

nom, il me faut son nom. — Qu'importe son nom ! Voyez-vous, mon prince, je n'ai jamais réfléchi, depuis que je suis au monde, mais à présent je réfléchis malgré moi, et je vous dois la vérité, quelque douloureux qu'il soit de vous la dire. Vous m'aimez, et cet amour qui fait l'orgueil et la joie de ma vie en fait aussi le tourment. Si cet amour n'est qu'un caprice, en m'y abandonnant je vous abandonne mon existence, si au contraire il est profond, alors, mon prince, je ne suis pas digne de lui. Ne m'interrompez pas, je n'aurais peut-être point le courage d'achever. Joyeuse bohémienne, j'ai cherché jusqu'ici le plaisir, je me suis laissé entraîner par l'occasion, par le hasard, par tout ce qui entraîne les femmes. J'ai aimé pourtant, j'ai aimé un homme qui m'a trompée et auquel j'apportais un sentiment vrai, je m'en suis guérie et depuis lors j'ai cru être aussi guérie de l'amour. J'ai pris de nouveaux liens par habitude, je les ai brisés par dégoût, car je sentais que je n'étais pas née pour cela. Vous êtes venu, et ma jeunesse s'est réveillée, et mon cœur a parlé de nouveau, et j'ai compris qu'il restait encore en lui des cordes muettes jusqu'ici destinées à vibrer par vous. J'ai compris cet amour sublime, dévoué, que je rêvais, dont les légendes et les romances sont pleines. Un instant j'ai été fière de moi-même, fière d'avoir, au milieu de tant d'orages, conservé pur en moi ce foyer divin, qu'une étincelle devait animer ; mais j'ai regardé votre passé et le mien, votre avenir et le mien, et j'ai senti qu'il ne pouvait exister rien de commun entre nous. J'ai dû fuir alors, malgré vos instances, malgré ma volonté, pour ne pas être forcée à cet humiliant aveu, pour ne pas perdre à vos yeux ce prisme dont vous m'aviez revêtue. Et pourtant, je le sais, bien d'autres vous parleront de la pauvre Kiva, ajouta-t-elle, avec mélancolie, bien d'autres vous répéteront ce que le monde a tant répété sur elle. Car elle est étrangement

méconnue, car personne n'a voulu comprendre que si elle eût trouvé un cœur sincère, que si elle eût pu donner son âme à une âme sœur de la sienne, elle fût restée sans reproche. Elle n'a jamais voulu qu'une chose : aimer, être aimée, se dévouer jusqu'à la mort ; vaine chimère sans doute ! chimère brisée autant de fois que poursuivie, et maintenant elle entrevoit cette même chimère, vous la lui offrez encore, à présent c'est une réalité et il ne lui est pas permis de la saisir, car cette main souillée ne pressera pas votre noble main, car vous ne pouvez donner votre foi à celle qui a déjà entendu tant de serments. Laissez-moi donc à mon néant, laissez-moi être votre esclave, puisque je suis née votre esclave, et sachez seulement qu'ici, dans cet asile ignoré, un pauvre être vous adore, que vous pouvez disposer de lui en toute circonstance et qu'il ne reculera devant aucun sacrifice, devant aucun danger. Je vous aime, mon prince, comme on aime un Dieu, comme on m'a dit que la Madeleine aimait votre Christ, j'aime votre gloire plus que ma vie et votre bonheur plus que mon bonheur. Je veux me purifier de mes souillures, je veux acheter par tout ce qui me reste de jours, l'inexprimable honneur d'avoir un instant attiré vos regards. Pour vous, mon prince, je veux qu'on dise : elle s'en est rendue digne ! Oh ! vous reconnaîtrez enfin Kiva, vous verrez ce qu'elle fût toujours restée si Dieu vous eût envoyé plus tôt vers elle, et vous ne lui refuserez pas un regret. — Parle, parle encore, chère et adorable créature, parle, je t'entends comme j'entendrais un ange. Oh ! parle, car ta voix est un enivrement, un délire ! Indigne de moi, dis-tu ? toi si noble, si franche et si loyale, toi qui avoues tes erreurs et qui appelles ton amour un repentir ! Oh ! soit bénie, sois absoute, par celui qui devient l'arbitre de ta destinée. Ta confiance ne sera pas trahie, Kiva, je t'aime d'une

passion à laquelle la tienne peut croire, d'une passion éternelle, immuable, d'une passion capable de briser les obstacles et de te conserver malgré tout. — Oh! cela est-il possible! — Oui, cela est possible, cela est vrai. Notre amour est un baptême de feu, il te purifie, il blanchit ton âme, il te rend ton innocence. Relève-toi orgueilleuse et sainte, jette loin de toi le passé, regarde en avant, appuie-toi sur mon bras et ne crains rien, ce soutien ne te manquera jamais, et te défendra contre toutes les attaques. L'acceptes-tu, Kiva? — A genoux, je vous remercie, monseigneur. La joie inonde mon âme, des larmes coulent de mes yeux, je ne sais comment remercier le hasard qui m'a enfin entendue. Oh! par quoi ai-je mérité tant de bonheur? — Parce que tu t'es conservée noble et grande dans tes erreurs, parce que nul cœur n'est aussi généreux que le tien, parce que Dieu t'a créée pour moi et moi pour toi, ma bien-aimée. Maintenant, réponds, Kiva, veux-tu m'appartenir pour jamais? Repousseras-tu encore cet homme qui se donne à toi corps et âme, présent et avenir? — Mikaël! Mikaël! — J'attends de toi le bonheur suprême, c'est le bonheur suprême que je viens t'offrir. Un mot, un seul mot!... — Mikaël, croyez-vous à mon amour? — Ne me l'as-tu pas promis? — Eh bien! au nom de cet amour, écoutez-moi encore. Vous ne renoncerez pas ainsi à votre fiancée, à la couronne qu'elle vous donnera et que vous devez perdre en la perdant. — Fiancée, couronne, qu'est-ce que cela en face de ma passion? — C'est peu pour vous peut-être, c'est tout pour moi. Je ne veux pas vous coûter un sacrifice, je veux vous les faire tous. — Tu es sublime, ma Kiva, tu me rendras fou d'amour. — Il faut que vous soyez grand, que vous soyez heureux et je... — Tais-toi. Pour que je sois grand, pour que je sois heureux, tu seras à moi, bien à moi, à moi pour toute notre existence. Mon

pays me devra sa régénération, sa force, sa prospérité. Je saurai conquérir moi-même, par mes seuls efforts, par mon courage, cette couronne que je tiendrais d'une autre, c'est donc toi qui me la donneras. Bon génie, tu me conduiras à la victoire, je ferai tout pour toi, et pour cette Moldavie si belle et si chère. Ma vie se partagera entre elle et toi, toi mon bonheur, elle ma gloire! Est-ce que ton cœur ne bat pas à cette pensée? Est-ce que tu refuseras ce rôle envié de toutes les femmes et qui pour une femme comme toi doit être plus précieux encore? Kiva, ma Kiva, réponds-moi! — Mikaël! je me meurs, je succomberai à ces combats. — Et pourquoi combattre, Kiva? pourquoi ne pas te laisser aller au penchant qui t'entraîne, au paradis qui te tend les bras? pourquoi refuser ce que tu désires? — Eh bien! vous le voulez, Mikaël, je cède, je cède, car il est au-dessus des forces d'une pauvre créature de résister davantage, mais je te le dis ici comme je te le dirai plus tard, le jour où Kiva deviendra un obstacle à cette gloire, à ce bonheur que tu lui demandes aujourd'hui, Kiva se retirera. Tu n'auras pas besoin de le lui montrer, elle le saura avant toi. Kiva t'aime pour toi seul, mon Mikaël, Kiva voudrait mettre dans ses actions le dévouement dont son cœur est plein, Kiva sera heureuse de mourir pour toi lorsque sa mort te vaudra mieux que sa vie; à présent tu me connais, tu me veux telle que je suis, tu es mon maître, Mikaël, et je n'ai plus qu'à t'obéir.

### Doquie.

Le prince avait oublié et le marquis et les cigains

à qui son tête-à-tête prolongé devait sembler au moins étrange. Tout à ce bonheur d'aimer et d'être aimé qu'il goûtait pour la première fois, son cœur, rempli d'une seule idée, se gonflait de cette joie délicate, et en jouissait dans son enivrement divin. Plusieurs heures se passèrent comme des minutes; un bruit de voix interrompues le fit descendre de son ciel, et presque au même instant Zinka entra.

— C'est donc vrai, dit-elle, en contemplant d'un œil mélancolique la belle fille dont la tête reposait sur les genoux du prince, cela est donc vrai! voilà le commencement de l'oracle réalisé. — Que me veux-tu, nourrice? demanda Mikaël en se levant vivement, que se passe-t-il? — Le Français prétend qu'on vous a assassiné, il désire vous voir. Vasily et Petraki soutiennent que vous êtes avec Kiva, ils défendent l'entrée, si vous ne paraissez pas, le sang va couler. — Mon Dieu! j'y cours, s'écria le prince; mon cher Louis! mes braves Albanais!

Kiva restait immobile et les yeux baissés devant sa mère, qui la regardait tristement.

— Tu m'avais promis d'être forte, Kiva, tu le sais pourtant, tu sais à quoi tu t'exposes. — Oui, ma mère, je sais que c'est ma perte, que c'est ma mort; mais je l'aime tant! mais j'ai eu le bonheur de le voir si heureux! crois-tu que cela ne vaille pas ma vie? — Pauvre, pauvre fille! tu connais donc l'amour, comme je l'ai connu, moi! l'amour qui détruit, qui tue. Tu me comprendras, à présent, et fasse le ciel que tu ne m'imites jamais. — Oh! non, non, ma mère, je n'aurai pas ton funeste courage. N'importe ce qui arrive, n'importe à quelles douleurs je suis réservée, je ne me vengerai jamais sur Mikaël. Oh! jamais! jamais!

— C'est bien cela, continua sa mère, tu n'as pas mon sang toi, mais lui! Avec mon lait il a sucé ce caractère indomptable qui t'écrasera, toi, faible et aimante créature, toi qui n'auras pour armes que tes

pleurs, pour défense que ton dévouement. — Tais-toi, Zinka, ne blasphème pas ainsi. Oh! tu ne connais pas mon noble, mon admirable Mikaël. Puisqu'il a pris ma vie c'est qu'il veut la couvrir de fleurs, tu ignores comment et combien il m'aime! — Ne parle pas ainsi devant lui, ne lui montre pas jusqu'où va ta folie, ou crains qu'il n'en abuse. Je me rappelle comment les princes aiment les esclaves, je me rappelle aussi comment ils les oublient! Le voici, Kiva, redeviens toi-même, rappelle tes sourires les plus triomphants, tes attitudes les plus fières, règne si tu veux être longtemps adorée.

Mikaël rentrait avec le marquis. La cigaine recula jusqu'au bout de la petite chambre.

— Un étranger ici, monseigneur! s'écria-t-elle. Et votre promesse? — Un ami, répondit le prince, un frère qu'il fallait rassurer et à qui je veux montrer mon idole. D'ailleurs nous avons besoin de son assistance. Te quitter à présent, Kiva, retourner au milieu de ma famille, cacher ce que j'éprouve, feindre d'autres sentiments, m'occuper enfin d'autre chose que de mon amour, je ne le puis. Si je rentrais au château, je te prendrais par la main, je te ferais asseoir à côté de moi sur mon fauteuil princier et je dirais à tous : Voici la maîtresse de ma vie. Il faut éviter ce que le monde traiterait d'extravagance, ce que moi je nomme justice. Je resterai ici.—Y pensez-vous, mon prince? — J'y pense, marquis. Je pense à tout ce qui concerne ma passion, du moins. J'ai écrit, en partant, à Roxandre, que j'allais visiter les monastères pour attacher les moines à ma cause, cette idée vient d'elle. Mon absence devait durer quelques jours, mais quelques jours ne suffisent pas à ma soif de la bien-aimée, c'est un avenir tout entier de délices auquel j'aspire, et je veux dès à présent en jeter les bases. La princesse n'a pas sans doute ajouté foi à mon mensonge, assez peu adroit du reste Que m'importe! je suis

parti la tête à moitié perdue, je n'aurais pu mieux calculer. Retournez à Krantzza avec Champagne, Louis, dites à mon oncle, à Roxandre, que je chasse dans les montagnes, accompagné de mes deux Albains et des paysans des monastères. Voyez, sachez quel effet aura produit mon départ, tâchez de réparer le mal. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le lieu de mon séjour actuel, que les noms de Zinka, de Kiva doivent rester secrets. Demeurez au manoir une ou deux semaines, revenez ici et nous partirons seulement alors pour les couvents. D'ici là, j'aurai trouvé un moyen de ne pas me séparer de Kiva dans cette tournée. — J'ai l'honneur de vous faire observer, mon prince, que vous me traitez comme la princesse Roxandre, ce qui est certainement très-flatteur pour moi, mais vous me donnez une mission comme la lettre dont vous parlez, assez peu vraisemblable. Ne vaudrait-il pas mieux me dire tout bonnement : Mon cher Louis, vous me gênez ici, d'un autre côté, mes parents m'inquiètent, allez les rejoindre, et je compte sur votre adresse pour me débarrasser d'eux et de vous d'une manière convenable. — Eh bien! répliqua le prince en souriant, tenez-vous-le pour dit, mon ami, et agissez en conséquence. — A la bonne heure! j'aime mieux cela, et je pars. Je ferai de mon mieux, monsieur, cependant la position est difficile. Permettez à mon amitié une seule observation : Nous avons déjà beaucoup perdu de temps, songez à l'avenir! adieu, Kiva.

Et le jeune homme sortit, Mikaël ne le retint pas.

Kiva resta près de son amant, une larme tombait sur sa joue.

— Déjà! déjà redescendre sur la terre! Mikaël, ajouta-t-elle, pourquoi ne pas suivre le marquis? pourquoi ne pas retourner près de votre famille? — Y songes-tu, Kiva? Est-ce que je le puis? Te quitter, mon Dieu! te quitter, toi, mon bien et ma vie! —

Cela arrivera pourtant ainsi, Mikaël. Que suis-je pour vous? que suis-je auprès de vous? Et n'entends-je pas le cri de cette Moldavie adorée? dois-je donc vous prendre une existence qui n'appartient qu'à elle? Oh! non, non, mon bien-aimé, devenez un héros, sachez conquérir le rang auquel vous appellent votre naissance et votre gloire, permettez-moi seulement de vous servir de marchepied, permettez-moi de mettre ma poitrine au-devant des coups qui vous menacent, puis après soyez grand, soyez honoré, je n'aurai plus rien à faire en ce monde. — Et qui me rendra heureux, quand tu m'auras laissé grand et honoré, ma Kiva? Où trouverai-je un cœur pour m'aimer comme tu m'aimes? où trouverai-je des heures semblables à celles que je viens de passer? — Près de la femme que vous aimerez alors, monseigneur! Et celles-ci seront oubliées, et vous croirez qu'elles n'en étaient qu'une pâle aurore, car vous serez ingrat comme les autres, peut-être. — Kiva! s'écria le prince d'un ton de reproche. — Oh! pardonne, pardonne, mon Mikaël; j'ai tant l'habitude de la souffrance, je ne puis croire au bonheur, ce papillon dont les couleurs nous attirent et qui s'envole si vite, sans nous laisser le temps de le saisir! Ingrat! non, tu ne seras point ingrat. Tu ne ressembles point au reste de ta race. Dieu t'a créé un jour qu'il avait une bonne pensée, tu apportes avec toi le bonheur dont il te couronne; il t'a tout donné, il te prodigue ses dons les plus chers, et il a voulu que tu m'appartinsses, il a voulu que mon âme fût réhabilitée par toi. Oh! tant de gloire, tant de joie à une pauvre cigaine!

Zinka, assise près de la porte, écoutait ces paroles que la passion rendait si ardentes, elle les écoutait avidement, et ses larmes coulaient en silence.

— Ma mère, continua Kiva qui l'avait oubliée jusque-là, ma mère, ne pleurez pas, il n'y aura que moi de perdue. Il reste ici, occupez-vous donc de le ser-

vir. Préparez tout ce que notre demeure peut lui offrir de plaisirs et de fêtes. — Et Vasily, répondit la cigaine, que deviendra-t-il?—Vasily sait que j'ai brisé nos promesses, il ne prétend rien davantage. Ne le craignez pas, ma mère; Vasily, si terrible pour les autres, est un agneau pour moi, vous ne l'ignorez pas. — Vasily rentrera sous terre à mon aspect, que m'importe Vasily, puisqu'elle ne l'aime pas! Nous irons visiter les montagnes, n'est-ce pas, Kiva? Nous irons ensemble admirer les merveilles de notre pays. Oh! comme je les comprendrai mieux près de toi! Oh! comme j'en jouirai doublement! Quelles joies immenses nous attendent! Et ce bonheur nous le goûterons seuls, et je suis débarrassé des importuns qui m'assiègent! Amis, parents, grandeurs, qu'est-ce que cela? Mon existence tout entière est maintenant dans cette petite chambre, elle se concentre sur une seule tête, sur la tienne, ma Kiva!

Hélas! hélas! que ces paroles sont douces, que ces heures sont décevantes! de combien de larmes on les paye! par quelles douleurs on les expie! Ce qui fait notre orgueil et notre bonheur devient notre supplice. Ces souvenirs nous poursuivent, ces mots adorables retentissent encore à notre oreille, ces baisers brûlent encore nos lèvres, et il nous faut oublier ces souvenirs, ces paroles et ces baisers, car c'était mensonge, c'était tromperie, car celui qui nous adorait à genoux a renversé son idole, car il ne garde plus même un souvenir, lui! Oh! pourquoi Dieu a-t-il fait certaines âmes pour souffrir? pourquoi a-t-il donné aux uns la puissance de détruire et de briser, tandis que les autres savent seulement se dévouer et verser des larmes? Pourquoi ne peut-on pas lire dans les cœurs? pourquoi place-t-on son avenir entier sur une si faible branche? Ces mystères appartiennent au Créateur et à l'autre vie, les élus du ciel ne sont pas les élus de la terre. Le Seigneur nous appelle par

un chemin semé d'épines; il nous amène ainsi à laisser sur la route toutes nos croyances pour conserver seulement la croyance éternelle, la croyance dans sa bonté, dans son amour, dans sa miséricorde!

Les minutes, les heures, les jours coulèrent comme un songe. Ils n'existaient plus que l'un par l'autre. Kiva déployait le prestige de son esprit, de ses talents, de sa grâce; elle était successivement une voluptueuse bayadère, un poète rêveur, une amante passionnée; elle répandait à pleines mains sur sa tête ces trésors inépuisables d'un cœur qui aime, elle l'initiait à ces secrets divins fermés pour lui jusque-là. Puis, reprenant sa cobza, elle chantait le passé de la Moldavie, elle redisait les victoires de ses héros, elle exaltait cet avenir germant dans le courage, dans le caractère du prince, elle faisait passer en lui cette ardeur dont elle se sentait remplie, et, converti par cette voix divine, il eût enfanté des prodiges. Zinka évitait sa fille; Vasily s'exilait dans les bois, Pétraki gardait la porte; rien ne troublait donc ce délire, sans cesse renouvelé et sans cesse renaissant.

— Kiva, dit un jour le prince, j'ai une fantaisie d'amoureux. Je voudrais aller avec toi visiter les rochers de Doquie, m'y conduiras-tu? — Allons, Mikaël! mais je dois te dire avant à quoi tu t'exposes, ajouta-t-elle en souriant. — A quoi donc? Le danger ne saurait être bien grave, et d'ailleurs le fût-il, je le braverais encore. — Tu connais l'histoire de Doquie, pourtant tu ignores que Doquie morte est toujours présente, que les amants, en s'approchant d'elle, doivent faire un serment terrible, et que si ce serment est trahi, la nymphe se venge d'une manière éclatante. — Je ne puis rien jurer à Doquie que je ne t'aie déjà juré à toi, ma bien-aimée? — Oui, mais moi je ne me vengerai pas, tandis qu'elle! — Je ne crains rien, demain nous partirons. Quel voyage plein de charmes! je te verrai conduire cette charmante bête à

laquelle tu as donné le nom de Doquie, je marcherai près de toi, je te porterai à mon tour, je suis jaloux de tout, ma Kiva, même de celle qui t'évite une fatigue. — Mon Mikaël! — Et plutôt à Dieu que cette jalousie fût la seule dont mon cœur ait à souffrir! Mais le passé, mais ce terrible passé, toujours dressé comme un spectre entre nous deux! Oh! pourquoi ai-je quitté mon pays? pourquoi n'ai-je pas recueilli tes premiers élans d'amour! alors, j'en suis sûr, tu serais restée digne de moi; je te connais, ma Kiva, je sais tout ce qu'il y a de grand dans ton âme : tes erreurs sont venues des autres, tu as cédé aux circonstances, souillée, hélas! tu n'as pas été pervertie; il existe en toi, maintenant encore, plus de pureté véritable, plus de noblesse de cœur que dans le sein de bien des femmes immaculées; je sais qu'on peut t'adorer, quoique tu sois un ange déchu. Oh! ne crains pas, rien ne pourra ébranler ma confiance et mon admiration. Et puis, tu m'aimes si saintement!

Le lendemain dès l'aurore la petite colonie se mit en route. Kiva montée sur Doquie, Mikaël à ses côtés, toujours avec son déguisement, les Albanais derrière, aussidéguisés, et Pétraki servant de guide. Ils se dirigeaient vers les solitudes les plus reculées du mont Pion. Le prince ne se lassait pas d'admirer.

— J'ai visité la Suisse, disait-il, elle n'est pas plus sublime. D'ailleurs j'étais sans toi!

Ils rencontraient fréquemment des monastères et des ermites, ces gorges en sont peuplées, Mikaël se cachait alors soigneusement. Georges et Elie se signaient et s'agenouillaient en face des églises, Kiva les regardait.

— Ils ont l'air pénétré, disait-elle à Mikaël, la foi est peut-être un bonheur. Moi aussi, j'ai souvent éprouvé le besoin de prier. — Et n'as-tu jamais prié, Kiva? — Si, un génie inconnu, un génie élevé au-

dessus de moi et qui peut tout, jamais, comme les chrétiens, un père, jamais surtout cette céleste image, la protectrice des femmes, votre vierge Marie, il me semble pourtant qu'elle m'exaucerait. — Eh bien! pourquoi ne pas prier, mon adorée? — Oh! ma mère me maudirait! En ce moment surtout je suis si reconnaissante, j'ai si peu mérité les faveurs dont je suis accablée, je voudrais remercier celui qui me les prodigue, et je n'ose pas!

Ils arrivaient, en causant ainsi, au pied du pic Ciclio, un des plus élevés des Alpes danubiennes.

— Nous n'avons pas besoin de monter le Ciclio pour atteindre Doquie, dit Kiva, mais, si vous désirez bien voir votre futur royaume, mon prince, je vous engage à le gravir : c'est difficile, pourtant vous ne vous en repentirez pas. — Je te suivrai partout, ma belle fée. Tu vas laisser ici ta monture, je pense?

— Oui, mon oncle la gardera, et je te conduirai, sur ce plateau si étroit, nous serons seuls au monde, rien ne se mettra entre nous. Viens, mon Mikaël.

Et ils montèrent tous deux, se tenant embrassés, s'appuyant l'un sur l'autre, s'arrêtant pour cueillir une fleur éclose dans les fentes du rocher, se reposant sur la mousse, regardant autour d'eux avec admiration et se regardant avec plus de bonheur encore, enfin ces enchantements de l'amour, ces délices qui le suivent et qu'il emporte, ces fêtes du cœur mille fois plus belles que celles du monde. Ils arrivèrent sur le faite, où s'élevait une croix, car le souvenir de Dieu domine tout, seul il reste immuable, il survit aux orages, on le retrouve après tous les malheurs.

Sur cette cime élevée la vue était magnifique : d'un côté la Transylvanie et ses montagnes bleuâtres, couvertes de vapeurs; au pied du mont Pion, à l'orient, la Bistritza, ce torrent auquel il donne naissance, se déroulait comme un ruban au milieu du

feuillage noir des sapins, des monastères et des villages; dans la plaine serpentaient la Moldova et le Sireth, et à perte de vue les riches vallées se succédant les unes aux autres, allaient rejoindre la Haute-Moldavie, pour se rapprocher du Pruth.

Le rocher volcanique, séparé par un précipice du sentier qu'ils occupaient, perçait les nues; à la base, une petite source bouillonnait au milieu des lichens, des fraisiers et des afrines, sorte de fruit particulier à ces hauteurs. Mikaël et Kiva s'assirent sur le bord.

— Vois-tu, là-bas, au-dessous de nous, au fond de ce gouffre, ces groupes de pierres grisâtres, dont on distingue à peine la forme? Eh bien! c'est le but de notre voyage, c'est Doquie. Nous pourrions y descendre d'ici par la *Piatra detonnata*, ou 'e *Piscior de Sahastru*, mais la pente est trop escarpée, d'ailleurs nous ne verrions pas le charmant sentier par lequel je vais te conduire. Qu'importe la route la plus longue, puisque nous sommes ensemble? — Oui, qu'importe le reste du monde, ma Kiva? Vois ces terres, ces montagnes, ce pays admirable sur lequel je régnerai, tout cela ne vaut pas ton sourire. — Fils dénaturé! répliqua-t-elle moitié riant, moitié sérieuse, comparer le sourire d'une femme à la patrie! oh! que tu auras besoin de la servir pour effacer cette parole. — Et je la servirai, ma bien-aimée, comme un de ses enfants les plus dévoués, le plus dévoué peut-être! tu seras fière de ton Mikaël. — Que je voie ta que tu gloire, aies été heureux par moi et que je meure!

Ils tournèrent la montagne et arrivèrent bientôt à un couvent de religieuses, situé de la manière la plus pittoresque et la plus sauvage. Les voix unies chantaient en ce moment les louanges du Seigneur, et perçaient les voûtes de la chapelle.

— Elles prient aussi, murmura Kiva. — Explique-moi les paroles que tu as prononcées tout à l'heure,

mon amie. Pourquoi Zinka te maudirait-elle si tu prisais notre Dieu? — Ma mère hait les chrétiens et m'a fait jurer de ne jamais consentir à recevoir le baptême. — Et d'où vient cette haine? elle a vécu toujours au milieu de nous, elle fut comblée des bienfaits de ma famille. — Cela vient, reprit tristement Kiva, de ce qu'elle a trop aimé, de ce qu'elle a été trahie, et de ce qu'elle se venge! — Elle se venge! et de quoi? — Excuse-moi, mon Mikaël, le secret de ma mère n'est pas le mien, je ne puis te le révéler. Je suis moi-même la plus grande vengeance de Zinka, elle m'en a fait complice dès ma naissance, avant que je ne susse ce qu'était la vengeance. Jusqu'ici j'ai partagé ses sentiments, depuis que je t'aime, je ne hais plus personne, cet amour a épuré mon âme, et je pardonne à toutes les offenses. — Et tu ne veux pas me dire le nom des ennemis de ta mère, des tiens? — Non, Mikaël, car je ne le puis. D'ailleurs est-ce que j'ai des ennemis ou des amis, à présent? est-ce qu'il y a au monde d'autres créatures que toi? est-ce que j'ai d'autres intérêts, d'autres idées? Du haut de mon amour, je place le genre humain, comme d'ici nous apparaissent ces villes et ces châteaux, si au-dessous de moi qu'il n'existe plus.

Ils s'enfoncèrent en ce moment dans une forêt sombre, où le sentier était à peine visible. Les troupeaux seulement y marquaient leurs traces, des ruisseaux émaillaient le gazon, et pour les traverser Mikaël prenait Kiva dans ses bras. A chaque instant il s'en rencontrait de nouveaux, ou l'amoureux jeune homme les cherchait avec empressement. Des rochers escarpés encombraient le passage, des troncs d'arbres jetés de l'un à l'autre servaient de pont, leurs branches mortes, leurs racines renversées présentaient des figures bizarres. Dans ce trajet pénible tout était plaisir pour ces deux êtres qui s'aimaient et qui regardaient à travers leur amour.

Bientôt enfin la forêt s'éclaircit et les voyageurs arrivèrent au couvent *Ceribouco*, sur le bord du ruisseau *Sirbeni*, des moines centenaires l'habitaient ainsi que toutes les solitudes de ces contrées. Deux d'entre eux, assis auprès de l'église, travaillaient à des ustensiles de bois d'if, qu'ils vendent aux voyageurs; ils donnèrent leur bénédiction à la petite troupe et Mikaël se découvrit respectueusement. Un des cénobites, frappé de son noble visage, lui demanda son nom.

— Mikaël, répondit-il. — Mikaël! nom d'heureux augure. Les saints anges te gardent, mon fils. Voilà sans doute ta fiancée?

Kiva devint rouge et baissa les yeux.

— Mieux que cela, mon père, c'est ma femme. — Puisse votre amour et votre bonheur durer autant que vos années!

Lorsque le prince prononça ces paroles, la cigaine tourna vers lui un œil humide de reconnaissance et de bonheur. Elle passa son bras sous le sien.

— Ta femme, Mikaël, oui, j'aurais pu l'être si tu n'avais pas quitté ces contrées, si j'étais restée digne de toi, mais à présent, tu profanes ce titre en me le prodiguant — Tu es ma femme devant Dieu, et jamais femme n'occupera dans mon cœur la place que je t'ai donnée. — Tais-toi, Mikaël, je porterai la peine de mes fautes.

Le chemin devenait de plus en plus difficile, les obstacles augmentaient, ils semblaient défendre le lien où s'accomplit autrefois la légende merveilleuse. Ils atteignirent la montagne *Puorut Sahastrouloui* et ils commencèrent à côtoyer le ruisseau *Albo*, qui traverse la vallée étroite de *Doquie*. Après quelques pas, ce singulier monument leur apparut enfin parfaitement conservé et tel que la tradition nous le représente. Une multitude d'aigles voltigent presque sans cesse au-dessus des rochers, ce sont les descendants

des aigles romaines, des fiers conquérants de la Dacie. Mikaël prit un mousquet des mains de Georges et en abattit un à leurs pieds. Aussitôt les autres s'envolèrent en poussant des cris affreux. — Qu'as-tu fait? dit Kiva, toute pâle, verser du sang, ici devant la nymphe! quel triste présage! Ordonne à tes gens et à mon oncle de s'écarter, nous devons approcher seuls de Doquie. Regarde-la d'ici et dis-moi si ce n'est pas étrange et si la romance ne te l'a pas bien décrite?

Au fond de cette gorge sombre, on voyait alors un quartier de basalte, figurant admirablement bien une femme, dans de grandes proportions. Le visage et les cheveux étaient parfaitement distincts, on pouvait passer entre les deux jambes en se baissant. D'autres blocs épars çà et là offraient le simulacre très-reconnaissable des brebis, et au-dessus plane un aigle de pierre, aux ailes déployées, le même auquel Trajan confia la garde de Doquie et de sa couronne.

— La ballade a raison, dit le prince, on serait réellement tenté de croire aux miracles. Et quel site agreste! comme il encadre bien cette pauvre princesse, l'héroïne de la patrie, préférant la mort à l'amour du maître du monde. — Avançons, Mikaël, et songe que Doquie punit le parjure. Ma mère reçut le don funeste de prédire l'avenir, elle m'a envoyée vers toi, lorsque tu étais inconnu à tous et que Pétraki seul t'avait deviné en te rencontrant sur la route. Eh bien! ma mère aussi m'a dit : Ceux qui veulent tromper, ceux qui veulent mentir, ne doivent pas approcher de Doquie, car tôt ou tard sa vengeance saura les atteindre et une vengeance terrible... Il existe aussi une prédiction ancienne sur ce monument. Il doit être renversé quand le plus noble enfant de la Moldavie mourra abandonné et malheureux, après avoir trahi sa foi. C'est un oracle un peu obscur, il ne te re-

garde pas, la trahison ne peut arriver à ton cœur.

Ils vinrent jusqu'aux pieds de la nymphe et les aigles continuaient leurs cris : Kiva, ainsi que toutes les imaginations vives, se frappait facilement.

— Mikaël, dit-elle, pourquoi as-tu tué ce pauvre oiseau? — Ma bien-aimée, repousse ces chimères. Que font à notre avenir les présages et les prophéties? Notre avenir n'est-il pas en nous-mêmes? Cesserons-nous de nous aimer et tant que nous nous aimerons ne serons-nous pas l'un à l'autre? Mais, ma Kiva, ton sentiment pour moi est-il bien celui que j'ai rêvé? résisterait-il à toutes les épreuves? résisterait-il à la plus cruelle, à mon abandon? M'aimeras-tu toujours? Si je n'ai pas été ton premier amour, serai-je au moins le dernier? Mon sang bout à l'idée que tu pourrais en choisir un autre. J'ai envie de te tuer d'avance, pour n'avoir pas à te tuer après. Jureras-tu que, mort, absent, infidèle, tu m'appartiendras néanmoins, me le jureras-tu, ici, où le mensonge reçoit sa punition, où nul ne trompe sans que sa tromperie retombe sur sa tête?—Je te jure, mon Mikaël, reprit-elle d'une voix assurée, je te jure que mort, absent, infidèle, que de près ou de loin, à la vie ou à la mort, tu seras le maître de mon existence, je jure que je t'aimerai, quoi que tu fasses, je jure que le jour où tu me plongerais un poignard dans le sein je te pardonnerais ton crime, comme je te pardonnerais tes offenses. — Et moi, mon adorée Kiva, je jure de t'aimer toujours avec la même ardeur, avec la même passion, je jure que nulle autre n'obtiendra sur moi les droits que je te donne, je jure que tu seras heureuse par moi et qu'aucun chagrin ne te viendra de ma tendresse, du lien qui nous unit. Je me sou mets à la vengeance de Doquie, ajouta-t-il en s'inclinant, si je manque au serment que je fais. Es-tu contente, maintenant, as-tu encore peur de quelque chose? — De rien, de rien, s'écria-t-elle, en se jetant dans ses bras. Tu es à moi,

tu m'appartiens. Que pourrais-je demander? — Eh bien! retournons au couvent, on nous y donnera l'hospitalité. — A toi, mais à moi! — Qui reconnaîtrait la païenne sous ce joli costume montagnard? Et n'ai-je pas dit que tu étais ma femme. — Je t'en ai supplié, Mikael, ne prononce pas ce mot, il me rappelle ce qui nous sépare, ce qui nous séparera toujours. — Enfant! est-ce que quelque chose peut nous séparer?

Ils reprirent la route par laquelle ils étaient venus. Kiva pour chasser la tristesse empreinte malgré elle dans son cœur, se mit à raconter au prince des légendes et des histoires de la Moldavie. Elle cherchait à entretenir chez lui le feu du patriotisme et elle se créait l'ange protecteur de son amant et de son pays.

— Te rappelles-tu le monastère de Naimtzo, Mikael? la princesse t'y conduisit dans ton enfance. Sans le rendez-vous du marquis, nous eussions pu nous y rendre, car il n'est pas fort éloigné. Tu aurais visité la forteresse, une des plus belles et des plus curieuses de la Moldavie, elle nous rappelle tant de souvenirs de gloire! — C'est là, n'est-ce pas, que s'est passée la fameuse scène de la généreuse Hélène, mère d'Etienne le Grand? — Oui, cette noble femme lui a fait une réponse digne d'une Spartiate. — Répète-moi cette chronique, Kiva : ces récits dans ta bouche acquièrent une valeur nouvelle, j'aime à les entendre. Ma patrie me devient plus chère puisqu'elle est aussi la tienne, en la défendant, c'est te défendre, te délivrer toi-même. — Le sultan Bajazet résolut de soumettre la Moldavie, il prit en personne le commandement de l'armée et franchit le Danube au printemps de 1448. Il conquiert successivement plusieurs forteresses et ainsi les Turcs se frayèrent un chemin dans l'intérieur du pays, ce qu'ils avaient en vain tenté jusque-là. La terreur se répandit partout.

Etienne, après avoir consulté les boyards, résolut d'abandonner la plaine. On dirigea vers les Carpathes les vieillards, les femmes, les enfants, les trésors et les objets précieux. Hélène et sa famille se réfugièrent dans la forteresse de Niamtzo, et pendant ce temps, Etienne, à la tête de ses guerriers, attendait le moment favorable pour livrer à l'ennemi une bataille décisive.

Les Turcs mirent tout à feu et à sang. Ils s'avançaient le long du Sireth et campèrent sur les bords de la Moldava. Etienne alla les chercher à *Resboyeni*, leur livra bataille, mais, écrasé par le nombre, il fut vaincu. Se reployant sur les montagnes, il marcha toute la nuit vers Niamtzo. Sa mère apprit ainsi sa défaite. Ordonnant que l'on fermât les portes, elle se présenta sur les remparts et dit au prince :

*« Quoi! faut-il que je te voye aujourd'hui, de retour du combat sans être victorieux! Pour la première fois tu frustres mon attente, oublierais-tu donc que tu as porté le nom de brave? Fuis loin de moi et ne reviens jamais que la victoire à tes côtés. J'aime mieux que tu périsses par la main de l'étranger que d'avoir à te reprocher l'infamie de devoir ton salut à une femme. »*

Bien qu'harrassé de fatigue, Etienne se ranima à ces paroles, il se mit à la tête de ses soldats, leur communiqua son ardeur, leur fit jurer de vaincre ou de mourir et les ramena sur-le-champ en présence de l'ennemi. Les Turcs se livraient au pillage, après leur sanglante victoire. Il les joignit à *Negrechty*. Sans leur donner le temps de se reconnaître, il s'élança sur eux, en fit un horrible carnage, les poursuivit jusqu'aux défilés de *Vaslany*, leur barre le passage et a la gloire de voir fuir devant lui l'empereur, dont il conserve la tente et les trésors. Bajazet, jusque-là la terreur du monde, s'estima trop heureux d'arriver sain et sauf à Andrinople, avec une petite suite. C'est

ainsi qu'Etienne délivra sa patrie et qu'il conquit le nom de Grand.

— Je veux qu'on dise aussi plus tard : Mikaël le Grand! il devint grand parce qu'il aima Kiva, parce que Kiva le conduisit à la victoire! Tu es et tu seras toujours mon bon génie, ma bien-aimée.

On leur ouvrit la porte du couvent malgré l'heure avancée, et sans même leur demander leurs noms. Kiva se cachait derrière le prince, qui marchait le premier. En entrant dans le réfectoire il ôta son vaste chapeau et se trouva en face du père Basile et du moine qu'il avait vu le matin. A leur aspect, Mikaël recula involontairement, Basile se leva et laissa échapper une exclamation de surprise.

### Les parents.

— Est-ce bien vous, mon prince! s'écria-t-il. Vous ici et en pareille compagnie!

Il venait de reconnaître la cigaine, malgré ses efforts pour se dissimuler. Mikaël le regarda avec hauteur et prenant sur-le-champ son parti :

— C'est bien moi, mon père, répondit-il, et quels que soient ceux qui m'accompagnent, je ne les laisse jamais insulter, je vous en préviens.—Voilà le prince Mikaël Cantimir, celui dont je vous vantais tout à l'heure les nobles qualités, celui qui doit délivrer la Moldavie du joug qui pèse sur elle, le voilà, mon frère, continua Basile, sans paraître s'inquiéter des paroles de Mikaël. — J'ai vu Sa Seigneurie ce matin, elle a passé devant le monastère, déguisée comme elle l'est encore, avec l'illustre dame son épouse, déguisée aussi, apparemment. — Son épouse! son

épouse, avez-vous dit? cette femme, son épouse! — Il me l'a assuré du moins. — Au nom de Dieu, au nom de l'honneur, est-ce vrai, Mikaël? — Non, mon père, non, interrompit vivement Kiva, se mettant en avant du prince, non, cela n'est pas vrai, soyez tranquille. Si le prince Mikaël Cantimir pouvait s'oublier jusque-là, Kiva, la cigaine, sait trop quelle est sa valeur, pour subir et mériter cette humiliation.

Le moine la regarda avec pitié.

— Pauvre fille! toujours, toujours la même! — Il ne s'agit point ici de Kiva, dit Mikaël impatienté, mais de moi, mon oncle, de moi seul. Je suis maître de mes actions, je pense, je reviens du mont Pion, j'ai voulu connaître en détail ce pays, où je dois combattre, j'ai voulu avoir au moins cet avantage sur les rivaux qu'on m'oppose. J'ai choisi les guides qui m'ont le plus agréé, cela me regarde et je n'ai de comptes à rendre à personne. — Soit, mon neveu. Mais vous consentirez à m'entendre au moins. Les païens ne passeront pas la nuit dans ce saint asile, ils resteront en dehors, une salle est réservée pour cet usage. — Et j'y resterai avec eux alors, mon père, en les traitant ainsi on m'insulte moi-même, puisqu'ils sont à ma suite. — Accordez-moi quelques minutes d'entretien d'abord, Mikaël, après vous jugerez vous-même ce que vous devez faire.

Tout le monde sortit. Le moine se promenait de long en large et le jeune homme s'assit près de la table, les sourcils froncés, la physionomie soucieuse, dans l'attitude d'un homme décidé à braver tous les raisonnements, comme tous les reproches.

— Vous aimez Kiva, mon neveu? dit brusquement Basile. — Je vous ai déjà répondu, mon oncle, que je n'avais de comptes à rendre à personne. — Vous aimez Kiva, vous dis-je, et vous la perdrez ou elle vous perdra, c'est ce que je ne saurais souffrir. — Comment donc l'empêcherez-vous si vous ne vous

trompez pas, mon père? nous nous aimons sans doute assez alors pour ne consulter qui que ce soit. — Vous ne savez pas ce que vous faites, Mikaël, vous ne savez pas d'abord qui est N'iva, vous ne savez pas quel terrible passé vous éloigne d'elle, quel terrible avenir vous est promis si vous persistez. — Folies, rêves, que tout cela! — Aimer une cigaine, être l'amant d'une femme de cette race maudite! Ecoutez, Mikaël : j'ai connu un jeune homme de votre âge, noble comme vous, beau et généreux comme vous, il fut séduit par une bohème, il crut l'aimer ainsi qu'il en était aimé, et plus tard, en rencontrant une belle et sage jeune fille, il s'aperçut qu'il n'avait pas même entrevu l'amour. La jeune fille partagea ses sentiments, ils espéraient s'unir, mais le serpent veillait! Elle prévint les familles et les rendit presque ennemies, elle profita de la confiance qu'on lui accordait pour déjouer les projets de tous. Cependant les amants trompèrent la surveillance et se marièrent en secret. Quand elle l'apprit, sa fureur ne connut plus de bornes, elle jura une vengeance éternelle à ceux qui la trompaient, et elle ne tint que trop bien sa parole. Elle excita contre le jeune homme un malheureux aimant aussi la belle épouse; semblable au démon tentateur, elle lui mit une arme à la main et le fit appeler son rival au combat; il fut assez misérable pour tuer cet homme aimé, lui qui ne l'était pas, et dont la mort n'importait à personne, et cela, la nuit même où la pauvre jeune femme accouchait mystérieusement d'un enfant mort avant de naître. La cigaine, mère presque à la même époque, cacha si bien ses trames, que sa rivale, qui du reste ignorait le passé, reçut ses soins, et la rendit dépositaire de ses douleurs. Le meurtrier, en horreur à lui-même, eut été en horreur aux autres si son crime eût été connu. Bien que le combat eût été loyal, il ne pouvait éviter le remords, témoin chaque jour du désespoir

de la veuve inconsolable. Ils quittèrent le pays où ces événements se passaient, ils partirent pour l'Europe; et là enfin, l'infortuné avoua son crime à celle qu'il adorait, il le lui avoua pour obtenir son pardon avant de s'enfermer dans un cloître. Elle le repoussa, elle le bannit, et il ne l'a plus revue, et il n'a pas eu un jour, pas une heure de trêve. Il dut néanmoins, par des raisons que je ne puis vous confier, supporter la présence de celle qui causa tous ces maux, de cette cigaine dont l'amour tue. Entendez-vous cela, Mikaël? entendez-vous cette histoire? Cette histoire c'est la mienne et celle d'un autre que vous devinerez sans doute.

— Je la savais, répondit froidement Mikaël, vous ne m'apprenez rien de nouveau; j'ai même entendu dire de plus que Kiva était votre fille. — Ma fille! Dieu puissant! vous savez que cela est faux et que je n'eus jamais rien de commun avec son abominable mère.

— Pourquoi blâmer Zinka, mon oncle? sa passion l'a entraînée, elle s'est laissé dominer par elle, elle a voulu se venger, elle a fait tuer celui qui l'avait trahie, elle a eu raison. La passion qui raisonne n'est plus une passion. D'ailleurs qu'est-ce que cette histoire a de commun avec mon amour, qu'il faut bien vous avouer plus tôt que je n'étais résolu à le faire. Kiva ressemble-t-elle à sa mère? Kiva n'a-t-elle pas dans les veines du sang aussi noble que le nôtre? Kiva n'est-elle pas un ange, prêt à se dévouer pour moi dès qu'il en serait besoin? — Alors c'est vous qui perdrez Kiva et je ne veux pas que Kiva soit perdue. Vous allez la rendre l'objet du mépris général, vous allez lui enlever une à une toutes ses affections, vous allez la séparer de ceux qui l'ont aimée, protégée jusqu'ici, et ensuite vous l'abandonnerez. — Si vous n'étiez pas mon oncle, si vous n'étiez pas un prêtre, il vous faudrait révoquer cette supposition injurieuse : abandonner Kiva! la rendre malheureuse! jamais. Kiva a ma parole, et ma parole reste immua-

ble comme le destin. Je prétends entourer celle que j'aime de respects, loin de lui enlever des protecteurs, je lui en amènerai de nouveaux, je lui ferai un paradis sur la terre. — Et votre fiancée, et vos projets d'ambition, et tout ce peuple dont vous êtes l'espoir? — Ma fiancée? je lui rendrai sa foi; mes projets? je ne les poursuivrai que davantage, le peuple ne sera pas trompé dans ses espérances. Vous ne me connaissez pas, mon oncle, puisque vous vous défiez ainsi. — Insensé! vous vous croyez bien fort et vos passions vous conduisent, vous emportent à leur gré; fasse le ciel qu'elles ne vous mènent pas au déshonneur! — Mon père! — Je puis parler ainsi, moi! j'ai acquis une si funeste expérience! Oh! Mikaël, Mikaël, je vous en supplie, renoncez à ce malheureux amour, rentrez dans la voie qui vous fut tracée, il en est temps encore, moi seul je sais ce secret, nous pouvons le cacher à tous. — Et vous le cacherez, j'espère, mon oncle, il n'est pas dans mes projets de le divulguer en ce moment. — Vous persistez donc? — Je persiste. — Que Dieu vous le pardonne, et vous évite les maux que je craignais!

Le prince se leva.

— Vous n'avez plus rien à me dire, mon oncle? — Plus rien, je n'ai pu vous convaincre, plus rien qu'à déplorer votre folie. Vous perdez une couronne, vous perdez un avenir magnifique, et cela parce que vous le voulez, au moins mes avertissements ne vous auront pas failli. — Je vais rejoindre ceux que l'on a chassés, je vais consoler l'affligée, nous nous reverrons à Krantz, aussitôt que mes amis s'y réuniront, et je compte sur vous, mon oncle, j'ai besoin de vos conseils, de votre concours. Je visiterai très-incessamment les monastères, vous m'accompagnerez, n'est-ce pas? Votre sainteté, votre mérite m'attireront des partisans et en faveur de votre vertu je trouverai de l'indulgence.

Le caractère de Mikaël se montra dans cet entretien. Il alla de lui-même au-devant des avis de son oncle, dès lors que celui-ci eut renoncé à les lui offrir. Il refusait ce qu'on lui imposait et provoquait ensuite la même chose, comme pour notifier son indépendance. Il retrouva sa maltresse en larmes, dans la chambre où on l'avait conduite avec Pétraki.

— Tu pleures, ma Kiva, nous ne resterons pas ici une minute de plus, sois tranquille, chacune de tes larmes se payera par une soumission. Si tu n'es pas trop fatiguée, nous continuerons notre route. La nuit, belle et chaude, permet de dormir sur la mousse. Fuyons ce toit inhospitalier. — Oh! oui, partons, partons à l'instant, mon Mikaël, retournons à notre asile. Laisse-moi y ensevelir mon bonheur, ne me conduis plus parmi ces fiers seigneurs, ils me méprisent. J'attendrai que tu sois le maître, je te suivrai de mes vœux, de mes prières, car j'oserai prier pour toi, j'en suis sûre. — Kiva, il faut faire plus. J'ai un projet, dont je t'entreprendrai en chemin, ce projet deviendra le commencement de mon œuvre et changera toute ta position. Viens, hâtons-nous, il me tarde de te le communiquer, il me tarde que tu l'exécutes.

Ils sortirent du monastère. La lune brillait dans sa splendeur, elle éclairait ce magnifique paysage et l'odeur pénétrante des bois se mêlait au parfum des plantes alpines, comme l'encens accompagnant cet hymne éternel et reconnaissant, envoyé par la nature vers son créateur. Mikaël pressa Kiva contre lui, il entourra sa taille avec son bras et couvrit son visage de baisers.

— Ma Kiva, dit-il enfin, tu es prête à tous les sacrifices, n'est-ce pas? — Tu le sais, mon Mikaël. — Tu m'aimes plus que ta mère, plus que ta tribu, plus que ceux qui t'ont élevée? — Je t'aime plus que tout au monde. — Tu consentirais donc pour moi à braver

la malédiction de ta mère, la colère de tes frères, tu renoncerais pour moi à tout ce que tu as chéri et honoré jusqu'à présent. — Ordonne, Mikaël. — Eh bien! Kiva, il faut te faire chrétienne, il faut recevoir le baptême. — Moi! s'écria-t-elle effrayée. — Kiva, je t'en supplie!

Il y eut un instant de silence.

— Cela doit être, murmura-t-elle, oui, cela doit être ainsi, je n'ai pas besoin de résister, c'est écrit. Je me ferai chrétienne, Mikaël, continua-t-elle tout haut, je recevrai le baptême. — Et tu verras alors, ma Kiva, ces hommes qui t'ont chassée, tu les verras t'accueillir, tu détruiras de la sorte le plus grand obstacle élevé entre nous, l'Eglise entière te soutiendra et nul n'osera s'attaquer à toi, entre nos saints prêtres et ton amant. Tu le comprends bien, n'est-ce pas? — Je ne comprends qu'une chose... je t'obéis. Le reste m'est indifférent. — Chère et adorable créature! et ils osent calomnier un pareil amour! Ils accusent une semblable femme de contribuer à me perdre. — Et ils m'accuseront jusqu'à ce qu'ils m'aient perdue moi-même. Les calomnies se renouvelleront incessantes, on cherchera tous les moyens de te convaincre; tant que tu m'aimeras, j'aurai dans ton amour un défenseur incorruptible. Quand tu ne m'aimeras plus ils te persuaderont peut-être! — Est-ce que je puis ne plus t'aimer? Est-ce qu'un sentiment semblable passe ainsi? Est-ce que je ne te connais pas mieux que tous? Est-ce qu'une autre voix arriverait à me convaincre? Mais il faudrait que je fusse fou ou infâme, il faudrait que j'eusse perdu à la fois et la raison et l'honneur. — Oh! mon Mikaël, je sais plus que toi dans l'histoire du cœur, je sais quels habiles sophismes on découvre contre l'idole qu'on a brisée, je sais quel aveuglement couvre les yeux guéris des illusions de l'amour. On croit juste ce qu'on appelait infâme, on voit des crimes là où on voyait des vertus, on se

justifie aux dépens de celle qui cesse de plaire. La femme qu'on n'aime plus devient la dernière des créatures, et plus on l'a aimée, plus on cherche à la trouver coupable, à la trouver indigne d'être aimée. Je sais cela, moi! — Tu me brises le cœur avec tes craintes, Kiva, j'ai de la peine à te les pardonner. — Pardonne-moi pourtant, mon Mikaël. Oh! si tu n'étais qu'un homme ordinaire, il vaudrait mieux me tuer sur-le-champ, car cet amour détruirait ma vie.

Ils décidèrent que pendant le voyage de Mikaël à Krantza, la cigaine irait vers le père Basile et lui demanderait le baptême. L'idée de cette séparation, quelque courte qu'elle fût, leur semblait odieuse, ils voulaient au moins la rendre utile à leurs projets. Les voyageurs arrivèrent de bonne heure à la maison de Zinka, elle leur apprit tristement que le marquis les attendait.

— Déjà! s'écria la belle fille. — Déjà! ma bien-aimée, quittons-nous pour nous rejoindre plus vite, pour ne plus nous séparer ensuite. Il le faut, Kiva, au nom de notre pays si cher, au nom de notre amour même. Du courage, chère amie, montre-toi digne du rôle que tu dois jouer, donne-moi à moi-même la force qui me manque, sans cela où la trouverai-je?

Le marquis se leva à l'aspect du prince et s'avança vers lui, d'un air préoccupé.

— Eh bien! mon ami, quelles nouvelles? — Fort mauvaises, mon prince, votre absence produit le plus mauvais effet. On s'en étonne, on s'en afflige, on ne sait pas la vérité, on la soupçonne. Hâtez-vous de reparaître, ou tout sera perdu. Vos partisans se réuniront au château le jour de l'Assomption, vous y serez, mon prince, n'est-ce pas? — J'y serai, mon cher Louis, j'y serai, n'en doutez pas. Nous nous mettrons en route aujourd'hui même. Il est temps d'agir, on a tout préparé, on a tout vu, tout pesé, en avant donc. Je m'en vais fort, plein de confiance, je suis aimé

ainsi que j'avais désiré de l'être, rien ne peut m'atteindre désormais. J'ai des amis sûrs, une maîtresse sans pareille, je dois tout dominer, tout vaincre, n'est-ce pas, Kiva? — Oui, mon bien-aimé, allez, avec ce noble courage, allez et ne craignez pas ma faiblesse. J'aime votre gloire autant que votre existence, et vous savez à quelle condition je vous ai dévoué la mienne. Reposez-vous quelques heures et partez. Nous nous reverrons bientôt, et nous ne nous quitterons plus. — Me reposer! ai-je besoin de repos? non. Est-ce que l'on se repose dans la voie où je marche! Je veux être ce soir à Krantz, j'y serai. Un dernier adieu, Kiva, et nous partons.

Dans cette dernière entrevue le prince prodigua à sa maîtresse les protestations les plus fortes, les serments les plus passionnés, les caresses les plus tendres. Il lui sembla qu'il ne s'arracherait jamais de ses bras. Cependant il le fallut, et en le regardant s'éloigner la pauvre Kiva murmurait, au milieu de ses sanglots :

— Les plus beaux jours de ma vie s'envolent, je le sens bien, maintenant il ne sera plus à moi seul, maintenant la lutte va commencer. Et qui l'emportera de mes ennemis ou de mon amour? N'importe ce qui arrive, je resterai digne de lui, digne de moi-même, je ne manquerai pas à ce que j'ai promis.

Ainsi qu'il l'avait annoncé le prince arriva au château un peu avant une heure. Tout le monde reposait, il rentra sans bruit dans sa chambre et il fut heureux de mettre cet intervalle entre le temps de délices qu'il venait de passer et les embarras qui l'attendaient. Il prit le loisir de se reconnaître, de se préparer d'avance une manière d'être, de réfléchir mûrement à sa position. Tout amoureux qu'il était, l'ambition existait encore chez lui, il voulait faire marcher de front les intérêts de son cœur et ceux de sa fortune. Aveuglé par un amour-propre, naturel

chez lui, et que l'admiration chaleureuse de ceux qui l'aimaient augmentait encore, il se faisait une illusion complète sur ses ressources. Et qui n'eût pensé comme lui! On lui répétait sans cesse qu'il était l'espoir de la Moldavie, que le peuple entier demandait sa présence, il n'en doutait pas. Il croyait pouvoir se passer de tous et n'avoir besoin que de lui-même. La rupture de son mariage ne conservait pas à ses yeux la moindre importance; il n'accomplissait pas un sacrifice pour Kiva, il se débarrassait d'une chaîne. Son imagination se représentait sous les couleurs les plus brillantes la gloire et le bonheur promis, lorsqu'il s'asseyait sur le trône de la Dacie, appelé par la nation, soutenu de ses seuls partisans, aidé de son seul mérite, avec sa belle maîtresse à ses côtés, la faisant adorer, respecter de tous, et répandant sur elle les rayons de ses propres triomphes. Il faut bien le dire, Mikaël n'était point parfait, nul n'est parfait ici bas! Il s'était imposé à lui-même, inspiré par les adorations des autres, un rôle difficile à soutenir. Jusque-là tout ce qu'il y avait de généreux en lui, et peu de natures le sont autant, dominait ses rares qualités mauvaises; elles se cachaient honteuses au fond de son cœur, attendant pour reparaitre qu'une influence maligne écartât les bons anges. Ce que j'écris là est bien plus commun qu'on ne pense. Parmi les héros beaucoup doivent leur héroïsme à leur entourage. Ils *n'oseraient* faire autrement sans mentir à leur réputation, et si cette réputation se détruit par des calomnies, si des flatteurs les pervertissent, cet héroïsme s'écroule! Il faut être bien réellement fort pour rester fort malgré les épreuves; pour rester grand malgré les injustices, deux choses nous donnent ce courage : ou la vertu de la religion, ou la vertu du dévouement, elles seules qui résistent à tout. Mikaël possédait l'âme, le cœur et l'intelligence les plus rares, mais il était homme!

Le lendemain à son réveil quand Roxandre apprit le retour du prince, elle s'arma de sa fierté pour lui réprimer son mécontentement. La pauvre Anika, bien qu'on lui cachât la vérité, comprenait, avec l'instinct de l'amour, que Mikael l'oubliait, elle pleurerait solitairement et n'osait avouer sa douleur à personne. Rosetti, comme Anika, sentait et devinait tout. Michlesco seul, tranquille comme celui qui a beaucoup vu, beaucoup observé, calculait la position et les sentiments de chacun. Il pesait les circonstances et cherchait à les diriger. Tous, excepté lui, apportaient donc une grande gêne au repas du matin. On échangea d'abord des compliments, et ce fut seulement après le départ du domestique qu'on aborda le sujet de toutes les pensées.

— Vous avez été longtemps absent, prince, dit d'abord la princesse Roxandre. — Oui, madame. J'ai parcouru les montagnes, j'ai voulu les connaître afin de dresser mes plans de défense. J'ai visité incognito plusieurs monastères, j'ai même rencontré mon oncle Basile à Ceribouco. Il doit, je crois, revenir ici aujourd'hui. — Ah! vous avez vu mon frère! Et il vous a prévenu sans doute de l'assemblée projetée pour le jour de la Notre-Dame? — Oui, mon oncle, et je suis accouru, afin de conférer d'avance avec vous. — Et qui vous accompagnait dans vos excursions, prince? reprit Roxandre. — Mes Albanais, madame, et Pétraki; il connaît admirablement le pays comme vous savez. — Ne pensez-vous pas qu'il serait à propos, mon prince, interrompit Rosetti, de réunir le plus de boyards possible à cette conférence? On a déjà envoyé des messagers de différents côtés, mais je me propose, si vous le jugez convenable, de faire un voyage en Valachie, afin de voir par moi-même sur qui nous pouvons compter à Buckarest, afin de parler aux Cantacuzènes et d'apprendre d'eux ce qu'ils ont recueilli de renseignements certains. Je

serai ici au jour indiqué, et il ne dépendra pas de moi de revenir avec une suite nombreuse. — L'avis de Grégoire est excellent, répondit Mikaël, je n'attendais pas moins de son dévouement et de son intelligence. Partez donc, mon ami, je n'ai pas besoin de vous parler de reconnaissance, je l'espère. — Mon prince, je vous connais et je vous aime mille fois davantage encore à présent, votre vie et votre bonheur me deviennent plus précieux que jamais. Je vais me préparer et dans une heure je me mettrai en route.

Le marquis sortit avec lui, la tristesse de Grégoire pénétrait jusqu'à son cœur. Il sentait les chagrins de ce noble jeune homme, chez lequel la jalousie n'amenait pas même une pensée mauvaise.

— Mon ami, disait Rosetti, en me dévouant au prince, maintenant c'est aussi pour elle que je me dévoue, car il faut que je lui sois quelque chose. La lettre que vous m'avez remise, son aveu, la mission dont elle me charge, toutes ces preuves de confiance ont redoublé mon amour. Je vous l'avais bien dit, Kiva pouvait être un ange, et la passion en a fait un ange. Elle désire rompre les liens éphémères qui la retenaient, c'est moi qu'elle prie de voir celui qu'elle ne veut pas tromper. Quelle sera sa peine? Peut-on perdre Kiva sans mourir! — Pauvre, pauvre Grégoire! que vous l'aimez! — Oh! oui, je l'aime, je l'aime d'un amour de poète, d'un amour saint et pur. Je l'aime comme personne ne l'aimera peut-être. — Le prince connaît-il cet amour? — Le prince le connaît, est-ce que Kiva l'aurait trompé en quelque chose? Oh! vous ne l'appréciez pas assez! — J'ignore pourquoi je me sens triste; il me semble qu'un mauvais génie a passé sur nous tous, et ce mauvais génie doit être la bohémienne. — Vous blasphémez, Louis! — Je vous dis ce que j'éprouve. Ma gaieté s'en va, mon cœur se serre; malgré moi j'ai peur. Ce soir on célèbre à la chapelle une cérémonie funèbre, à la

suite de laquelle la princesse Roxandre restera toute la nuit en prières. C'est, m'a-t-on dit, l'anniversaire de la mort de son mari. Si vous attendiez jusqu'à demain pour partir. Cette soirée sans vous me paraîtra mortelle, au milieu de ce deuil et des pressentiments que j'ai déjà. — Il faut que je monte à cheval sur-le-champ. La princesse Roxandre m'a exempté du service, tant on est pressé de me savoir en route. Je vous dis donc adieu, mon ami, vous à qui j'ouvre mon cœur sans restriction, vous, mon frère. Je reviendrai la veille de la fête, vous pouvez y compter, vous pouvez m'attendre. — Je vous conduirai jusqu'à quelque distance, mon pauvre Grégoire, je vous vois tristement nous quitter ainsi. Vous êtes si malheureux! — Croyez-moi, marquis, il y a dans le dévouement un tel bonheur, qu'il fait oublier bien des larmes. — Oui, mais, hélas! à la suite du dévouement marchent toujours les ingrats!

FIN DU PREMIER VOLUME.



## NOUVELLES PUBLICATIONS :

—

- |                      |   |   |
|----------------------|---|---|
| M <sup>o</sup> DASH. | — | Mikaël le Moldave.                          |
| PAUL FÉVAL.          | — | Un Drôle de Corps, 2 vol.                   |
| A. DUMAS.            | — | Les mille et un Fantômes.                   |
| A. DUMAS F.          | — | Antonine, 2 vol.                            |
| SAINT-FÉLIX.         | — | Sylvanie, 2 vol.                            |
| L. GOZLAN.           | — | Le Marchepied, 2 vol.                       |
| MAUTÉPIN.            | — | Pivoine, 2 vol.                             |
| LAMARTINE.           | — | Les Confidences, 2 vol.                     |
| LAMARTINE.           | — | Raphaël, 1 vol.                             |
| A. DUMAS.            | — | Césarine, 1 vol.                            |
| BIBL. JACOB.         | — | Les Château de la Pommeraie, 2 vol.         |
| FOUDRAS.             | — | Viveurs d'autrefois, 2 vol.                 |
| A. DUMAS.            | — | L'Espagne, le Maroc, etc.                   |
| G. RABOU.            | — | Le Cabinet Noir, 5 vol.                     |
| GONDRECOURT.         | — | La Marquise de Candeuil, 3 vol.             |
| L. REYBAUD.          | — | J. Paturot (République), 6 vol.             |
| EUG. SUE.            | — | Les Sept Péchés Capitaux, (l'Orgueil), 5 v. |
| »                    | — | » » (L'Envie), 3 vol.                       |
| »                    | — | » » (La Colère), 3 v.                       |
| »                    | — | » » (La Luxure), 2 v.                       |
| »                    | — | » » (La Paresse), 1 v.                      |
| A. DUMAS.            | — | La Comtesse de Salisbury, 2 vol.            |
| A. DUMAS.            | — | Edouard III, 2 vol.                         |
| P. FÉVAL.            | — | Château de Croïat, 1 v.                     |
| E. BERTHET.          | — | Le Château d'Auvergne, 2 vol.               |
| P. DE KOCK.          | — | Taquinet le Bossu, 2 vol.                   |
| DE BALZAC.           | — | Le Député d'Arcis.                          |
| MÉRY.                | — | A Louer Présentement, 4 vol.                |
| GONDRECOURT.         | — | Un Ami Diabolique, 3 vol.                   |
| M. AYCARD.           | — | La Logique des Passions, 4 vol.             |
| ER. ALBY.            | — | La Captivité du Trompette Escoffier, 2 v.   |
| A. DUMAS.            | — | Les Mémoires d'un Médecin, 9 v.             |
| A. DUMAS.            | — | Les deux Diane, 9 vol.                      |
| A. DUMAS.            | — | Vicomte de Bragelonne.                      |
| A. THIERS.           | — | Le Consulat et l'Empire.                    |
| MÉRY.                | — | Les deux Amazones, 4 v.                     |
| A. ACHARD.           | — | Roche-Blanche, 1 v.                         |
| P. DE MUSSET.        | — | Puylaurens, 2 v.                            |
| FOUDRAS, ETC.        | — | Les Chevaliers du Lansquenet, 9 v.          |